

Pierre Janet (1926)

De l'angoisse à l'extase

Études sur les croyances et les sentiments.
Un délire religieux. La croyance.

Tome I

Première partie :

Un délire religieux chez une extatique

(chapitres 1 et 2)

Un document produit en version numérique par Gemma Paquet, bénévole,
professeure à la retraite du Cégep de Chicoutimi
Courriel: [mcpaquet@videotron.ca](mailto:m CPAQUET@VIDEOTRON.CA)

dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
fondée dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Gemma Paquet, bénévole, professeure à la retraite du Cégep de Chicoutimi à partir de :

Pierre Janet (1926)

De l'angoisse à l'extase. Tome I.
Études sur les croyances et les sentiments. Un délire religieux. La croyance.

Première partie : **Un délire religieux chez une extatique**
Chapitres 1 et 2.

Une édition électronique réalisée à partir du livre de Pierre Janet (1859-1947) (philosophe devenu médecin et psychologue), *De l'angoisse à l'extase. Étude sur les croyances et les sentiments. (Un délire religieux. La croyance) TOME I (1926), Première partie* : “Un délire religieux chez une extatique”, chapitres 1 et 2 (pp. 1 à 87). 1re édition, Librairie Félix Alcan, 1926. Réédité en 1975. Paris: la Société Pierre Janet et le Laboratoire de psychologie pathologique de la Sorbonne avec le concours du CNRS, 1975, 432 pp. Une édition numérique réalisée par mon amie, Gemma Paquet, bénévole.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 20 avril 2003 à Chicoutimi, Québec.



Table des matières

[Introduction](#), par Pierre Janet, mai 1925

Première partie : [Un délire religieux chez une extatique](#)

Chapitre I. - [Biographie](#)

1. - [Enfance et jeunesse chez les parents](#)
2. - [L'idéal de la misère](#)
3. - [Le séjour à la Salpêtrière](#)
4. - [Le retour au foyer](#)

Chapitre II - [Les états de consolation et les extases](#)

1. - [Les divers degrés des états de consolation](#)
2. - [La suppression des actions extérieures](#)
3. - [Le désintérêt de l'action](#)
4. - [L'activité spirituelle et l'union avec Dieu](#)
5. - [Les opérations intellectuelles dans l'Union](#)
6. - [La foi dans l'histoire continuée](#)

Chapitre III - Les sentiments de joie dans l'extase

1. - La jouissance dans le calme et dans la force.
2. - Les jouissances des sens
3. - Les jouissances artistiques
4. - Le sentiment d'intellection
5. - La pureté morale
6. - La vie divine
7. - Les caractères psychologiques de l'extase

Chapitre IV - Les états inférieurs

1. - L'état de tentation, son importance dans la maladie
2. - Les obsessions pendant l'état de tentation.
3. - Les troubles de l'action et de la croyance dans l'état de tentation
4. - L'état de sécheresse
5. - L'état de torture

Chapitre V. - L'état d'équilibre et l'évolution

1. - L'état d'équilibre
2. - Les maladies organiques
3. - L'évolution des états psychopathiques

Deuxième partie : Les croyances

Chapitre I. - L'ordre hiérarchique des tendances

1. - La psychologie de la conduite
2. - Les tendances psychologiques inférieures
3. - Les tendances moyennes
4. - Les tendances supérieures
5. - La convergence des études psychologiques.

Chapitre I. - Les deux croyances

1. - Le caractère logique des croyances
2. - La mythomanie et la fabulation
3. - L'être asséritif
4. - Le réel réfléchi
5. - Les degrés du demi-réel
6. - Le presque réel
7. - Le personnage asséritif
8. - Le moi réfléchi
9. - La corrélation des stades psychologiques ..

Chapitre III. - Le délire psychasténique

1. - De l'obsession au délire
2. - Les diverses formes de ce délire
3. - Interprétations
4. - Les modifications de la volonté et de la croyance
5. - Le problème des deux croyances
6. - Le personnage du délire
7. - Les oscillations du niveau mental
8. - Les oscillations de l'esprit dans le délire psychasténique

Troisième partie : Les troubles intellectuels dans le délire religieux

Chapitre I - L'état névropathique primitif

1. - Le doute et la timidité
2. - L'ascétisme
3. - L'état psychasténique et l'état d'équilibre normal

Chapitre II - Les troubles de la croyance dans le délire religieux

1. - Les caractères communs des deux états de torture et de consolation
2. - La croyance complète et immédiate
3. - La croyance exagérée et brutale
4. - La personnalité
5. - Le délire de l'extase et le délire psychasténique
6. - Les attitudes et les stigmates

Chapitre III - Le contenu du délire religieux

1. - Les tentatives de délire
2. - Le délire d'union
3. - L'amour obsession et l'amour délire
4. - Le Directeur divin
5. - Le problème des sentiments

TABLE DES FIGURES

- Figure 1. - [Tableau de la Nativité, peinture de la malade](#)
 Figure 2. - [Attitude sur la pointe des pieds, photographie](#)
 Figure 3. - [Attitude](#)
 Figure 4. - [Attitude et démarche](#)
 Figure 5. - [Écriture](#)
 Figure 6. - [Empreinte des pieds sur le sol pendant la marche.](#)
 Figure 7. - [Attitude des jambes dans la marche](#)
 Figure 8. - [Contracture des jambes](#)
 Figure 9. - [Le stigmaté sur le pied](#)
 Figure 10. - [Spécimens d'écriture](#)
 Figure 11. - [Reproduction d'un grand tableau en couleurs, la Vierge couronnée](#)
 Figure 12. - [Extase avec attitude de crucifixion debout](#)
 Figure 13. - [Physionomie pendant l'extase avec idée de crucifixion ce qui détermine le pli du front.](#) Les signes que l'on voit peu distinctement sur la poitrine représentent une croix et les lettres I M, ce sont les cicatrices de brûlures que la malade s'est faites elle-même.
- Figure 14. - [Graphique de la respiration pendant l'extase.](#) T respiration thoracique, A respiration abdominale, S le temps en secondes ; Respiration thoracique superficielle avec pauses prolongées ; la flèche horizontale indique le sens dans lequel s'inscrit le graphique, la flèche verticale le sens dans lequel s'inscrit l'inspiration.
- Figure 15. - [Graphique de la respiration normale](#)
 Figure 16. - [Graphique du pouls pendant l'extase](#)
 Figure 17. - [Courbe ergographique obtenue pendant l'extase](#)
 Figure 18. - [Dessin au crayon, la Vierge et l'enfant Jésus](#)
 Figure 19. - La Sainte Trinité telle que Madeleine la conçoit pendant l'extase : Le personnage principal est toujours pour elle le Dieu-homme, Dieu le père est représenté par le soleil sur lequel se détache le Christ et dont les rayons ne sont pas ici reproduits nettement et le Saint Esprit est représenté par les flammes qui sortent du cœur de Jésus.
- Figure 20. - La Trinité, par Benedetto Montagna, Vicence
 Figure 21. - Le Christ sur la croix, dessin
 Figure 22. - Graphique du pouls
 Figure 23. - Graphique de la respiration pendant l'état d'équilibre
 Figure 24. - Divers graphiques de la respiration pendant l'extase
 Figure 25. - Schéma des premières crises de dépression
 Figure 26. - Schéma des crises de dépression plus complexes
 Figure 27. - Schéma de la succession des états
 Figure 28. - Schéma de l'évolution des crises de dépression au cours de la vie
 Figure 29. - Tableau de Jésus enfant, au travail
 Figure 30. - Costume et attitude de Omu, délire religieux
 Figure 31. - Tableau de la Vierge et les Anges
 Figure 32. - Graphique de la catatonie pendant l'extase. Tremblement du bras droit étendu pendant l'extase, les trois premières lignes indiquent le tremblement au début, les trois dernières le tremblement après 35 minutes, les lignes verticales indiquent le temps en secondes.

- Figure 33. - Courbe des temps de réaction simple à des stimulations tactiles chez une malade hystérique dont l'attention est assez rapidement fatiguée. Les temps de réaction mesurés par le chronomètre de d'Arsonval sont reportés sur le papier quadrillé, la courbe est tracée à la main, la ligne plus forte indique la courbe des moyennes calculées de dix en dix réactions. En A ascension brusque de la courbe déterminée par une distraction en rapport avec un bruit dans la salle.
- Figure 34 bis. - Courbe des temps de réaction de Madeleine à des stimulations auditives pendant l'extase. La courbe a été inscrite par la méthode graphique de M. Patrizzi. Le graphique total pris pendant deux heures est trop long pour être reproduit en entier, les graphiques 1, 2 et 3 en reproduisent des fragments caractéristiques. Dans le premier le sujet est bien éveillé et fait attention consciemment, les ascensions de la courbe en A et B sont dues à des distractions déterminées par des bruits dans la salle, dans le second le sujet a fermé les yeux, il est envahi par des pensées religieuses, en C début de l'extase, le sujet lève les bras en croix et se soulève, pendant ces mouvements, le graphique est souvent interrompu ; en 3 l'extase est complète et le graphique est parfaitement régulier pendant une heure, je n'en reproduis que la dernière partie, en 0 réveil et interruption du graphique.
- Figure 35. - Contracture des jambes pendant les délires de crucifixion, légère torsion des pieds en dedans qui indique la tendance à appliquer un pied sur l'autre « pour que les deux pieds soient percés par le même clou ».
- Figure 36. - Les stigmates sur les deux pieds de Madeleine
- Figure 37. - Tableau de Giotto, Saint François d'Assise
- Figure 38. - Tableau de Sodona, Sainte Catherine de Sienne
- Figure 39. - Appareil en place sur le pied
- Figure 40. - Le stigmate apparaissant sous le verre

Pierre Janet

De l'angoisse à l'extase.

Tome I

Études sur les croyances et les sentiments

Un délire religieux
La croyance

Avec 3 planches et 37 figures dans le texte

1^{re} édition 1926

Paris, Librairie Félix Alcan, 1926.

Réédité en 1975
par les soins de la Société Pierre Janet
et du Laboratoire de Psychologie Pathologique de la Sorbonne
avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique

[Retour à la table des matières](#)

*À mon vieil ami
Georges Dumas*

pour continuer ses études sur la joie et la tristesse

[Retour à la table des matières](#)



Figure 1
TABLEAU DE LA NATIVITÉ
Peinture de la malade

[Retour à la table des matières](#)

De l'angoisse à l'extase. Tome I

Introduction

*Pierre Janet,
25 mai 1925*

[Retour à la table des matières](#)

Les diverses études réunies dans cet ouvrage ont pour occasion et pour centre une observation à plusieurs points de vue remarquable, celle d'une femme que je désignerai sous le pseudonyme de « Madeleine » choisi par elle-même, et que j'ai suivie pendant vingt-deux ans. Sa vie étrange, ses fugues, son délire religieux, son attitude, sa marche sur la pointe des pieds, les stigmates du Christ qu'elle a présentés aux pieds et aux mains à plusieurs reprises et surtout les sentiments violents qu'elle éprouvait dans des crises d'angoisse et dans des crises d'extase, sa guérison relative à la fin de sa vie soulèvent à chaque instant des problèmes médicaux et psychologiques du plus grand intérêt.

Cette malade a été signalée à mon attention en février 1896 par des élèves du service qui avaient remarqué dans les cours de l'hospice cette petite femme trottinant indéfiniment sur l'extrême pointe des pieds (figures 2, 3 et 4). Elle avait 42 ans quand je l'ai fait entrer dans la petite salle Claude Bernard, attenante au laboratoire de psychologie où Charcot d'abord, puis Raymond, m'avaient permis de placer quelques

malades intéressantes à suivre au point de vue psychologique, elle y est restée près de huit années.



Figure 2.

Attitude sur la pointe des pieds

Ce long séjour de Madeleine à l'hospice de la Salpêtrière me paraît ajouter à son observation un certain intérêt. Les phénomènes de l'extase, les convictions de l'union intime avec Dieu et même les stigmates du Christ apparaissant sur le corps ne sont pas très rares. Sans remonter jusqu'aux saints extatiques du Moyen Âge et à sainte Thérèse, qui ne connaît les noms de Marie Chantal, de Mme de Guyon, de Catherine Emmerich, de Marie de Mœrl, de Marie Bergadier, de Louise Lateau, la stigmatisée du bois d'Haine, etc. ? Mais en général ces phénomènes étaient immédiatement rattachés à la religion, ils étaient examinés dans les couvents et la plus grande partie de leur observation était recueillie par des religieux. Je suis loin d'en conclure que l'observation ait été prise d'une manière inexacte et que l'on ne puisse tirer grand parti de ces anciennes études, je crains seulement que ces études n'aient été faites à un point de vue un peu particulier et qu'elles risquent d'être incomplètes. L'influence du milieu où se trouvaient les sujets, l'enthousiasme qu'ils excitaient souvent, le désir tout naturel de faire servir leurs accidents étranges à la propagande ont pu altérer dans certains cas des phénomènes aussi délicats sur lesquels les diverses influences morales ont tant de prise. Ceux qui aujourd'hui veulent, en se plaçant à un point de vue plus scientifique, refaire les mêmes études sur ces personnages consacrés par la tradition, sont forcés de se servir uniquement de ces anciennes observations. Quelquefois ils ont à leur disposition des écrits du sujet lui-même, mais ces écrits anciens, conservés, publiés et probablement très expurgés par les premiers témoins risquent encore d'être fort incomplets. Ce que Madeleine présente à mes yeux d'un peu exceptionnel, test que pendant plusieurs années elle a vécu dans un hôpital laïque où les extases mystiques et les stigmates du Christ n'habitent pas d'ordinaire et qu'elle a été étudiée en dehors des influences qui agissent d'ordinaire sur les mystiques. Cette

étude laïque, plus libre et plus complète peut-être sur certains points, reste tout aussi respectueuse des croyances et des sentiments religieux qui sont au fond de ces phénomènes. On pourrait répéter ici le mot souvent cité de M. Hôffding: « Croire qu'un phénomène perd sa valeur parce qu'il est compris n'est qu'une superstition mythologique ou un scepticisme immoral ¹ ».

J'ai déjà eu l'occasion de consacrer à cette malade Madeleine une première étude dans une conférence faite à l'Institut psychologique le 25 mai 1901 et publiée dans le *Bulletin de l'Institut psychologique* en juillet-août 1901, p. 209. Dans la plupart de mes travaux publiés depuis cette époque j'ai fréquemment fait allusion à son observation. Mais il est utile de présenter d'une manière plus complète les études qui ont été faites en elle, car les documents qui la concernent sont considérables.



Figure 3 Attitude et **Figure 4** Attitude et démarche

Pendant les années de son séjour à la Salpêtrière, j'ai d'abord suivi son observation à peu près chaque jour, j'ai réuni des renseignements nombreux et fort exacts qu'a bien voulu me communiquer une sœur de la malade et je remercie Mme X. de son obligeance. J'ai pu faire sur Madeleine de nombreuses observations cliniques et même quelques études expérimentales. Les plus intéressantes de ces recherches de laboratoire ont été faites en décembre 1896, janvier et février 1897 au laboratoire de physiologie de l'École de médecine avec l'aimable collaboration de mon excellent maître et ami, le professeur Charles Richet. J'ai amené Madeleine à ce laboratoire quelque temps après y avoir amené une autre malade fort curieuse, Marceline ², afin d'étudier sur l'une comme sur l'autre les échanges gazeux de la respiration et les troubles du métabolisme. J'adresse encore ici à Charles Richet tous mes remerciements pour son assistance sans laquelle aucune de ces études n'aurait pu être faite d'une manière utile.

¹ Cf. E. MURISIER. *Les maladies du sentiment religieux*, 1901, p. 5.

² Une Félicité artificielle, *Revue philosophique*, 1909, I, p. 329 ; *L'état mental des hystériques*, 2^e édition, Félix Alcan, 1911, p. 545.

Quel que soit l'intérêt de ces notes et de ces recherches, j'attache une certaine importance aux lettres et au journal que Madeleine commença à rédiger à mon intention dès son entrée à l'hôpital. Pour m'expliquer ce qu'elle ressentait, pour essayer de justifier à mes yeux ses croyances même les plus bizarres, pour me raconter tous les détails de sa vie antérieure si aventureuse, Madeleine prit l'habitude de rédiger tous les jours un long mémoire qu'elle me remettait le lendemain. Quand elle eut quitté l'hôpital et quand elle fut rentrée dans sa famille, elle ne renonça pas complètement à cette habitude et elle continua à m'envoyer presque toutes les semaines de longues lettres qui me tenaient au courant de toutes les modifications de son état physique et mental : la veille de sa mort elle m'envoya encore une dernière lettre. J'ai recueilli ainsi pendant vingt-deux ans une grande auto-observation sur l'évolution de son esprit, observation qui remplit plus de 2.000 grandes feuilles.

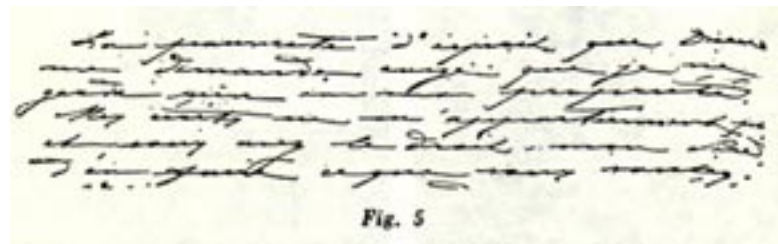


Figure 5. - Écriture

Au début Madeleine me réservait à moi seul ces confidences et se montrait très effrayée à la pensée que d'autres personnes de l'hôpital, surtout les malades et les infirmières, pourraient en prendre connaissance. Plus tard elle prit de l'intérêt à son propre travail ; elle imagina, ce qui est à mon avis douteux, que son histoire et ses réflexions pourraient être utiles à l'enseignement de la religion ; elle comprit, ce que je lui répétais, que ses observations pourraient être utiles à l'étude de la psychologie. Elle finit par désirer que ses mémoires fussent publiés avec les réserves et les changements de noms nécessaires ; à plusieurs reprises, dans ces lettres où elle avait l'habitude de m'appeler « mon père » elle écrivait : « Donc, mon père, tout en vous répétant que je n'aime pas que l'on parle de moi, je dois me résigner au sacrifice de mon désir le plus cher, celui de rester cachée, dans l'intérêt de la religion et de l'étude. La pauvreté d'esprit que Dieu me demande exige que je ne garde rien de ma propriété. Mes écrits ne m'appartiennent plus et vous avez le droit, mon père, d'en faire ce que vous voulez » (figure 5). Il serait difficile de publier toutes ces lettres telles qu'elles étaient, cela exposerait à des répétitions interminables, et à des longueurs sans intérêt et j'ai dû renoncer au projet qui avait séduit Madeleine. Je me bornerai, à propos des diverses études contenues dans cet ouvrage, à intercaler des passages assez longs et assez nombreux de cette auto-observation, ce qui permettra de voir la description des sentiments faite par le sujet lui-même, d'apprécier l'intelligence et la délicatesse morale de cette personne, ainsi que ses véritables qualités littéraires.

C'est avec ces documents divers que j'ai abordé l'étude de la vie d'une personne intelligente et bonne, mais certainement malade depuis son enfance, présentant au début une névrose de scrupule et plus tard un grand délire religieux, avec crises extatiques. Après une biographie sommaire nécessaire pour situer les principaux

phénomènes, je reprendrai l'analyse des divers états différents que traversait successivement l'esprit.

Après cette première étude descriptive j'ai essayé d'aborder les problèmes psychologiques et cliniques que soulève l'interprétation de ces différents états, et à l'occasion de l'étude de cette observation je reprendrai soit le résumé de quelques études antérieures, soit la publication de quelques-uns de mes cours au Collège de France qui se rapportent au même sujet.

Quoique tous les phénomènes psychologiques se tiennent étroitement, il est utile de distinguer des études faites à des points de vue différents. D'une manière générale l'intelligence ne se sépare pas complètement du sentiment : il s'agit toujours de conduites et de réactions de l'être vivant qui essaye de s'adapter aux circonstances. Mais on peut dire que l'intelligence générale consiste dans l'adaptation des actions et surtout des langages aux circonstances extérieures à l'organisme : c'est, comme le disait autrefois H. Spencer, la concordance entre nos paroles et le monde extérieur physique et social. Les sentiments ou la conduite qui constituent les sentiments, sont également un ensemble de réactions, mais il s'agit de réactions à l'état intérieur de l'organisme, plutôt qu'à l'état du monde extérieur. L'organisme change constamment comme le monde extérieur et d'ailleurs son adaptation même au monde extérieur le force à changer constamment. Après chaque changement il doit s'adapter à ce nouvel état, relier cet état avec les précédents, se soumettre à un certain équilibre. Les conduites du sentiment ont plutôt rapport à cette adaptation particulière de l'organisme à lui-même et malgré les interactions perpétuelles de ces deux adaptations, il y a lieu de maintenir la distinction entre les études sur l'intelligence et celles qui portent sur les sentiments. Les deux dernières parties de ce premier volume porteront sur les problèmes relatifs à l'intelligence ; l'étude si importante des sentiments qui jouent un rôle prépondérant dans les divers états de notre malade fera l'objet du second volume de cet ouvrage.

Les phénomènes intellectuels étudiés dans ce premier volume qui jouent le rôle principal dans les troubles de Madeleine sont avant tout des croyances et d'ailleurs la croyance nous paraît être le phénomène intellectuel le plus important, quand on considère le niveau moyen des intelligences humaines. Nous sommes donc amenés à réunir ici un certain nombre d'études sur la croyance.

Pour comprendre la croyance et sa place au milieu des autres conduites, pour comprendre en particulier ses relations si importantes avec le langage j'ai été obligé de revenir sur une question plus générale, celle de l'évolution des diverses tendances intellectuelles et de leur tableau hiérarchique. J'ai réuni ici à ce propos une partie de mes cours au Collège de France sur l'évolution des tendances (1910-1915) et mes conférences faites à l'Université de Londres en 1919. Parmi ces études j'ai surtout reproduit ici celles qui avaient rapport aux diverses formes de la croyance.

Ces interprétations de la croyance trouvent leur application et leur confirmation dans mes recherches sur un délire particulier qui se présente de temps en temps chez les malades troublés par des doutes et des obsessions et que j'ai désigné sous le nom de délire psychasténique *. Certaines de mes publications antérieures sur ce sujet ont été réunies ici.

* *N. des éditeurs.* Tout au long de ce volume, de mot psychasténie sera orthographié sans h, conformément à l'édition originale.

Après ce détour vers les théories de la croyance, la 3e partie de ce premier volume nous ramène à l'interprétation des troubles de notre malade Madeleine. J'examine chez elle l'état psychasténique fondamental avec les doutes et les obsessions et j'essaye de retrouver dans ses délires en apparence si variés les traits caractéristiques du délire psychasténique. C'est ce qui permet de présenter à la fin de ce premier volume une interprétation particulière des délires de l'Union avec Dieu qui sont si fréquents chez les mystiques et qui se rattachent étroitement aux besoins de direction que j'ai si souvent eu l'occasion d'étudier chez ces malades psychasténiques dont la volonté et la croyance réfléchies sont défaillantes.

Pierre Janet

Mai 1925.

De l'angoisse à l'extase. Tome I :

Première partie

Un délire religieux
chez une extatique

[Retour à la table des matières](#)

De l'angoisse à l'extase. Tome I :
première partie "Un délire religieux chez une extatique"

Chapitre I

Biographie

La narration, même succincte, de la vie d'un individu est déjà par elle-même un document psychologique de quelque intérêt. Les résultats qu'il a pu obtenir ou ses insuccès indiquent déjà en partie les qualités ou les lacunes de sa constitution. La destinée étrange de Madeleine et les aventures assez singulières qu'elle a traversées nous feront soupçonner dès le début les anomalies de son esprit.

1. - Enfance et jeunesse chez les parents

[Retour à la table des matières](#)

Les renseignements héréditaires sont peu intéressants. Le père, qui était un industriel assez aisé du Nord de la France, avait une santé délicate : il souffrait d'une maladie de cœur qui déterminait des crises d'étouffement, cependant il n'est mort qu'à 79 ans ; il était très émotif et avait un esprit vif, un peu utopique et exalté. Aucun de ses parents n'a présenté à ma connaissance de troubles mentaux caractérisés. La mère, morte plus jeune d'hémorragie cérébrale, était une femme sensée et calme qui semblait redouter les exagérations dans les témoignages d'affection et qui élevait ses enfants assez sévèrement ; mais elle était nerveuse et facilement bouleversée par les

émotions. Une de ses sœurs à la suite de malheurs de ménage a présenté des troubles mentaux et dut être soignée pendant quelque temps dans un asile.

Cette famille eut quatre enfants : les trois sœurs de Madeleine ont été des femmes intelligentes et moralement normales. Mais on note chez deux d'entre elles des migraines assez graves et périodiques et chez l'autre des crises de nerfs assez fréquentes de forme hystérique. La dernière fut en outre atteinte de tuberculose pulmonaire et Madeleine à la fin de sa vie est devenue sa garde-malade. Sept enfants qui semblent assez bien équilibrés sont les descendants de la famille.

Un seul détail mérite d'être relevé : cette famille était certainement religieuse, catholique et pratiquante, mais sans exagération. Les enfants ont eu une éducation religieuse, mais ne semblent pas avoir été habitués à une trop grande dévotion. Un des sœurs est considérée comme un peu dévote, mais une autre sœur a complètement abandonné les pratiques religieuses et affecte même l'incrédulité. C'est elle qui au moment où Madeleine se dévouait pour la soigner se moquait de son exaltation religieuse et Madeleine lui répondait non sans un certain bon sens : « Si tu réussissais à m'enlever ma religion, qu'est-ce que tu me donnerais à la place ? » Ces remarques ne sont pas sans intérêt quand il s'agit d'étudier les origines d'un délire religieux. Elles nous montrent que l'éducation religieuse et le milieu moral n'ont pas sur son développement une influence aussi grande que l'on serait disposé à le croire.

Madeleine, la troisième enfant de cette famille a toujours eu une santé très délicate et a présenté dès la première enfance des troubles constitutionnels. Il faut remarquer dès le début des troubles de la marche : l'enfant commença à marcher fort en retard et pendant longtemps présentait une grande faiblesse des jambes. Elle tombait à chaque instant à propos du plus léger obstacle et se montrait maladroit dans tous les mouvements un peu complexes, faire demi-tour, courir, s'arrêter, monter un escalier. Cette gêne de la marche fut très sérieuse jusqu'à l'âge de 9 ou 10 ans, époque à laquelle elle diminua et sembla disparaître. J'insiste sur ces symptômes précoces qu'il faudra rapprocher des troubles singuliers de la marche et des contractures des jambes qui vont jouer un rôle si important. L'enfant, toujours très faible, supportait très mal les maladies : vers l'âge de 3 ou 4 ans elle fut atteinte de la scarlatine, puis de la rougeole et ces maladies qui n'eurent pas une évolution normale altérèrent gravement sa santé. À la suite commencèrent des crises de toux persistante à forme de coqueluche avec des vomissements glaireux. Cette maladie sembla interminable car, si elle diminuait ou s'arrêtait quelques semaines, elle recommençait bientôt avec la même intensité. Ces toux et ces vomissements ont duré des années entières et ont été particulièrement graves à l'âge de 16 ans, elles n'ont jamais complètement disparu et nous les retrouverons à l'âge de 40 ans. Des maladies d'estomac à forme de dyspepsie acide et des troubles intestinaux à forme de constipation tenace alternant avec des diarrhées muco-membraneuses s'y sont associés à diverses époques. Dès l'adolescence Madeleine fut obligée de suivre un régime très sévère et elle fut amenée de bonne heure à réduire son alimentation qui, comme on le verra, finit par être extrêmement petite. Des essoufflements graves survenaient à la suite des mouvements violents et on dut lui interdire de courir et de jouer comme les autres enfants. Enfin elle eut fréquemment des troubles cutanés, des eczémats étendus, des abcès, des fluxions, des inflammations glandulaires, des chalazions aux paupières, etc. Cette santé débile, cette disposition dès la première enfance à toutes sortes de maladies est très caractéristique.

Cette enfant d'une faiblesse anormale était d'une extrême impressionnabilité, elle avait des frissons et des secousses violentes à propos de tous les bruits anormaux ; le bruit des chaussures neuves, le grincement d'une scie, le frôlement d'une aiguille dans la laine lui causaient des frémissements et des tortures qui pouvaient amener des évanouissements. Elle avait des peurs malades à propos des orages, des chemins de fer, des voitures. Ces peurs déterminaient dès l'enfance des petites crises de nerfs et des attitudes cataleptiques. Madeleine était extrêmement émotive, bouleversée par tous les incidents, par toutes les petites difficultés de sa vie d'enfant, par un avertissement ou une gronderie légère. Elle était surtout impressionnée par la vue des souffrances des autres : elle aurait préféré être punie elle-même plutôt que de voir punir une de ses sœurs et malgré sa timidité elle savait toujours intercéder pour les autres. Les joies étaient aussi vives et exagérées que les chagrins et encore à l'âge de 50 ans elle a des larmes dans les yeux quand elle pense « aux voluptés si douces éprouvées dans l'enfance, au retour du printemps et à la réapparition des feuilles sur les arbres ».

Ces modifications des sentiments se prolongeaient quelquefois : Madeleine avait de temps en temps des périodes de « noire tristesse » qui duraient pendant des semaines. On trouvait l'enfant toute en larmes dans quelque coin et on ne pouvait comprendre son chagrin car elle était excessivement renfermée, elle se sentait « gênée et incapable de montrer son âme », elle suppliait seulement qu'on la laissât seule « car elle rêvait de vivre dans la solitude ».

Ces impressions qu'elle renfermait en elle-même prenaient souvent la forme de pressentiments solennels. « Déjà à l'âge de cinq ans, me raconte-t-elle, une voix m'avertissait la nuit de ce que je devais faire ou ne pas faire et je recevais des lumières sur des choses que l'on ne comprend pas d'ordinaire à cet âge... Je souffrais surtout en songeant aux malheureux qui souffrent... J'étais avertie la nuit que je devais souffrir de toutes les douleurs des autres personnes et je sanglotais toute la nuit sans savoir bien pourquoi avec le pressentiment de tout le mal que je devais plus tard découvrir ».

Madeleine m'a raconté beaucoup de ces impressions, de ces pressentiments d'enfance dont elle a conservé un souvenir très vif. Si on acceptait tout ce qu'elle raconte elle aurait eu des visions à l'âge de 9 ans et de 11 ans. Elle était saisie la nuit par des impressions de surnaturel « qu'elle sentait sans les bien comprendre », elle voyait des apparitions se pencher sur elle, lui toucher le front, ou l'embrasser, ou souffler sur elle. Ces souffles lui semblaient des bénédictions mystérieuses et elle se gardait bien d'en parler aux personnes de sa famille. Il est probable que dans ces récits entre une grande part de délire rétrospectif et que Madeleine transforme dans sa mémoire des émotions, des rêves et des cauchemars d'enfant. Aussi je ne rapporte pas ces récits en détails, je note seulement ce caractère d'extrême émotivité, de rêverie renfermée qui apparaît de très bonne heure.

Quoiqu'il fut difficile de la pénétrer, Madeleine était très aimée par tous : « Elle était toujours si douce, m'a raconté sa sœur, si bonne, toujours prête à rendre service, à prendre pour elle toutes les corvées, toutes les punitions, à implorer la maîtresse pour les autres et celle-ci lui cédait toujours en disant : Je ne sais ce qu'a cette enfant, on ne peut lui résister ». Quoique Madeleine parlât peu, on lui reconnaissait un grand bon sens et on la jugeait très intelligente. À cause de sa faible santé elle ne put pas rester longtemps dans l'école et dans la pension ; mais elle obtint facilement le brevet simple d'institutrice et elle reçut une bonne instruction élémentaire. On verra par les

nombreux écrits de sa main que j'aurai à reproduire qu'elle acquit surtout une remarquable facilité de style. Son père avait du talent pour le dessin et elle semble en avoir hérité, quoiqu'elle reçut très peu de leçons elle savait dessiner et peindre d'une manière intéressante.

Il serait utile pour nous de savoir ce qu'elle a lu et en particulier ce qu'elle connaît des ouvrages philosophiques et religieux. Elle connaît assez bien la littérature classique du XVII^e siècle et j'ai été étonné de voir qu'elle semble avoir assez bien étudié les pensées de Pascal. Mais en réalité elle a très peu lu et surtout n'a rien lu de moderne : elle est au fond très ignorante de tout ce qui touche aux études de philosophie ou de morale. Elle insiste elle-même pour dire qu'elle lisait surtout l'Ancien et le Nouveau Testament : « Je ne puis dire combien j'ai toujours goûté ces saints livres, je sens que la vérité est là, je sens à les lire une lumière intérieure qui m'éclaire sur bien des choses ». Elle semble avoir très peu connu les ouvrages des mystiques : elle n'a pas lu la vie des Saints, elle connaît l'Imitation de Jésus-Christ sans l'aimer particulièrement, elle a lu toute jeune une vie de saint François d'Assise qui l'a beaucoup intéressée : « J'ai déjà senti à ce moment que tout en étant loin d'avoir sa vertu et sa sainteté, je pensais comme lui et j'étais, si vous le voulez, atteinte de sa folie dès l'enfance ; en tout cas, je sentais comme lui l'amour des fleurs, des animaux, des petits et des pauvres ». Elle a eu l'occasion d'ouvrir un ouvrage où il était question des Ursulines de Loudun mais ne l'a pas trouvé intéressant. Vers l'âge de 18 ans elle a lu en partie la biographie de sainte Thérèse et « Le traité de la perfection » ; elle prétend que cette religion est trop compliquée pour elle, que ces lectures la fatiguaient et n'ont pas eu une grande influence sur son esprit. Il ne faut pas accepter ces dires sans réserve, elle reconnaît qu'elle comprenait bien ce que sainte Thérèse disait des divers degrés de l'oraison car elle avait déjà éprouvé des états analogues avant d'en lire la description. Mais il est certain que ces lectures ont été très peu nombreuses et qu'elles ont été faites dans la première jeunesse. À partir du moment où Madeleine a quitté la maison paternelle, il est bien probable qu'elle n'a plus eu l'occasion de rien lire ; à l'hôpital pendant son long séjour, elle ne lisait absolument rien et ne se servait même pas d'un livre de prières, car toutes les méditations et toutes les oraisons étaient récitées ou improvisées.

Nous devons particulièrement suivre le développement des conduites morales et religieuses. Dès la première enfance Madeleine « était la sagesse même » sans aucun des défauts ordinaires à cet âge. Elle avait des remords horribles pour la moindre peccadille et s'accusait facilement de fautes imaginaires, de vols de jouets par exemple, qu'elle était bien incapable de commettre. Elle avait dans ses rêveries des ambitions de dévouements et de sacrifices que sa mauvaise santé l'empêchait de réaliser. La vie de la pensée, l'activité intérieure à la place de l'activité extérieure, la parole intérieure à la place de la parole extérieure qui est si gênante lui semblaient déjà des choses élevées et morales, « elle avait, disait-elle, le don de la spiritualité ».

Cet état d'esprit au milieu d'une famille religieuse devait favoriser le développement des pratiques religieuses. Madeleine est convaincue que déjà dans son berceau elle avait en pleurant des élans vers Dieu. Plus tard quand on lui reprochait de parler la nuit en dormant, elle répondait : « Ce n'est rien, je parle. à mon ange gardien ». Elle prétend qu'à l'âge de cinq ans elle avait des sentiments délicieux aux fêtes de l'Immaculée Conception récemment promulguée. Faisons la part de l'exagération dans ces souvenirs religieux et retenons seulement les sentiments de bonheur dans les promenades à la campagne jusqu'à « la petite chapelle solitaire, la jouissance religieuse dans la forêt qui révélait Dieu et inspirait son amour ». À l'âge de six ans, elle

se plaisait à accompagner sa sœur à tous les offices religieux qu'elle prétendait comprendre admirablement. Elle raconte d'une manière touchante comment vers cet âge elle eut l'idée de faire don d'un petit bracelet avec un petit cœur en or à une statuette de la Sainte-Vierge et comment elle dansait de joie à la pensée que son cadeau était accepté et que Marie garderait toujours son cœur. Elle eut une idée moins heureuse en ramassant au cimetière deux dents d'une tête de mort et en prétendant les conserver comme des reliques pour lui rappeler toujours le néant « de ce qui n'est pas aimer Dieu et le servir ». Elle fut toute affligée de ce que sa famille n'approuvât pas cette pratique et lui fit rapporter les dents au cimetière.

La première communion augmenta encore ces dispositions à la rêverie religieuse, à la fuite du monde. Voici un passage de son journal qui exprime bien ces sentiments : « Le jour de ma première communion, ne connaissant pas encore ce que c'est que la vie, j'ai eu cependant comme l'intuition d'une vie supérieure à celle des sens, où l'âme plus détachée des créatures appartient exclusivement à Dieu. J'ai pris la résolution de n'être jamais qu'à Lui seul...

« Lorsque plus tard à la pension je recevais les confidences de jeunes filles plus âgées que moi, je me disais : moi aussi j'aime ; mais mon amour, c'est Dieu, aucune créature ne peut Lui être comparée. Je n'ai à craindre de sa part ni infidélité ni égoïsme. Sans cesse Il pense à moi comme je pense à Lui, je peux m'entretenir avec Lui continuellement. Je trouvais dans cet amour un bonheur *inexprimable*. C'est alors que j'ai eu pour la première fois la vision du crucifix. »

En même temps l'évolution de la puberté aggravait encore les troubles de la santé et en particulier les troubles nerveux. Les règles étaient irrégulières et pénibles ; elles étaient souvent supprimées pendant plusieurs mois ou bien, comme cela fut fréquent à l'âge de 16 ans, elles étaient remplacée par des vomissements de sang fort graves qui amenaient des évanouissements.

Depuis l'âge de 11 ans, Madeleine présentait de temps en temps des accidents singuliers qu'elle se gardait bien de révéler à sa famille et qui d'ailleurs ne l'inquiétaient pas parce qu'ils s'accompagnaient d'un sentiment de calme et de satisfaction et parce qu'ils étaient suivis d'une amélioration de la santé et de la force. Après des périodes prolongées de tristesse, comme elle en avait depuis son enfance, elle se sentait engourdie, immobilisée ; elle se retirait alors dans une salle de bibliothèque où on ne viendrait pas la déranger et restait des heures absolument immobile dans un état de somnolence avec une demi conscience: « Le monde extérieur disparaissait et je n'avais pas lieu de le regretter, j'avais le recueillement intérieur avec une impression de joie délicieuse et je recevais dans ces moments des inspirations précieuses qui me guidaient vers le bien ».

On peut remarquer dès maintenant que le début des crises d'extase chez Madeleine est exactement le même que celui des crises de sommeil chez une autre malade fort intéressante que j'ai l'intention de rapprocher à plusieurs reprises de notre extatique. J'ai déjà décrit cette malade sous le nom de Lætitia ¹, je l'appelle aussi la dormeuse ou la belle au bois dormant, car elle a dormi pendant cinq ans à peu près sans interruption. Lætitia était aussi une enfant nerveuse, impressionnable, timide et rêveuse : vers l'âge de 11 ans, aux débuts de la puberté, elle présenta également des

¹ A case of sleep lasting five years with loss of sense of reality, *Archives of neurology and psychiatry*, Chicago, novembre 1921.

crises d'abord courtes, puis de plus en plus longues avec engourdissement, immobilité, disparition du monde et rêverie. La différence intéressante c'est que Lœtitia ne ressentait pas au même degré que Madeleine le sentiment de joie, elle avait plutôt conscience de la diminution des perceptions et du caractère irréel que prenaient les objets extérieurs. Nous aurons à tenir compte de cette différence, mais nous notons ici l'analogie du début de ces deux névroses.

Si nous revenons à Madeleine nous remarquons que ces crises d'immobilité heureuse qui étaient très rares et très courtes à l'âge de 11 ans étaient devenues beaucoup plus fréquentes à l'âge de 19 ans. Elles n'apparaissaient pas pendant les périodes de faiblesse et de tristesse, mais survenaient à la fin de celles-ci et servaient en quelque sorte de transition entre l'état de tristesse et un état plus heureux.

En même temps, surtout à partir de l'âge de 16 ans, se développa également un autre genre d'accidents que Madeleine réussit également à cacher à sa famille. Déjà depuis l'âge de 10 ans elle était très malheureuse quand elle devait faire un achat quelconque car « elle était martyrisée à son retour par la pensée qu'elle n'avait pas bien payé ». Une interrogation de ce genre, dit-elle, « a fait le martyr de ma vie pendant deux ans ; un jour j'avais pris dans le pupitre d'une de mes compagnes un livre dont j'avais lu quelques pages. J'avais bien l'intention de le remettre à sa place et je crois bien maintenant que je l'ai fait. Mais quelque temps après je me suis figuré que j'avais oublié de le remettre et que ce livre avait été perdu par ma faute. Ma compagne avait beau me répéter qu'elle avait retrouvé ce livre à sa place, qu'elle l'avait elle-même emporté chez elle, elle ne parvenait pas à me rassurer. Oh ! comme ce scrupule m'a fait souffrir longtemps et cruellement ». Un autre trouble de la conscience est encore plus caractéristique : « Vers l'âge de 16 ans j'avais remarqué qu'en prenant certains soins de propreté il se produisait en moi des effets que je ne voulais pas. Je n'osais plus prendre ces soins de toilette qu'on m'avait recommandés et j'avais la crainte d'avoir offensé Dieux terriblement. J'étais bien troublée et bien malheureuse, car pour rien au monde je n'en aurais parlé à mes sœurs ou à mon confesseur habituel. Heureusement une mission religieuse a passé par notre ville ; j'ai pu parler un peu à un vieux missionnaire parce que je ne devais plus le revoir et il m'a un peu rassurée ». Il y avait d'ailleurs bien d'autres obsessions à propos de craintes de grossesse, à propos d'une idée de damnation éternelle, etc. Les tourments déterminés par ces obsessions étaient beaucoup plus graves pendant les périodes de tristesse ; ils étaient justement interrompus par les crises d'engourdissement et par la période plus calme qui les suivait.

En un mot chez une enfant très malade et très faible, d'un caractère doux, tendre et timide nous voyons se développer graduellement à partir de l'âge de 11 ans une foule d'accidents névropathiques, des obsessions de plus en plus graves, des dépressions périodiques et des crises d'inertie de plus en plus singulières. Il est curieux de remarquer un fait d'ailleurs banal, c'est que la famille de la malade n'avait aucune notion de ces troubles morbides ni de leur gravité. La sœur de la malade m'a affirmé que personne ne soupçonnait l'importance « de petits troubles du caractère insignifiants » ; c'est ainsi le plus souvent que l'on parle de troubles mentaux subits et de démences précoces quand il s'agit de maladies évoluant depuis dix ans et que l'on n'a jamais cherché à arrêter. La famille de Madeleine fut tout à fait stupéfaites par un événement imprévu qui va changer totalement la destinée de notre malade.

2. - L'idéal de la misère.

[Retour à la table des matières](#)

Depuis longtemps Madeleine avait l'horreur du monde, le dégoût de l'aisance dans laquelle sa famille la faisait vivre ; elle ne pouvait pas dans son milieu, sans attirer trop l'attention et sans provoquer des résistances, se faire une vie selon ses goûts, elle aspirait à la vraie misère, au sacrifice, au service des pauvres, à la souffrance rédemptrice. Elle prit le prétexte de quelques difficultés dans les affaires de son père, pour déclarer qu'elle voulait diminuer les charges de sa famille et essayer de faire une carrière d'institutrice à l'étranger. La famille étonnée fit une grande résistance mais devant un entêtement énorme elle dut céder et la laisser partir en apparence pour quelques mois et pour une adresse déterminée. « C'est alors, dit Madeleine, que j'ai brisé définitivement avec les miens et que je me suis jetée à corps perdu dans la voie que me traçait la passion emplissant mon âme, l'amour de la croix et l'amour des pauvres ». Elle était partie pour quelques mois, elle disparut pendant 24 ans et ne fut retrouvée par la famille qu'à l'âge de 42 ans quand elle était enfin arrivée au port, à la Salpêtrière.

Madeleine avait quitté sa famille en disant qu'elle se rendait en Allemagne, Darmstadt, pour se placer comme institutrice dans une famille dont on lui avait parlé. Elle pensait déjà qu'à l'étranger, sous le prétexte qu'elle ne savait pas très bien la langue, « elle pourrait davantage s'isoler et éviter de se mêler aux conversations, car déjà elle se sentait incapable d'avoir de fréquents rapports avec le monde ». Elle eut en arrivant une déception, car la place sur laquelle elle comptait était prise et elle entra comme femme de chambre dans la famille d'un commerçant. « Mais là, dit-elle, elle se trouva trop bien accueillie, trop gâtée par la maîtresse et par ses filles qui avaient trop d'égards pour elle et qui voulaient sans cesse lui parler ». En réalité elle se trouvait trop entourée et ne pouvait s'isoler suffisamment dans ses rêveries. Elle sortit de cette famille et pour trouver un abri dut entrer pendant quelques semaines dans un couvent religieux, ici encore elle fut bien accueillie et, comme on la trouvait instruite et adroite, on lui proposa de la garder. Mais elle trouva « que la discipline de ce couvent était trop lâche, qu'il y avait trop de sensualité » : elle se sentait encore trop surveillée et elle quitta encore cet asile.

D'ailleurs la vue des pauvres gens de la ville, qui étaient nombreux dans le quartier où elle habitait, avait excité en elle un désir qui depuis longtemps grandissait dans son esprit, celui « de vivre moi aussi dans un complet détachement de tout, une vie de travail et d'isolement parmi le pauvre peuple, celui d'être une pauvre ouvrière ignorée, perdue dans la société des pauvres gens auxquels elle s'efforcerait de venir en aide... Ne pouvant soulager tous ces misérables je me suis dit que je me consolerais de ce triste spectacle en partageant leur sort, en les aimant et en les obligeant selon mon pouvoir ».

Mais elle ne voulait pas d'une pauvreté ordinaire : « Elle voulait être vraiment pauvre, plus pauvre que les petites sœurs des pauvres, plus pauvre que les plus pauvres... La pauvreté a été le rêve de ma vie, c'est peut-être le seul rêve que j'aie un peu réalisé et encore pas tout à fait... J'ai vécu dans des conditions que l'on ne pourrait croire, Dieu a favorisé mes désirs, j'ai goûté la volupté du dépouillement de toutes les choses de ce monde, j'aurais voulu faire mieux encore ». Elle fit à ce propos des serments solennels de rester jusqu'à la fin de sa vie sans jamais rien posséder et plus tard ces serments ont même rendu difficiles les soins qu'il fallait lui donner. « Il y avait dans mon cœur comme une voix qui disait : il faut prouver aux hommes que partout, dans tous les milieux même les plus misérables on peut faire son devoir, servir Dieu et être bon pour son prochain si pauvre que l'on soit. Il faut prouver à tous que l'âme de bonne volonté qui demande à Dieu son secours peut dans toutes les situations possibles pratiquer la vertu et accomplir ses devoirs religieux : je serai pour tous un exemple vivant ».

Pour réaliser son plan, elle quitte l'Allemagne et rentre en France sans faire connaître à personne sa résidence ; elle essaye quelque temps de se placer comme fille de ferme, puis comme infirmière dans divers hôpitaux de province, mais elle ne tarda pas à venir à Paris « pour mener la vie d'ouvrière dans un des quartiers les plus pauvres ». Sa grande préoccupation au début était d'échapper aux recherches que sa famille faisait faire par la police de tous les côtés. « Il m'eût suffi de dire un mot pour être tirée de mon dénuement, mais je ne voulais pas perdre mon bonheur. J'ai tout fait pour qu'on ne put deviner ma personnalité, je me suis donné un autre nom, je changeais souvent de quartier pour ne pas être remarquée, je fuyais les personnes charitables et indiscrètes. Mon ambition était d'être une des créatures les plus pauvres, les plus inconnues, les plus dégagées de toutes les choses matérielles, je rêvais de vivre et de mourir dans le dénuement le plus absolu... Je ne pouvais embrasser cette vie de pauvreté et conserver des rapports avec ma famille qui eût tout fait pour me tirer de cette situation, il me fallait donc rompre absolument ».

Cependant dix-huit mois après sa fugue elle consentit à écrire un mot à une de ses sœurs Mme X. afin qu'elle put rassurer les parents et leur faire savoir qu'elle était toujours vivante. Mais elle exigea de celle-ci le serment qu'elle ne révélerait jamais son adresse à personne sinon elle romprait toute relation, se retirerait de nouveau à l'étranger et ne serait jamais retrouvée : « Je veux me sentir comme morte pour toute la famille ». Elle demandait seulement à sa sœur « de la remplacer auprès de ses vieux parents s'ils avaient besoin d'elle ». Mme X. a tenté par tous les moyens de détourner Madeleine de son projet, elle ne put rien obtenir et elle se laissa entraîner à promettre et à garder le secret de cette vie singulière. Pour comprendre cette conduite de Mme X., il faut se rendre compte qu'elle ne pouvait pas admettre que sa sœur fût mentalement malade, « l'ayant trouvée parfaitement raisonnable, tout au plus d'une nature passionnée et disposée aux exagérations ». Très religieuse elle-même, elle n'était que trop disposée à admirer Madeleine, à se laisser flatter par la pensée qu'elle avait pour sœur une Sainte et elle la laissa faire. Elle réussit de temps en temps, mais rarement, à l'aider un peu en lui faisant accepter des vêtements usagés et quelquefois quelques petits secours.

La mère de Madeleine la réclama vivement dans sa dernière maladie et déclara qu'elle refuserait toute nourriture si sa fille ne revenait pas auprès d'elle. Madeleine qui à ce moment s'était dévouée à une pauvre malade qu'elle gardait dans sa mansarde fut inexorable : « Je savais bien et mon cœur me le disait assez que d'ordinaire une mère doit passer avant tout ; mais dans cette circonstance ma conscience me disait le

contraire. L'âme de ma mère très simple, très chrétienne, n'était pas éprouvée comme celle de ma compagne, je n'avais pas à craindre pour elle les tentations du désespoir, ma présence n'était pas nécessaire pour son salut et elle avait tous les soins désirables. Je devais tout sacrifier au salut de l'âme que Dieu m'avait confiée. J'écrivis que je ne pouvais retourner, que j'allais prier et envoyer un ange gardien... Heureusement Dieu nous aida, il envoya auprès de ma mère une petite religieuse que ma mère prit pour sa fille... Pour ma mère la vraie Madeleine était morte, la petite sœur tint sa place pendant deux ans jusqu'à sa mort. Toujours ma mère a vu en elle sa fille et faisait des reproches à mon père de ce qu'il ne l'embrassait pas. La religieuse a rempli mon rôle d'une manière admirable et se faisait aimer comme un enfant de la famille, mes sœurs en souffraient ; j'en avais moi-même le cœur brisé mais je bénissais Dieu qui avait fait pour moi ce miracle. » Le père mourut sans revoir sa fille qui se borna « à prier Dieu de l'assister et qui eut de bien admirables visions au moment de sa mort. » Jamais elle ne consentit pendant ces vingt ans « à changer la voie qui lui avait été indiquée par le ciel » malgré tous les obstacles et toutes les difficultés.

Les premières graves difficultés furent des démêlés avec la police qui eurent des conséquences très importantes : « Alors commença cette série d'épreuves que je n'avais pas prévues au début de ma carrière de pauvre fille, mais que j'acceptais résolument sans regretter ce que j'avais fait en voyant dans ces épreuves une permission très spéciale de la Providence. Ce qui m'arrivait d'ailleurs était si extraordinaire que je n'avais qu'à me laisser conduire par les circonstances ; il est clair qu'une volonté supérieure me dirigeait. » Peu de temps en effet après son arrivée à Paris elle avait été arrêtée sur un banc des Boulevards où elle prétendait passer la nuit. Conduite à la Préfecture elle déclara se nommer Madeleine Le Bouc, car elle avait choisi ce nom en se considérant comme l'amante du Christ et le bouc émissaire des péchés du monde. Le magistrat ne fut pas suffisamment convaincu de la réalité de ce nom : « Pourquoi ne voulez-vous pas répondre et dire votre véritable nom de famille ? - Pour ne pas faire connaître mon passé et ne pas compromettre ma famille. » Elle fut condamnée pour vagabondage et refus de s'expliquer à un an de prison à Saint-Lazare : la pauvre fille avait alors 23 ans. À Saint-Lazare elle eut une conduite exemplaire, elle obéissait à tous, ne cessait de travailler et de prier, elle donnait sa couverture à ses voisines, des filles publiques, et grelottait toute la nuit en priant. Son aspect intéressa des visiteurs qui, sans pouvoir obtenir d'elle aucun renseignement, la recommandèrent cependant en affirmant que ce devait être une honnête fille. Elle fut libérée au bout de six mois, mais laissée sous la surveillance de la police qui lui assigna comme séjour une ville de province. Un an après elle se fit prendre en rupture de ban et fit encore un mois de prison ; exilée dans une autre ville elle fut encore arrêtée à propos d'un billet de chemin de fer égaré. Condamnée de nouveau pour « escroquerie, vagabondage, prostitution, mendicité, rupture de ban », elle dut faire cinq mois de prison : « Ma vie, dit-elle, a toujours été extraordinaire et pleine de mystère ». Plus tard, quand la police la laissait à peu près tranquille, elle ne put s'empêcher d'attirer l'attention sur elle par de soi-disant révélations au Préfet de police à propos de crimes qui se tramaient dans l'ombre et par une longue lettre aux députés pour leur dire qu'il y avait des traîtres parmi eux et que la France était vendue, ce qui la fit mettre sous la surveillance de la haute police comme une folle probablement atteinte du délire de la persécution.

Ces aventures la troublaient un peu car elles lui rendaient le travail plus difficile et la faisaient souvent considérer comme dangereuse : des femmes du peuple se fâchaient quand elle voulait caresser des enfants et lui interdisaient de les approcher. Néanmoins elle continua « sa vie de vertu, de prière et de travail », quand cela lui

était possible elle passait des heures dans les églises en extase devant le Saint Sacrement, elle suivait des exercices religieux, elle allait recevoir les conseils de quelques bons prêtres qui, il me semble, l'ont toujours dirigée avec bon sens. L'un d'eux qui l'a suivie pendant longtemps « a lutté de toutes ses forces contre ses pratiques mystiques et contre ses tendances à des états particuliers trop visibles. Il lui défendait de rien laisser paraître à l'extérieur, il la condamnait à ne plus venir aux offices quand elle y tombait dans ses états de sommeil extatique ; il a fait tout pour qu'elle restât humble et simple, il l'humiliait de toutes manières quand elle lui racontait ses consolations célestes. » En fait les états de ce genre ne se sont beaucoup développés qu'après la mort de ce prêtre.

Malgré l'exiguïté de ses ressources elle partageait avec des pauvres le peu qu'elle gagnait et soignait des malades: « J'ai soigné pendant six mois une vieille femme qui avait un affreux cancer, elle ne me donnait qu'un morceau de pain par jour et parfois un peu de lait, mais ce n'était pas moi qui pourvoyais à ses besoins, elle était de l'assistance publique... J'ai eu pendant neuf ans pour compagne une malade atteinte elle aussi d'un cancer à l'estomac sans compter ses autres maladies. Nous n'avions aucune ressource assurée, nous avons travaillé quand cela nous a été possible. Lorsque nous ne pouvions pas le faire, la Providence est venue à notre secours d'une manière admirable... Nous étions un jour sans une bouchée de pain, le lendemain une amie de ma compagne arrivait de la campagne et venait providentiellement à notre secours. »

Le plus curieux c'est que cette compagne de Madeleine avait elle aussi des troubles mentaux, c'était une scrupuleuse délirante : « elle avait des crises de dépression, se croyait abandonnée de Dieu à cause de son état de sécheresse intérieure. Elle aurait voulu recevoir des consolations, avoir une dévotion sensible, mais elle éprouvait des répugnances, des dégoûts, des révoltes intérieures, des rages très violentes, elle prononçait des paroles de désespoir et croyait qu'elle arriverait à commettre tous les crimes... Dieu me fit connaître que je devais unir mon existence à celle de cette pauvre âme, l'aider à supporter ses peines, la soigner dans ses maladies et profiter des bons exemples qu'elle me donnait... Elle avait les mêmes attraites que moi, mais pas les mêmes consolations et elle était jalouse de mes sentiments à en perdre la tête. Il fallait lui cacher ce que j'éprouvais, mais il était bon pour moi d'être ainsi obligée de combattre mes dispositions à l'immobilité heureuse. Notre réunion était pour l'une et pour l'autre une grâce providentielle. Nous nous faisons du bien tout en nous faisant mutuellement souffrir sans le vouloir... Pendant deux ans et demi elle n'a plus quitté la chambre et Dieu l'a comblée en lui donnant la pauvreté et en la préservant de tous les dangers du monde... Quinze jours avant sa mort elle a été délivrée de tous ses doutes et elle a eu l'esprit particulièrement lucide, elle remerciait Dieu de sa maladie qui avait été une grâce.

« C'est quand j'ai vécu seule que j'ai eu le plus de privations, j'ai passé neuf mois n'ayant de vêtements que ceux que je portais, ne prenant que de l'eau et un peu de pain et j'en manquais assez souvent. J'avais pour tout mobilier un crucifix, une moitié de couverture, une boîte de bois qui me servait d'oreiller et qui contenait ce qu'il me fallait pour travailler à coudre des bourrelets de fenêtre, une cruche d'eau et une cuvette de terre. Ce fut mon temps le plus heureux pendant lequel j'ai goûté presque sans cesse une joie intime que je ne peux dire... J'ai vécu dans tous les milieux possibles et j'ai vu de près toutes les classes de la société. C'est dans cette vie obscure de pauvre ouvrière que je me suis trouvée le plus heureuse... si on savait dans quel état de misère je me suis trouvée bien souvent on s'étonnerait que j'aie pu y résister.

Loin de prendre des précautions je m'exposais à toutes les intempéries, j'ai passé des nuits dehors par des pluies battantes, j'ai couché dans la boue sur le pavé. Si la misère faisait mourir il y a longtemps que je ne devrais plus vivre, j'ai fait toutes les expériences de la misère, j'en ai connu les douleurs et surtout les joies, car j'étais soutenue par le ciel... J'ai connu parmi ces pauvres gens des âmes généreuses et extrêmement dévouées, il y a beaucoup plus d'intelligences affaiblies et de santés détruites par les plaisirs et les excès que par les privations et la misère. Partout on peut se préserver des vices et les pauvres ne sont pas des âmes vouées forcément à la corruption. »

Madeleine aurait continué indéfiniment ce genre de vie, si la maladie n'était venue la troubler. Pendant la première partie de sa vie de misère les troubles névropathiques de sa jeunesse avaient beaucoup diminué. Les souffrances de l'estomac et les accidents de l'entérite muco-membraneuse existaient toujours, mais un peu atténués. Les grandes crises de dépression avec tristesses et obsessions étaient plus rares ou du moins Madeleine y prêtait moins d'attention et en perdait vite le souvenir, car elle a été incapable de me décrire exactement ces accidents pendant cette période. Les crises d'engourdissement heureux se présentaient encore fréquemment et prenaient de plus en plus la forme de véritables crises extatiques. Elles survenaient souvent quand Madeleine assistait à des cérémonies religieuses ou pendant la nuit quand elle pouvait s'y abandonner librement. Mais d'ordinaire Madeleine pouvait les dominer et continuer son travail malgré le besoin envahissant de sommeil. En un mot la réalisation de son rêve de vie misérable, l'obéissance aux impulsions délirantes semblaient, comme cela arrive souvent, avoir déterminé une rémission des troubles névropathiques précédents.

Mais à la fin de cette période, quand elle avait 37 ans, commencèrent des accidents bizarres dans les pieds qui déterminaient de très violentes souffrances, des épuisements graves et qui furent l'occasion d'une réapparition de tous les troubles très aggravés.

Madeleine avait, comme on l'a vu, les jambes faibles quand elle était enfant ; depuis l'âge de 8 à 10 ans, elle avait fait des progrès, elle marchait bien et faisait même de longues courses sans fatigue. Par périodes, surtout vers l'âge de 25 ans elle avait des douleurs dans les pieds qu'elle appelait rhumatismales et déjà par moments elle semblait grandir, ce qui étonnait. Pendant l'hiver, à l'âge de 37 ans, elle avait dû pour chercher et pour porter son travail rester de longues heures sur les pieds dans l'eau et dans la neige fondue qui traversait ses mauvaises chaussures : au retour les pieds étaient très douloureux. À l'époque de Noël ces douleurs devinrent intolérables. La nuit surtout les pieds gonflaient, devenaient rouges et violacés, « ils brûlaient comme des charbons ardents, ils étaient écrasés, traversés de part en part ». Le matin les douleurs se calmaient un peu, mais les pieds restaient engourdis, les orteils insensibles et parésiés. Dans la journée les pieds étaient bleus, froids et insensibles et elle ne pouvait y ramener la circulation, puis le soir ils recommençaient à gonfler et à brûler. Quelques mois après le début des grandes douleurs, Madeleine remarqua que dans la marche, pénible d'ailleurs et difficile, le talon se soulevait de plus en plus et qu'elle commençait à marcher sur la pointe des pieds. À mesure que le talon se redressait les douleurs diminuaient un peu et la malade prit l'habitude de raidir les pieds et de marcher sur les pointes (figure 6). La raideur gagnait les jambes et les cuisses, le ventre même était serré, « c'était comme une transformation de tout le corps qui se resserre, se transforme et se durcit comme du fer. »

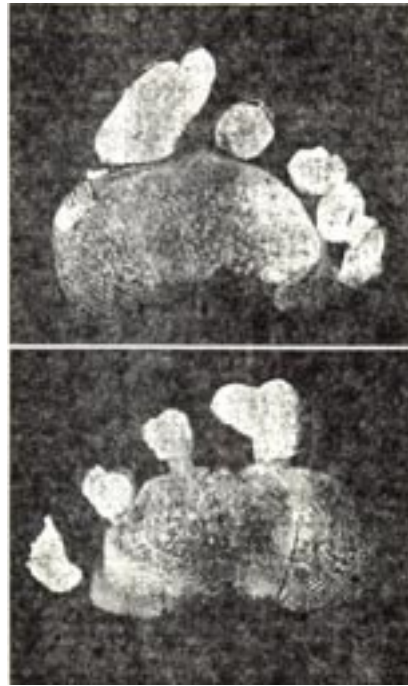


Figure 6

Empreintes des pieds sur le sol pendant la marche.

Comme la marche était de plus en plus difficile et qu'elle ne pouvait plus travailler, Madeleine fut forcée d'aller consulter dans les hôpitaux. Il paraît même qu'une fois elle fut vue par Charcot qui, paraît-il, ne se prononça pas nettement, mais parla de traitement par l'hypnotisme : il est probable qu'il pensait à des contractures hystériques. Dans d'autres hôpitaux les diagnostics furent des plus étranges : à l'Hôtel-Dieu où elle resta six semaines, on prétendit qu'il s'agissait d'une névrite, suite d'une fausse couche ; ailleurs on admit une névrite toxique chez une alcoolique. À Bichat où elle resta six mois, à Necker où elle resta 8 mois, on admit des contractures hystériques chez une ancienne danseuse d'opéra qui ne voulait pas avouer son ancien métier et on la soumit à des traitements par les douches, par les applications de gros aimants qui ne donnèrent aucun résultat. Enfin on finit par la faire admettre à l'infirmerie de la Salpêtrière où elle me fut signalée.

3. - Le séjour à la Salpêtrière

[Retour à la table des matières](#)

Madeleine avait été remarquée dans les cours de l'hospice à cause de son attitude et de sa démarche extrêmement bizarres. Cette petite femme, simplement mais proprement habillée de noir, ne portait aux pieds sur des bas blancs que de très petites sandales fabriquées par elle-même. Ces sandales étaient constituées par de petits morceaux de cuir placés sous la partie antérieure du pied et rattachés au pied et au mollet par des rubans noirs qui tranchaient sur le bas blanc (figure 2). Les pieds en effet en extension complète ne portaient sur le sol que par l'extrémité, le talon très relevé au-dessus du sol ne s'abaissait jamais : la malade marchait constamment sur les pointes comme les danseuses à l'Opéra ou mieux comme marchent les chiens, elle était complètement digitigrade. Quand on l'interrogeait sur cette démarche, elle ne donnait que des explications fort confuses sur l'origine et l'évolution de cette raideur des pieds qui avait débuté, racontait-elle, pendant une nuit de Noël ; elle ajoutait des allusions bizarres à une force qui la soulevait au-dessus du sol et qui l'empêchait de toucher la terre davantage.

Cet état méritait un examen plus approfondi, j'ai demandé que l'on retirât la malade de la salle où elle était et qu'on la plaçât pour quelques jours dans cette petite salle Claude Bernard attenant au laboratoire de psychologie où je surveillais quelques malades intéressantes au point de vue psychologique. Dès le lendemain je fus averti que la nouvelle malade avait passé la nuit dans un état bizarre, étendue sur le dos, les jambes rapprochées et en extension complète, les deux bras en croix, en un mot qu'elle avait dormi toute la nuit dans l'attitude de la crucifixion, le matin elle était encore plongée dans ce sommeil singulier, les yeux mi-clos, la figure colorée avec un perpétuel sourire figé sur les lèvres. Il fut impossible de la réveiller, ni d'obtenir un mouvement et il fallut attendre le réveil spontané qui survint au cours de la journée. Je me suis attaché à l'étude de cette malade et j'ai pu heureusement en quelques semaines obtenir sa confiance, si bien qu'elle m'a raconté toute sa vie, toutes ses aventures qu'elle n'avait confiées à personne. Elle m'a révélé son véritable nom et l'adresse de sa famille que j'ai pu faire prévenir. Entrée pour quelques jours à la Salle Claude Bernard le 10 mai 1896, Madeleine y est restée jusqu'au 2 décembre 1901, c'est-à-dire 5 ans et 6 mois. Elle sortit à ce moment de l'hôpital suffisamment améliorée pour essayer de reprendre dans Paris sa vie de travail et de dévouement, mais elle ne put continuer longtemps et après un an elle revint dans la même salle le 2 janvier 1903. Cette fois je ne la gardai qu'un an et je parvins à la faire entrer définitivement dans sa famille le 5 mars 1904. Elle est donc restée à l'hôpital constamment sous mes yeux 6 ans et 8 mois de 40 ans à 47 ans. Ce fut pour cette pauvre femme une période de repos et de confort relatif que je réussis non sans peine à lui faire accepter et qui améliora sa santé physique et morale au point qu'elle put terminer sa vie dans sa famille d'une manière assez raisonnable et assez heureuse au lieu de tomber dans les grands délires vers lesquels elle s'acheminait.



Figure 7. –

Attitude des jambes dans la marche

Dans ce résumé biographique je ne puis indiquer les observations qui ont été faites sur Madeleine pendant son séjour à l'hôpital puisqu'elles doivent faire l'objet des autres parties de cet ouvrage, je signale seulement les principales études qui ont été faites et j'insisterai seulement sur les caractères généraux de la conduite de la malade.

Un certain nombre de recherches ont eu pour objet des phénomènes physiques ou du moins d'apparence physique. Le premier point qui attirait l'attention était la démarche sur la pointe des pieds (fig. 7). Cette attitude que nous pourrions garder nous-mêmes pendant quelques minutes était absolument constante chez cette personne et ne semblait pas lui rendre la locomotion trop difficile. Elle allait et venait assez rapidement avec une démarche un peu raide, mais sans tomber ; elle montait et descendait les escaliers sans demander d'aide. Il est vrai qu'elle se fatiguait vite et éprouvait le besoin de rester étendue plusieurs heures dans la journée, mais jamais elle ne baissait les talons et jamais, même dans son lit, elle ne fléchissait le pied sur la jambe. D'ailleurs il était impossible de déterminer passivement le fléchissement, la résistance était trop grande : il était facile de constater une contracture des jambes ou équin direct (fig. 8), les gastro-cnémiens étaient durs et contractés. La même contracture atteignait les muscles des cuisses, presque toujours très rapprochées et difficiles à écarter l'une de l'autre. Les mouvements de flexion de la cuisse sur le tronc étaient en général à peu près libres, sauf dans certaines périodes où le ventre et les lombes présentaient également des contractures.



Figure 8 :

Contracture des jambes en extension

Dès le début j'ai toujours été disposé à croire qu'une lésion de la moelle épinière devait jouer un rôle dans ces contractures qui duraient déjà depuis trois ans et que je ne pouvais modifier d'aucune manière. C'est l'interprétation que j'ai présentée tout d'abord au Prof. Raymond et aux chefs de clinique qui pendant tant d'années ont examiné la malade avec moi. Malheureusement à cette époque je ne connaissais pas les troubles de la marche de la première enfance, ni l'évolution exacte des douleurs des pieds, d'autre part je ne parvins à mettre en évidence aucun trouble des réflexes, ni aucune modification nette de la sensibilité ; il est important de noter qu'à ce moment la sensibilité douloureuse et la sensibilité thermique au chaud et au froid étaient normales. Aussi mon opinion ne prévalut pas et comme je montrais facilement des troubles mentaux incontestables, des idées fixes de crucifixion, des idées d'ascension au ciel, des troubles névropathiques complexes, cette contracture des jambes fut classée parmi les contractures systématiques en rapport avec des idées fixes et expliquée par les lois de la névrose hystérique. C'est dans ce sens que je rédigeai l'observation lue par Raymond à son cours du mardi, 1896¹. C'est dans ce sens que je présentai l'observation au Congrès de Munich 1896 et dans une conférence sur une malade extatique à l'Institut psychologique 1901. Aujourd'hui après avoir réuni toutes les notes sur l'évolution de la maladie depuis l'enfance jusqu'à la mort, je serais moins affirmatif. Il est incontestable que les croyances de la malade ont joué un grand rôle dans la systématisation des troubles et dans un grand nombre de leurs détails, mais je suis disposé à croire, quoique l'autopsie n'ait pu être faite, qu'une épine organique a été le point de départ des troubles névropathiques de la marche et qu'une lésion de la moelle lombaire rentrant dans le groupe des syringomyélies a dû se développer lentement.

Une autre phénomène physique, ou d'apparence physique, donna lieu à des recherches intéressantes. Madeleine était depuis quelques mois dans le service quand elle vint me montrer une petite lésion qui, disait-elle, s'était développée spontanément sur le dos de son pied droit et qui semblait devenir persistante. C'était une petite excoriation peu profonde ne dépassant guère l'épiderme située juste au milieu de la face dorsale du pied, ovale, longue à peu près d'un centimètre dans le sens de la longueur du pied, large au centre de 7 millimètres. La malade disait qu'à la suite d'un de ces sommeils profonds avec sentiment de bonheur, elle avait ressenti au pied de

¹ RAYMOND, *Leçons sur les maladies du système nerveux*, 2e série, 1897, contractures systématiques chez une extatique.

fortes douleurs, qu'elle avait remarqué ensuite sur le dos du pied une petite ampoule blanche et que cette ampoule en crevant quelques heures après avait donné lieu à cette petite ulcération (figure 9). Quelques jours plus tard le même phénomène se produisit sur l'autre pied ; à d'autres moments, séparés souvent par de longs intervalles, ces petites bulles de pemphigus, suivies d'une ulcération en général très peu profonde, apparurent sur la paume des mains. Mais souvent une lésion du même genre un peu plus étendue, mesurant 3 centimètres de longueur avec un demi centimètre de largeur, existait sur la poitrine en travers du sein gauche, les bords de la petite plaie étaient blanchâtres, un peu contusionnés et le fond rosé donnait lieu à un assez fort suintement de sérum et de sang. Ces excoriations se guérissaient vite dès qu'elles étaient recouvertes d'un léger pansement. Mais au bout de quelque temps, sous diverses influences, elles reparaissaient d'un côté ou de l'autre, mais toujours exactement sur le dos des pieds, dans la paume des mains ou sur le sein gauche à la même place qu'elles avaient occupée précédemment. Si l'on songe à la place de ces petites lésions aux pieds, aux mains, à la poitrine, si on ajoute que les occasions qui semblaient déterminer leur apparition étaient les grandes fêtes religieuses pendant lesquelles Madeleine avait eu des sommeils extatiques avec attitude de crucifixion, on n'hésitera pas à croire que ces lésions de la peau ont une certaine relation avec la pensée des cinq plaies du Christ, qu'elles représentent le phénomène des stigmates si souvent signalés chez des personnes qui ont eu des extases et des délires mystiques.



Figure 9 :
Le stigmatum du pied

Cette apparition des stigmates chez les mystiques a déjà donné lieu à beaucoup d'études intéressantes, je rappelle le livre de Léon Borée, 1846, « Les stigmatisés du Tyrol », ceux de l'abbé Leriche, 1859, du Père de Bonniot, 1870. Le Dr Imbert Jourbeyre dans une étude sur « les stigmatisés », 1873, parle de huit stigmatisés vivant à son époque. La célèbre Louise Lateau a provoqué entre autres les études de Charbonnier, 1873, de Hubert Doens, « La comédie du bois d'Haine », 1876, de Bourneville, « Louise Lateau ou la stigmatisée belge » 1878, de Ball, « La stigmatisée

de S. », 1881, de Ferrand, « Hémorragie par la peau chez une stigmatisée », Bulletin médical, 1892, de M. Barthélémy, « Étude sur le dermatographisme et les dermoneurones toxico-vasomotrices », 1893. Je rappelle le livre intéressant de A. Bournet sur saint François d'Assise, 1893, la thèse de Le Gall, « Les gangrènes cutanées d'origine hystérique », 1902. Mais j'insiste surtout sur la thèse du Dr Maurice Apte : « Les stigmatisées, étude historique et critique sur les troubles vasomoteurs chez les mystiques », Paris, 1900. Ce jeune homme avait travaillé avec moi à la Salpêtrière et c'est à propos de Madeleine que nous avons étudiée ensemble qu'il a fait sa thèse ; il est mort malheureusement peu après, victime de l'incendie du métropolitain. Il donne une liste assez complète des stigmatisées les plus intéressantes.

Le plus grand nombre de ces stigmatisées ont été des religieuses vivant dans des couvents et observés par un entourage de prêtres et de croyants, il est rare que ce phénomène se soit présenté dans un hôpital au milieu d'un personnel laïque, peu suspect de complaisance. Aussi était-il intéressant de soumettre ce symptôme à une critique rigoureuse. J'ai eu l'occasion de faire cette étude avec soin, car les stigmates ont réapparu assez fréquemment pendant le séjour de Madeleine à la Salpêtrière, 2 fois en 1896, 5 fois en 1897, 5 fois en 1898, 10 fois en 1899. On verra plus tard les recherches que j'ai faites à ce sujet et on se rendra compte de la difficulté de semblables vérifications.

D'autres problèmes physiologiques étaient soulevés par l'observation de Madeleine, par ses troubles circulatoires et digestifs : je me suis surtout intéressé au problème de son alimentation extraordinairement réduite chez une femme qui conservait cependant une certaine activité et qui ne maigrissait point. J'avais entrepris alors avec l'aimable collaboration de M. le Professeur Ch. Richet, que je ne puis assez remercier de son obligeance, des études sur le problème de la nutrition chez les hystériques, études qui sont devenues depuis cette époque plus précises sous le nom de recherches sur le métabolisme basal. Mes études sur la nutrition de Madeleine faites au laboratoire de physiologie de l'école de médecine sont résumées dans la 2^e édition de « L'état mental des hystériques ». Je résumerai dans cet ouvrage, à propos des modifications viscérales de notre malade, les études qui ont été faites au même laboratoire en décembre 1896, janvier et février 1897, sur l'alimentation, les excréments et la respiration de Madeleine.

Quel que fut l'intérêt de ces études, il était évident que l'état de Madeleine nous proposait surtout un problème psychologique et moral. Dans tous les faits précédents, dans l'attitude sur la pointe des pieds, dans l'apparition des stigmates et même dans la réduction d'alimentation où la recherche de l'ascétisme avait joué un grand rôle, intervenaient des idées, des croyances, des convictions délirantes et ce qu'il fallait étudier avant tout c'était l'état mental d'une semblable personne, son intelligence, sa manière de raisonner, sa disposition plus ou moins grande à la suggestion.

En essayant d'aborder cette étude psychologique je me suis trouvé rapidement en présence d'une grande difficulté, c'est que cet état mental était extrêmement variable, car le sujet se trouvait suivant les moments dans des états psychologiques tout à fait différents les uns des autres. Il est indispensable, avant d'essayer de comprendre quelles sont les modifications des fonctions psychologiques, de bien distinguer ces états les uns des autres et de les décrire d'abord isolément. Sans doute les états se fondent plus ou moins l'un dans l'autre par des transitions insensibles et toute distinction est un peu artificielle. Il est probable que dans la jeunesse de Madeleine

ces états étaient moins nettement distingués les uns des autres. Mais à l'âge où je l'ai connue ces états par leur répétition étaient déjà précisés et étaient connus par le sujet lui-même qui leur avait donné des noms de convention. L'analyse est obligée de tenir compte de ces distinctions et elle est obligée de les décrire.

En suivant le cours de la vie de Madeleine nous pouvons admettre pour classer nos observations qu'elle traverse cinq états principaux : chacun de ces états peut être prolongé et occuper des semaines ou des mois, il peut aussi être court et ne durer que quelques heures. Voici quels sont ces cinq états psychologiques en conservant pour le moment les désignations usuelles dont la malade se sert elle-même. En premier lieu il faut admettre *un état d'équilibre* que Madeleine désigne par ce nom parce que ni les joies, ni les chagrins n'y sont exagérés. Cet état a été probablement presque continu dans l'enfance, il est redevenu, comme on le verra, à peu près constant dans la dernière partie de la vie après la sortie de la Salpêtrière. Pendant le séjour à l'hôpital cet état ne se présentait guère au début, il est devenu plus fréquent et plus prolongé dans les dernières années.

2° *L'état de consolation*, qui est l'état le plus remarquable, celui qui est le plus propre à ce sujet et que l'on observe assez rarement chez d'autres malades. C'est un état caractérisé par une réduction de l'activité extérieure et par un sentiment de joie tout à fait spéciale. Quand cet état est complet, à son degré le plus élevé, il constitue l'extase proprement dite. C'est lui qui sera dans cet ouvrage l'un des objectifs principaux de nos études.

3° *L'état de torture* peut être présenté comme l'inverse du précédent, il comporte une certaine agitation et un sentiment profond de douleur morale.

4° *L'état de sécheresse* où les sentiments de quelque nature qu'ils soient paraissent très réduits ou supprimés.

5° *L'état de tentation* qui est surtout un état d'obsession, d'interrogation et de doute avec un sentiment dominant d'inquiétude.

L'étude de ces divers états et de leur succession fera l'objet des chapitres suivants, nous ne devons signaler ici que les caractères à peu près communs de la conduite que l'on pouvait observer chez Madeleine pendant la plus grande partie de son séjour à l'hôpital.

Sauf dans de rares moments d'exaspération qui pouvaient apparaître dans les états de tentation et de torture, Madeleine était une malade très douce, très tranquille qui ne donnait lieu à aucune difficulté dans le service. À de très rares occasions il fallait la forcer à rentrer dans la salle, lui interdire de sortir quand elle avait des impulsions à fuir ou à marcher indéfiniment malgré son épuisement ; le plus souvent il suffisait d'une gronderie ou d'un ordre simple pour qu'elle acceptât docilement toutes les disciplines.

Elle était aimable et bonne avec les malades et toute disposée, quand cela lui était possible, à leur rendre de petits services ; dans son état de santé morale et d'équilibre, ce caractère était très développé et Madeleine était une femme très dévouée et capable de donner à des malades des soins intelligents. Mais il faut remarquer que pendant les premières années de son séjour elle était si peu active que ce dévouement se réduisait pratiquement à bien peu de chose.

Nous aurons à ce propos à étudier plus tard ce défaut d'action sociale de Madeleine, constatons seulement les faits en ce moment. Je craignais au début qu'un délire religieux de ce genre aussi ardent n'eût une trop grande influence sur les autres malades de la salle, pour la plupart de pauvres femmes névropathes très faciles à influencer et je redoutais une épidémie de délire religieux : rien de tel ne s'est présenté. J'exigeais bien entendu que l'on respectât les convictions de Madeleine et même ses bizarreries malades et d'autre part je lui avais interdit tout prosélytisme. Mais elle ne songeait nullement à en faire et chose bizarre n'eut jamais aucune influence sur personne.



Figure 10 –
Spécimens d'écriture

D'ailleurs elle ne se lia avec personne et tandis que la plupart de ces malades après avoir passé des mois ensemble conservaient des amitiés et continuaient à garder des relations, Madeleine ne garda le souvenir d'aucune malade du service et fut immédiatement oubliée par toutes après son départ. Elle vécut en somme pendant sept ans dans cette salle, comme elle avait vécu dans le monde, à part des autres, sans s'intéresser réellement à une autre personne, toujours absorbée dans ses propres rêveries.

Le temps était rempli d'abord en grande partie par les accidents malades, sommeils extatiques, délires, obsessions, ensuite par des exercices religieux. Madeleine

passait une partie de ses journées dans la chapelle de la Salpêtrière ou dans les autres églises de Paris, car je lui permettais presque toujours de sortir. Elle communiait presque tous les jours tantôt dans une église tantôt dans une autre, mais elle se confessait très rarement et au moins pendant les premières années refusait de parler à un prêtre. Nous aurons l'occasion de voir qu'elle avait supprimé cette spécialisation des fonctions qui crée le rôle du prêtre et qu'elle jouait elle-même admirablement ce rôle. Dans les dernières années et après sa sortie elle parlait à des prêtres plus volontiers, elle s'en rapprochait d'autant plus que le délire religieux proprement dit diminuait. Quand elle restait dans la salle elle était longtemps absorbée dans de longues prières ou de longues méditations.

Une autre occupation l'absorbait beaucoup : elle prit rapidement l'habitude, fréquente chez les déprimés qui acceptent une direction, de m'écrire de longues lettres qui devinrent bientôt de longs mémoires (figure 10). Dans ces écrits elle racontait tous les détails de sa vie étrange, elle expliquait ses idées actuelles et surtout les sentiments qu'elle éprouvait. Ces mémoires m'ont été très utiles pour la rédaction de ce livre, toutes les citations qu'il contient en sont extraites. Comme elle avait eu une certaine instruction, elle avait conservé malgré ses vingt années de misère à peu près sans lecture une grande facilité de rédaction et quelques mérites de style. Elle écrivait évidemment d'une manière beaucoup trop longue et diffuse, elle était interminable dans la description de ses sentiments religieux et se répétait bien souvent, mais elle exprimait souvent des idées délicates et certains morceaux, comme on en pourra juger, ne sont pas sans éloquence.

Elle avait aussi du goût pour la poésie et à plusieurs reprises, dans les périodes d'équilibre relatif, elle se plaisait à écrire de petites pièces de vers qu'elle me remettait. Malheureusement je n'exprimerai pas le même jugement sur ses vers que sur sa prose. Ses compositions poétiques sont loin de présenter autant d'intérêt que celles de la dormeuse Lætitia qui avait à mon avis quelque sentiment poétique. Voici seulement quelques exemples de ces essais poétiques assez simples mais d'un sentiment naïf et sincère.

Regardez cette mendiante,
Bon Jésus, qui vous tend la main.
Entendez ma voix suppliante
Je viens à vous car je n'ai rien.
Ne refusez pas ma prière,
O mon adorable Sauveur.
Voyez mon extrême misère
Ouvrez-moi votre divin Cœur,

O bon Jésus
O Jésus
O bon Jésus!

.....

Ma mère, chaque jour, permettez je vous prie
Que je vienne à vos pieds déposer une fleur
Cueillie dans le jardin de mon très pauvre cœur
Pour vous tout plein d'amour, bonne et tendre Marie.

Je vous salue Marie, ô Vierge immaculée
 Vous, la gloire et l'honneur de la terre et des cieux,
 Plus pure que le lys qui croît dans la vallée
 Reine de tous les saints, agréez donc mes vœux.

.....

Je vous salue, Marie, ô chef-d'œuvre admirable
 Du grand Dieu tout-puissant, bon, juste et plein d'amour
 Qui vous fit toute belle et toute incomparable,
 J'aime à vous contempler et la nuit et le jour.

.....



Figure 11 :

Reproduction d'un grand tableau en couleur, entouré de roses en papier.

Je voulais vous offrir pour votre jour de fête
 Un bouquet parfumé des plus douces odeurs.
 Déjà je mariais à l'humble violette
 Et le lys et la rose aux brillantes couleurs.
 Quand j'entendis soudain la voix d'une pensée
 Me murmurer bien bas ces mots que je compris
 La rose comme moi sera bientôt fanée
 Et demain du lys blanc l'éclat sera terni.
 Va, cherche ailleurs, enfant, car tout n'est qu'éphémère
 Dans les fruits et les fleurs qu'on rencontre ici-bas.
 Cherche, tu trouveras un plus riche parterre
 Où croît la seule fleur qui ne se fane pas.
 Ce parterre, c'est l'âme, essence de la vie,
 Souffle du Dieu vivant qui fit l'immensité,
 Qui donne le gazon à la verte prairie
 Et l'espoir qui console aux jours d'adversité.

Cette fleur qui résiste au temps, à la distance
Et que nul souffle impur ne peut jamais ternir
J'appris bientôt son nom : c'est la reconnaissance.
Je la cueillis, Monsieur, et je viens vous l'offrir.

Madeleine eut aussi dans les dernières années une autre occupation, le dessin et la peinture dans lesquels elle réussissait d'une manière plus intéressante. Elle se mit à faire des images de piété innombrables, de toutes formes, de toutes tailles, les unes assez grandes, les autres petites comme des boutons de manchette. Une de ces peintures représentant la Nativité me semble d'une inspiration curieuse qui rappelle celle des primitifs, je l'ai reproduite à la première page de ce livre. Quelques autres dessins sont reproduits dans ce volume (figures 1, 11, 18, 19, 21, 29, 30). Toutes ces peintures ont été exécutées par la malade, au pied de son lit, sans aucun modèle, en partie comme souvenirs de tableaux qu'elle avait vus, en partie comme compositions imaginaires. La peinture est obtenue avec de mauvaises couleurs d'aquarelles mêlées de gouache et étendues lentement et patiemment avec un pinceau très petit, réduit par elle à quelques poils. Il y a dans cette facture de la méticulosité et du scrupule, elle était toujours mécontente de son exécution qui ne correspondait guère à la splendeur des visions qu'elle aurait voulu rendre.

Au moment où Madeleine devenait capable de s'occuper à ces petites peintures, elle pouvait aussi coudre, broder et rendre plus de services dans la salle. C'est à ce moment que je la crus capable de reprendre une vie plus active et plus libre et que, après un essai de liberté relative dans Paris, je réussis à la faire retourner dans sa famille.

4. - Le retour au foyer

[Retour à la table des matières](#)

Tout en permettant à Madeleine de quitter l'hôpital il fallait éviter qu'elle ne recommençât ses fugues, ses austérités et sa vie de misère ; elle n'était partie qu'en réservant « sa liberté de s'enfuir si sa conscience le lui demandait ». Il fallait d'un côté la persuader qu'elle aurait une vie très simple ne rompant en rien son vœu de pauvreté et en outre lui faire comprendre qu'elle pouvait sans cesse rendre des services. Grâce au dévouement intelligent de Mme X, ces deux conditions furent bien remplies: Madeleine eut une petite chambre d'apparence suffisamment misérable malgré un certain confort « elle était heureuse de ne rien posséder, même pas un instrument de cuisine » ; elle eut quelque travail dans une école d'enfants pauvres et plus tard auprès d'une malade. Par moments elle m'écrivait qu'elle était mécontente de sa situation, « qu'elle ne se sentait pas à sa place dans ce luxe frivole » ou bien qu'elle était épuisée de fatigue, qu'elle voulait s'enfuir ou revenir à la Salpêtrière. Mais en fait elle n'en fit rien : sa santé en général meilleure, au moins pendant les premières années, lui permit de satisfaire son besoin de dévouement. Elle fut même capable pendant une année de quitter sa famille et de se rendre à l'étranger auprès d'une parente malade à laquelle

elle rendit réellement de grands services. Elle eut jusqu'à la fin pendant quatorze ans une vie beaucoup plus normale et plus heureuse.

Quoique installée loin de Paris, elle resta fidèle aux souvenirs qu'elle avait conservés de ma direction à l'hôpital, elle continua jusqu'à la fin à m'écrire des lettres, il est vrai moins longues et moins fréquentes. Elle avait encore de temps en temps des exigences analogues à celles qui la torturaient dans les périodes de doute : « quand je suis quelques jours sans recevoir une réponse, je me demande si vous recevez mes lettres ; l'état dans lequel je me trouve me fait craindre d'écrire un journal que l'on trouverait ici si je mourais avant de l'avoir envoyé, je ne puis me faire à l'idée qu'on le lirait et je veux cesser d'écrire... ». Il suffisait d'une réponse pour la rassurer et pour lui rendre un ton confiant et affectueux. C'est ainsi que j'ai pu rester au courant de l'évolution de ses troubles moraux et physiques - sa dernière lettre fut écrite peu de jours avant sa mort.

Les troubles moraux qui avaient fait l'objet de mon étude m'ont semblé constamment beaucoup moins graves que pendant le séjour à l'hôpital, mais ils ne disparurent pas complètement. À plusieurs reprises elle traversa de nouveau des « périodes de tentations » avec doutes, interrogations anxieuses et impulsions à s'enfuir. Quand elle disait « qu'elle manquait à ses serments, qu'elle oubliait sa mission, que la religion était insultée à cause d'elle, qu'elle était exposée à des examens ecclésiastiques si redoutables pour elles, que l'enfer la menaçait », il était facile de reconnaître les anciennes crises de tortures. Elle eut encore de temps en temps mais assez rarement des consolations « avec des joies incroyables... Je suis confuse d'avoir tant de jouissances quand il y a tant de gens qui sont dans la peine et quand je le mérite si peu ». Mais elle réussit à cacher ces états anormaux aux personnes de sa famille et ne les révèle que dans les lettres qu'elle m'écrit. Elle peut éviter d'avoir « des consolations visibles » pendant le jour et ne s'y abandonne que quelques instants à l'Église ou la nuit dans sa chambre et elle craint encore « de ne pouvoir ouvrir si on appelle ». En somme elle peut continuer à travailler presque tous les jours et peut à peu près tout dissimuler : « Je ne parle de mes souffrances que lorsque je ne peux les taire et quant à mes consolations, on n'en sait rien ». Elle reste beaucoup plus longtemps dans l'état que nous avons appelé l'état d'équilibre où les sentiments sont modérés, les idées plus justes et l'activité beaucoup plus grande, elle fait beaucoup plus d'actions, s'occupant « de l'école, du ménage, de la cuisine, de la couture, quelquefois encore d'un peu de peinture » ; elle s'intéresse beaucoup plus aux soucis et aux chagrins des siens ; elle peut comme elle me l'écrit « rester plus d'un mois sans rien de saillant », ce qui n'arrivait jamais pendant les années passées à l'hôpital.

Les altérations de la santé physique n'ont pas toujours présenté les mêmes progrès. Les troubles de la marche et la contracture des jambes ont subi des oscillations ; quand elle a passé par Paris en se rendant près d'une parente malade, j'ai été surpris de constater qu'elle ne marchait plus entièrement sur les pointes et que le talon s'était beaucoup rapproché du sol, les contractures avaient beaucoup diminué. Mais des souffrances atroces réapparurent en septembre 1908 et les jambes se raidirent de nouveau entièrement : « on trouve que je grandis et je sens que la terre me manque tout à fait » en même temps se développèrent de grandes douleurs dans le dos, dans l'épaule et le bras droit, puis une déviation du thorax qui se pencha de plus en plus fortement à droite, avec cyphose et lordose de plus en plus accentuées de la colonne vertébrale. Le corps devient de plus en plus contrefait et la pauvre femme disait qu'il lui fallait en guise de lit une petite armoire toute contournée. J'ai beaucoup regretté de

ne pas avoir l'occasion d'examiner la malade à ce moment et de rechercher si les modifications de la sensibilité douloureuse et thermique étaient devenues appréciables. Mais c'est en suivant cette évolution que j'ai adopté l'hypothèse d'une syringomyélie évoluant lentement à propos d'une malformation de la moelle épinière datant probablement de la première enfance.

Les déjections étaient souvent mauvaises et les crises d'entérite « avec des paquets de glaires et de filaments » furent souvent très pénibles. Mais ce fut surtout la maladie de cœur qui augmenta gravement amenant les essoufflements, les œdèmes et les hémorragies. Les émotions de la guerre, comme on le verra, l'ont beaucoup atteinte : « Oh ! que je souffre de ne pouvoir partager les dangers des autres et de rester ici à prier et à attendre ; à côté de mes peurs si pénibles j'ai toujours des vues bien consolantes et j'abandonne tout dans la main de Dieu. » Elle eut plusieurs crises d'asystolie dont elle se releva, mais elle succomba au début d'avril 1918 à l'âge de 64 ans, après une paisible agonie de quelques jours pendant lesquels elle ne put parler. Ce résumé rapide d'une vie bizarre soulève bien des problèmes physiologiques et psychologiques, il nous montre surtout que l'esprit a traversé perpétuellement depuis la jeunesse une série d'états bien distincts les uns des autres et nous devons maintenant les étudier avec plus de précision isolément.

De l'angoisse à l'extase. Tome I :
première partie "Un délire religieux chez une extatique"

Chapitre II

Les états de consolation et les extases

[Retour à la table des matières](#)

On peut désigner sous le nom d'état *psychologique* un ensemble de conduites qui occupe un certain temps et qui présente des caractères particuliers apparaissant régulièrement dans le même état et disparaissent dans les autres. L'état psychologique le plus remarquable de notre malade, celui qui ressemble le moins aux états que l'on observe d'ordinaire, est celui qu'elle désigne sous le nom d'état *de consolation*, et dont une forme particulière correspond à ce que l'on appelle d'ordinaire l'état *d'extase* : *c'est* par l'étude de cet état que nous commencerons notre analyse. On pouvait l'observer dès le premier jour quand on voyait Madeleine rester absolument immobile pendant des heures, les bras en croix, avec le sourire aux lèvres et quand on l'entendait murmurer, après un réveil difficile, qu'elle avait contemplé des tableaux magnifiques et nagé dans un océan de délices. Sous différentes formes et à différents degrés cet état se reproduisait très souvent et durait quelquefois des semaines entières, surtout pendant les premières années de séjour à l'hôpital.

1. - Les divers degrés des états de consolation.

[Retour à la table des matières](#)

D'une manière générale, l'état que nous considérons présente trois caractères généraux : 1° le mouvement des membres, ou mieux, l'action qui se manifeste extérieurement par le mouvement des membres et par la modification apportée aux objets extérieurs est énormément réduite ; 2° l'action psychologique interne, constituée par les paroles intérieures, les attitudes intérieures qui donnent naissance aux pensées et aux images présente au contraire un développement considérable ; 3° dans ces états domine constamment un sentiment de joie profonde ainsi que tous les sentiments optimistes qui l'accompagnent et qui donnent aux pensées un ton particulier. Ces trois caractères toujours présents, n'ont pas toujours le même degré et les combinaisons que ces modifications peuvent déterminer, donnent naissance à ces différentes formes de l'état extatique que tous les mystiques se sont plu à décrire d'une manière imagée. On trouve en particulier ces descriptions et ces classifications dans les sept châteaux de sainte Thérèse, dans la *Pratique de l'oraison mentale* du père Maumigny, dans le livre de M. Jules Pacheu, *L'expérience mystique et l'activité subconsciente*, 1911, p. 97. L'ouvrage récent de M. de Montmorand, *Psychologie des mystiques*, 1920, pp. 149-157, distingue l'état de quiétude, où les membres sont engourdis, la langue embarrassée, l'état d'union où les défaillances physiques s'accroissent, où l'âme est morte aux choses du monde : « Dieu la rend comme hébétée, afin de mieux imprimer en elle la véritable sagesse », l'extase proprement dite où l'immobilité du corps est complète, quoique l'esprit reste actif, le ravissement dans lequel la ligature des sens fait cesser toute relation avec le monde extérieur : « Quand le ravissement est complet, disait sainte Thérèse, il n'y a plus de notre part aucun acte, aucune opération, la conscience semble anéantie comme le mouvement du corps ».

Madeleine présentait tous les degrés possibles de ces états et on pourrait facilement préciser chez elle un grand nombre de formes particulières des consolations. En admettant qu'il s'agit uniquement de degrés et que bien des formes intermédiaires se présentent, je distinguais chez elle trois degrés principaux des consolations, les *recueils*, les *extases* et les *ravissements*. Dans le premier degré, Madeleine restait le plus souvent assise ou agenouillée et ne remuait guère spontanément. Mais elle réagissait encore assez régulièrement à la plupart des stimulations extérieures ; il suffisait qu'une malade ou une infirmière lui demandât quelque chose pour qu'elle fit l'action lentement, mais assez correctement ou pour qu'elle répondit d'une manière juste, quoique d'une voix très basse. La faiblesse des mouvements pendant l'état de recueillement est curieuse : Madeleine semble avoir de la peine à se tenir debout, elle se plaint quand la consolation est terminée d'avoir eu les jambes et les bras « comme des paquets de chiffons ». C'est surtout la parole qui manifeste cette faiblesse, car dans ces états, la malade semble tout à fait aphone. Déjà au début des consolations elle commence à perdre la voix et c'est un signe annonçant que l'état pénible dans lequel elle se trouve, va prendre fin, et que l'extase est proche. Cette aphonie persiste encore à la fin des consolations quand l'état d'extase a disparu : Madeleine parle encore très bas et se sent même gênée et ridicule de ne pouvoir répondre plus haut. Quand elle se rappelle cette période elle demande : « Est-ce que un soufflet donné à

propos, ne me ferait pas parler plus haut ? » Souvent cette aphonie se prolonge huit ou dix jours, une fois elle a duré plus d'un mois. Pendant cet état de recueillement, les yeux sont ordinairement ouverts. Mais souvent, elle présente un certain degré de ptosis : elle ne peut ouvrir les yeux complètement, elle nous regarde, et elle lit à travers une petite fente entre les paupières mi-closes. Elle marche alors en relevant un peu la tête : « Cette petite lueur m'éclaire suffisamment ». Elle est restée ainsi une dizaine de jours complètement aphone et à demi-aveugle ; « puis d'un coup, dit-elle, il me semble qu'un bandeau se lève, je puis regarder droit devant moi et en même temps je peux parler haut ». Quel que soit l'intérêt de ces parésies apparentes, il ne faut pas oublier que dans ces recueils, les mouvements indispensables peuvent cependant être exécutés.

Ces petits états de recueillement peuvent passer à peu près inaperçus surtout quand ils sont courts et la vie extérieure reste correcte. Comme Madeleine l'écrit dans ses mémoires :

« L'extase peut devenir moins visible aux regards humains et elle est pourtant profonde avec beaucoup de belles pensées et une joie intense. Je comprends par là comment dans l'Évangile, on ne dit absolument rien des extases de la Sainte Vierge et de saint Joseph qui pourtant vivaient sans cesse avec leur Dieu. Bien que leurs cœurs fussent intimement et très parfaitement unis dans un commun amour, leurs corps cependant agissent, travaillent malgré les délices que leur procurait la présence de leur divin Enfant dont un seul regard eût dû les jeter dans le plus profond des ravissements. »

L'extase, au contraire, ne peut pas se dissimuler et Madeleine essayait, quand elle le pouvait, de ne pas s'y abandonner ou de n'y céder que la nuit, ou dans l'isolement. L'immobilité en effet est absolument complète dans diverses positions, soit dans l'attitude de la prière, les mains jointes en avant de la poitrine, soit dans l'attitude fréquente de la crucifixion, soit simplement dans l'attitude d'une personne profondément endormie couchée sur le dos. Mais ce qui est important c'est que la malade ne réagit plus aux stimulations banales, n'obéit plus, ne répond plus et ne peut être réveillée par personne: ce n'est plus la faiblesse de l'action, c'est la suppression complète de l'action. Nous verrons tout à l'heure une exception importante, quand il s'agit de mes propres commandements. Toutes les fonctions psychologiques internes sont conservées et très développées et après le réveil, ou simplement quand l'extase diminuée prend la forme du recueillement, Madeleine va pouvoir raconter ou écrire tout ce qu'elle a pensé et les joies qu'elle a ressenties.

Il existe certainement un troisième état qu'elle appelle le *ravissement* dans lequel cette activité interne paraît cesser, ou du moins il ne reste aucun souvenir de cette activité. Quand Madeleine raconte les pensées et les visions de l'extase elle s'arrête en disant : « Ici je ne sais plus, j'ai dû perdre conscience plus ou moins longtemps... Il y a des moments dont je n'ai aucune connaissance, où je m'endors dans une délicieuse ivresse, où tout mon être s'abîme dans un bonheur dont je ne puis rien dire... c'est une sorte de mort matérielle qui en tenant compte des heures a probablement duré quatre heures. »

Je dois cependant faire remarquer que je n'ai jamais moi-même constaté l'existence de cet anéantissement complet. Toutes les fois où j'ai trouvé Madeleine en apparence très profondément endormie depuis longtemps, j'ai toujours pu obtenir des réactions et vérifier plus tard qu'elle avait conservé un souvenir exact de tout ce que

j'avais fait et dit. Il est probable que cet anéantissement n'est jamais aussi complet que les malades ne se le figurent et que l'on peut toujours par des excitations appropriées modifier la profondeur de l'état de torpeur. Il est aussi probable que, spontanément, la profondeur de l'engourdissement oscille et que le malade ne conserve le souvenir que de quelques périodes séparées les unes des autres par des lacunes :

« Je suis comme un enfant dans les bras de sa mère qui de temps en temps ouvre les yeux et goûte le bonheur d'être dorloté, puis qui se rendort. Ainsi mon âme se rend compte de temps en temps qu'elle est *bien* et qu'elle jouit de divines consolations, puis elle retombe dans l'assoupissement de l'ivresse, elle se perd dans les flots de la grâce... Il arrive quelquefois que je sors de ces états n'ayant qu'un souvenir vague, c'est celui que j'étais avec Dieu ».



Figure 12 –

Extase avec attitude de crucifixion.

C'est précisément à cause de cette modification facile du degré de la consolation que j'hésite à étudier ces trois états séparément. Madeleine est dans un sommeil profond avec l'apparence du ravissement, ne réagissant à aucune stimulation depuis plusieurs heures ; je lui dis sans élever la voix : « Levez-vous et venez avec moi », ou, si elle semble ne pas entendre, j'emploie la formule qui lui plait et dont nous verrons la signification : « Demandez à Dieu qu'il vous permette de vous lever et de venir avec moi ». Après quelques moments elle se lève avec lenteur, s'habille correctement et m'accompagne. Pendant cette marche, elle évite correctement les obstacles et si quelqu'un lui demande de passer par un endroit particulier ou lui dit un mot, elle obéit et elle répond. Elle a donc passé du sommeil le plus profond à l'état de simple recueillement. Inversement, si à ce moment je ne lui parle plus, si je ne lui demande aucun mouvement, elle s'immobilise de nouveau, cesse d'entendre les autres personnes et je vais être obligé d'insister quelque temps pour la faire lever et retourner à son

lit, quelquefois pour aller plus vite que je suis obligé de la faire porter dans son lit. Elle est donc retombée du recueillement à l'extase et au ravissement.

Elle sait elle-même qu'elle peut en augmentant ou en diminuant les mouvements rendre l'état de sommeil plus ou moins profond. Cette description est bien caractéristique.

« Mes consolations sont en ce moment trop fréquentes pour que je puisse dire leur nombre. Il arrive quelquefois qu'elles ont duré plusieurs jours sans interruption, même des semaines. Alors je ne sais pas comment je vis... Il me faut un grand secours de la grâce pour continuer d'agir un peu quand même... Je lutte de toutes mes forces contre les états de sommeil dans la journée. Je me prive d'assister aux offices, d'aller devant le Saint-Sacrement parce que je suis alors trop exposée à tomber dans ces états-là. J'évite d'être tranquille quand je ne suis pas dans ma chambre et qu'il peut y avoir des témoins. J'arrive ainsi à dominer ce sommeil et à cacher mes impressions, mais les délices intérieures n'en sont pas moins de plus en plus grandes. Si je me sens un peu à l'abri je cesse de me mouvoir et je tombe tout de suite dans un ravissement dont rien ne peut plus me tirer ».

Ces états sont donc tous analogues : ce qui est important c'est simplement l'immobilité, la suppression de l'action plus ou moins complète.

2. - La suppression des actions extérieures.

[Retour à la table des matières](#)

L'immobilité complète d'une extatique, si on étudie le phénomène sous sa forme la plus typique, est vraiment étrange et je comprends que les anciens observateurs en aient été impressionnés. Quelle que soit la position adoptée ou la position dans laquelle l'extase complète l'a trouvée, qu'elle soit assise un pinceau à la main, les yeux dirigés vers une image commencée, ou agenouillée en prière, ou dans l'attitude de la crucifixion (figure 12), ou simplement couchée sur le dos, Madeleine garde une immobilité de statue pendant des heures, quelquefois pendant un ou deux jours, une fois pendant deux jours et demi, plus de soixante heures. Le visage immuable comme un masque de cire est immobile, mais n'est pas inerte car les traits ne sont pas détendus (figure 13). Les yeux ne sont pas toujours complètement fermés, il y a une fente entre les paupières par laquelle n'apparaît pas la sclérotique blanche, mais la pupille : ce sont des yeux qui pourraient voir s'ils daignaient regarder. Le coin de l'œil est légèrement relevé comme dans le rire, les joues sont fermes. Les commissures des lèvres sont également toujours relevées, les lèvres un peu serrées sont portées en avant : c'est l'expression du sourire et c'est l'expression du baiser. Madeleine le sait fort bien, car elle insistera cent fois sur cette disposition de la bouche au baiser qu'elle sent dès le début de la consolation : « Je sens sur ma bouche un perpétuel baiser ».



Figure 13. –

Physionomie pendant l'extase avec idée de crucifixion ce qui détermine le pli du front. Les signes que l'on voit peu distinctement sur la poitrine représentent une croix et les lettres I M, ce sont les cicatrices de brûlures que la malade s'est faites elle-même.

Pour apprécier cette immobilité il faut noter les mouvements d'ordinaire fréquents qui manquent totalement pendant cette période d'extase : Madeleine ne présente jamais ces petits mouvements spontanés ou d'apparence spontanée, ces déplacements d'un membre, ces changements de côté que l'on observe souvent même dans le sommeil prolongé de la dormeuse Lætitia, « d'elle-même elle ne bouge pas le petit doigt ». Elle ne réagit pas non plus aux stimulations accidentelles qui viennent du monde extérieur. Une mouche qui se promène pendant des minutes entières sur son visage détermine bien de petites crispations locales, de petits réflexes cutanés mais aucun mouvement de la tête ou de la main pour la chasser. Le plus grand bruit dans la salle n'a aucune influence. Une nuit de Noël, Madeleine était en extase pendant que les malades avaient organisé une petite fête, ni le bruit, ni les chants ne déterminèrent le moindre mouvement.

Le plus intéressant c'est la résistance aux stimulations faites intentionnellement pour la réveiller. Un soir, au début du séjour de Madeleine à l'hôpital, quand elle n'était pas encore bien connue, les infirmières ont été inquiétées par son attitude et l'ont crue en danger en constatant cette immobilité absolue depuis plusieurs heures, cette respiration lente à peine perceptible (figures 14 et 15). Elles ont essayé de la réveiller, l'ont secouée, lui ont flagellé le visage avec de l'eau froide, lui ont mis des sinapismes aux jambes et elles n'ont pu obtenir la moindre réaction. Cependant, si on la pince fortement, on détermine quelquefois après un certain temps un petit mouvement de retrait du bras, mais c'est tout et on n'a pas cherché à déterminer des douleurs plus fortes.

Si on cherche à déplacer les membres, les bras ou la tête, car les jambes contracturées ne sont pas mobiles, on peut observer deux cas différents. Quand les bras ont déjà une position systématique et expressive, par exemple quand ils sont dans la position de la crucifixion, ils présentent une certaine résistance au déplacement qui est facilement vaincue, mais dès qu'on abandonne le bras dans une nouvelle position, il revient comme par élasticité à la position initiale. Si, au contraire, les bras n'ont pas au début de position expressive, s'ils reposent indifféremment le long du corps, on peut les déplacer facilement et alors ils restent plus ou moins dans la nouvelle position. Ils gardent la nouvelle attitude mais d'une manière peu précise, les doigts et la main retombant en partie tandis que le bras reste soulevé. Cette nouvelle position persiste un certain temps, quelquefois plusieurs minutes et le bras retombe lentement pour prendre sous l'action de la pesanteur une position quelconque. Les mouvements d'oscillations imprimés au bras ne persistent pas, le membre reste toujours dans la dernière attitude quand on l'abandonne. C'est le phénomène de la catatonie très caractéristique chez Madeleine pendant les extases quand une personne quelconque cherche à déplacer les membres inertes.

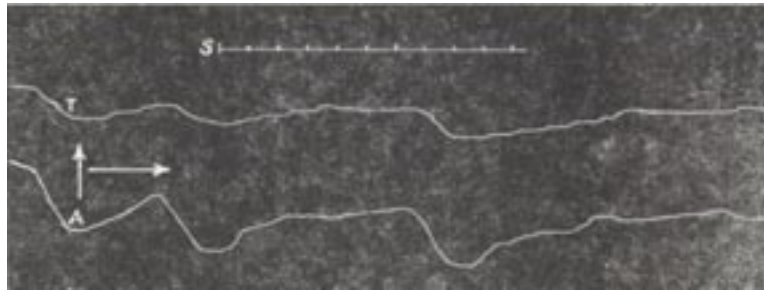


Figure 14. –

Graphique de la respiration pendant l'extase. T respiration thoracique, A respiration abdominale, S le temps en secondes ; Respiration thoracique superficielle avec pauses prolongées ; la flèche horizontale indique le sens dans lequel s'inscrit le graphique, la flèche verticale le sens dans lequel s'inscrit l'inspiration.

Non seulement Madeleine ne réagit pas aux stimulations extérieures, mais il semble qu'elle a également cessé de réagir aux stimulations internes déterminées par les divers besoins de l'organisme. En temps normal, Madeleine a une alimentation excessivement réduite, en rapport avec ses dispositions à l'ascétisme et avec une diminution du métabolisme dont on verra l'importance ; mais tant que dure l'extase, même pendant quarante-huit heures, elle ne prend aucune nourriture ni aucune boisson. Quand une infirmière lui pince le nez, la bouche s'entr'ouvre avec un certain retard et on peut glisser dans la bouche une petite cuiller d'eau qui est très lentement déglutie, à la deuxième ou troisième cuiller la résistance s'accroît et il faudrait employer la sonde, ce qui était d'ailleurs inutile. Les fonctions d'excrétion sont supprimées. Madeleine qui est toujours très constipée n'a aucune évacuation intestinale non seulement pendant l'extase, mais pendant presque toute la période de consolation. À la fin de l'extase, quand elle entre dans le simple recueillement, elle se lève pour uriner. Mais pendant l'extase proprement dite elle reste vingt-quatre heures et même quarante-huit heures sans miction et elle ne perd jamais les urines dans son lit comme

le fait constamment Lœtitia. Il est juste de remarquer que cette malade a toujours peu d'urine, souvent 300 ou 400 grammes par jour. Une fois après quarante-huit heures d'extase, je n'ai retiré que 450 grammes d'urine : il y a un ralentissement de la sécrétion urinaire en même temps que paresse d'évacuation.

Il est intéressant de remarquer que les mouvements respiratoires, si intimement associés avec l'activité musculaire et cérébrale sont très nettement diminués. Les graphiques nous montrent la respiration pendant la veille (figure 15) et pendant l'extase (figure 14). Le nombre des inspirations passe de 16 à 12 ou à 10 par minute, l'amplitude des mouvements surtout celle des mouvements thoraciques diminue. Il y a fréquemment des pauses respiratoires d'une durée de dix à trente secondes suivies de quelques inspirations plus fortes. Cette diminution des mouvements respiratoires est accompagnée d'une modification remarquable dans les échanges gazeux, mais celle-ci n'est pas propre à l'extase, nous l'étudierons à propos de l'évolution générale de la maladie.

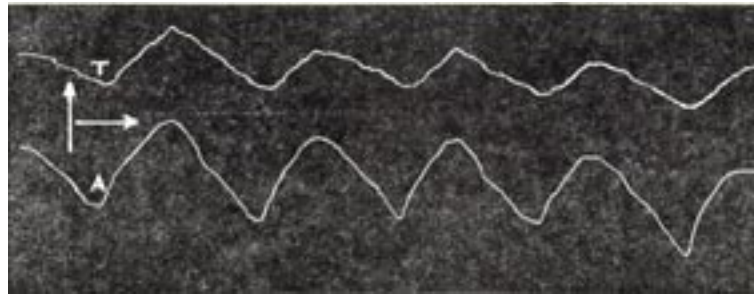


Figure 15. –

Graphique de la respiration normale :
Respiration normale pendant l'état d'équilibre, 16 respirations par minutes.

La circulation est plus difficile à étudier : ainsi que nous le verrons, Madeleine est atteinte d'une affection chronique, rétrécissement et insuffisance aortique et cette affection modifie la circulation et le graphique du pouls même dans l'extase (fig. 16). Ce que l'on peut dire de plus net c'est qu'il y a le plus souvent une diminution du nombre des pulsations, 60 à 68 pendant l'extase au lieu de 70 à 80 pendant la veille. Je dois reconnaître qu'une fois j'ai noté 100 pendant l'extase probablement à l'occasion d'un rêve. Ces diminutions des fonctions élémentaires sont intéressantes, mais peu importantes, on peut considérer ces réductions comme secondaires et en rapport avec la suppression des mouvements des membres qui reste le phénomène essentiel.



Figure 16. –

Graphique du pouls pendant l'extase

3. - Le désintérêt de l'action

[Retour à la table des matières](#)

À quel trouble faut-il rattacher cette disparition des actions extérieures ? S'agit-il d'une véritable paralysie comme Madeleine le croit elle-même, quand elle me dit après les consolations : « J'avais perdu la parole, le mouvement, je craignais de ne plus jamais ouvrir les yeux » ?

Remarquons d'abord que les réflexes sont restés complètement normaux. Pendant les rares périodes où la contracture des jambes peut être supprimée, on constate que même pendant l'extase les réflexes rotuliens et achilléens sont conservés et plutôt un peu exagérés, qu'il n'y a pas de clonus du pied, que le réflexe plantaire est en flexion, que le réflexe abdominal est normal. Les réflexes pupillaires sont difficiles à examiner, car il faut maintenir l'œil ouvert, mais ils sont très bien conservés.

D'ailleurs, deux grands faits s'opposent nettement à l'interprétation de cette immobilité par une paralysie. En premier lieu il y a des cas, très rares, il est vrai, où le rêve qui occupe l'esprit pendant l'extase amène spontanément une action extérieure qui est correctement exécutée ; de temps en temps Madeleine chante des hymnes, il est vrai d'une voix très faible ; une fois elle s'est levée brusquement et a été ouvrir une fenêtre, elle rêvait qu'une malade s'évanouissait faute d'air. À plusieurs reprises elle s'est levée pour se mettre à peindre et me disait après la crise : « J'ai été fortement poussée à essayer de rendre par une peinture les traits de notre Seigneur et de la Sainte Vierge tels que je les voyais, j'espérais reproduire un peu ces traits si beaux qui me jetaient dans le ravissement, je n'avais de vie que pour cela. »

Le deuxième grand fait caractéristique c'est que j'avais le pouvoir en employant la formule consacrée : « Demandez à Dieu qu'il vous permette de faire ceci ou cela... » de tirer Madeleine de son immobilité et de lui faire accomplir à mon gré un acte quelconque. Je pouvais la faire boire, se soulever, se lever, s'habiller, marcher, parler même à haute voix, etc. Je pouvais facilement constater qu'à aucun moment de l'extase les actes n'étaient réellement supprimés. D'ailleurs les anciens observateurs ont souvent noté ce fait que le directeur de conscience pouvait toujours interrompre l'immobilité de l'extase par *le rappel* et déterminer une action. C'est de cette manière que j'ai pu faire venir Madeleine au laboratoire pendant l'extase, prendre des graphiques de sa respiration et faire toutes les vérifications. Je rattache à cette propriété particulière de mon commandement une modification dans les effets du déplacement des membres. Nous avons vu ce qui se passait quand une personne quelconque déplaçait les bras de Madeleine pendant l'extase. Les choses ne se passaient pas tout à fait de la même manière quand je les déplaçais moi-même. Même quand les bras avaient une attitude systématique, celle de la crucifixion par exemple, je ne rencontrais pas de résistances et le bras abandonné par moi dans une nouvelle position ne revenait pas comme par élasticité à la position première. Il restait toujours dans la nouvelle position, mais il y restait avec beaucoup plus de précision ; la main ni les doigts ne retombaient, mais ils gardaient exactement en cherchant même à l'exagérer la position que j'avais donnée. Enfin les oscillations commencées continuaient avec

régularité et ces mouvements comme cette attitude étaient conservés un temps beaucoup plus long. En un mot les phénomènes de la catalepsie avaient remplacé ceux de la catatonie simplement par un effort d'obéissance à l'ordre qui semblait donné par le déplacement du membre.

S'il ne s'agit pas de paralysie peut-on dire qu'il y ait une perte de forces, un affaiblissement considérable qui rend le mouvement très difficile ? On pourrait le croire en voyant la faiblesse des mouvements pendant le recueillement. J'ai cherché par divers procédés à examiner la force des mouvements pendant l'extase la plus complète en déterminant le réveil le moins possible. Préalablement j'avais mesuré la force des mouvements pendant l'état de veille en faisant faire des efforts avec le dynamomètre de Chéron de la manière suivante : je faisais serrer l'instrument le plus fortement possible dix fois de suite avec chaque main, je notais les chiffres et je prenais la moyenne des dix pressions. Les moyennes obtenues de cette manière pendant la veille étaient de 26,20 à droite, de 25,60 à gauche. Dans une série d'expériences effectuées de la même manière pendant l'extase la plus complète, à un moment où elle paraissait se mouvoir avec la plus grande difficulté, j'obtenais ces moyennes de dix expériences : à droite 25,60, à gauche 21,90 ; dans d'autres expériences 24,6 à droite, 24,5 à gauche, 28 à droite, 27,4 à gauche, 27,1 dr., 26,2 g. ; 27 dr., 24,3 g. ; 26,3 dr., 24,8 g. Voici une série complète qui montre la régularité des efforts :

Main droite : 27, 26, 27, 26, 25, 26, 27, 25, 25, 24, moyenne 25,6.

Main gauche : 31, 29, 27, 25, 24, 26, 24, 21, 19, 21, moyenne 24,7.

La différence entre les moyennes obtenues pendant la veille et celles qui sont obtenues pendant l'extase est insignifiante. Un graphique nous a montré la courbe obtenue pendant qu'elle serre le dynamomètre enregistreur de Verdin pendant une minute, la décroissance est rapide puisque au bout de vingt secondes l'appareil ne marque plus que 10, mais la courbe est la même pendant la veille.

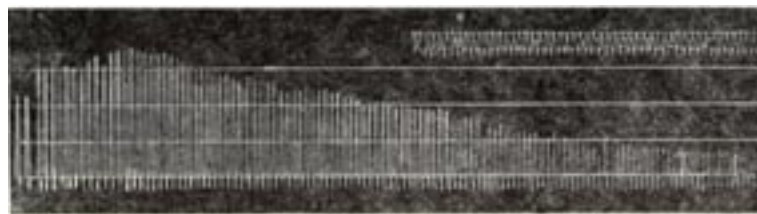


Figure 17. –

Courbe ergographique obtenue pendant l'extase, en haut le temps en secondes.

J'ai fait également un certain nombre d'expériences avec l'ergographe de Mosso en lui faisant tirer un poids de 2 kilogrammes toutes les deux secondes et prenant le graphique des soulèvements (figure 17). La courbe obtenue n'est pas très correcte au point de vue de l'étude de la fatigue : en premier lieu le poids est trop léger, en outre, la malade ne limite pas correctement la contraction aux muscles de l'avant-bras, elle emploie visiblement le bas et l'épaule ; mais la courbe est néanmoins intéressante pour indiquer un gros effort très longtemps prolongé. Ce qui est curieux, c'est que,

malgré la lenteur de tous les mouvements dans l'extase j'ai pu obtenir facilement un rythme de contractions rapide. Elle me dit à ce propos « qu'elle a été soutenue par la pensée de Jésus travaillant dans l'atelier de Joseph charpentier... il y a un moment où j'ai dû demander à Dieu de m'aider à faire le mouvement, je ne pouvais plus continuer seule ». Un autre graphique du même genre a été obtenu avec un poids de 3 kilogrammes. Enfin j'ajoute un dernier graphique obtenu en plaçant le trembleur de Verdin sur le bras étendu horizontalement pendant que j'inscris en même temps le graphique de la respiration. Toutes ces expériences confirment la même observation, c'est que pendant l'extase la plus profonde, Madeleine est parfaitement capable de faire un gros effort même assez prolongé.

Si nous cherchons toujours l'élément essentiel de cette immobilité extatique, faut-il admettre une altération des sensations, des perceptions, de la mémoire qui empêcherait d'apprécier les stimulations extérieures ? Madeleine est-elle simplement une anesthésique, qui ne bouge pas quand une mouche se promène sur sa figure parce qu'elle ne la sent pas ?

J'ai éprouvé au début quelques difficultés dans la constatation des sensations de douleur, parce que Madeleine en raison de son culte de l'ascétisme, de son désir de souffrance sanctifiée est trop disposée à accepter avec courage toutes les petites douleurs expérimentales et à ne pas arrêter assez vite l'expérience : ainsi la première fois j'ai constaté par la piqûre au bout des doigts avec l'œsthésiomètre de Verdin le chiffre de 250 tandis que j'obtenais sur moi-même le chiffre de 70. Mais quand j'ai pu mieux expliquer au sujet que je ne lui demandais aucun courage, que je la priais de faire un signe à la première apparition de la plus petite douleur, j'ai obtenu régulièrement des chiffres tout à fait normaux. Il en a été de même pour l'étude de la sensation de chaleur, de la sensation de froid étudiée il est vrai surtout sur les bras et ce détail est intéressant au point de vue du diagnostic de syringomyélie que j'ai été amené à accepter plus tard. Les mesures avec l'œsthésiomètre montrent que la distinction des deux pointes se fait à la face inférieure du poignet entre 30 et 40 millimètres ce qui est normal pour un sujet non exercé. La sensibilité kinesthésique au déplacement passif des membres est normale, la sensibilité aux poids mesurée avec des cartouches remplies de plomb et toutes semblables est délicate. Madeleine apprécie bien 2/10 et quelquefois 1/10 du poids initial. Il était inutile dans ces recherches de pousser la précision plus loin. L'odorat est fin, l'ouïe assez bonne, le champ visuel étendu jusqu'aux dimensions ordinaires, l'acuité visuelle n'est pas complète, je trouve pour l'œil droit 1/2 et pour l'œil gauche 2/3 mais, vérification faite, le même trouble existe pendant la veille. Certains troubles visuels dont Madeleine m'a parlé, comme la micropsie, se sont présentés pendant la veille et je ne les ai pas observés pendant l'extase. En un mot il est incontestable que les sensations élémentaires ne subissent aucune modification intéressante pendant les crises d'extase.

La démonstration de l'intégrité de toutes les perceptions est encore plus nette, si on examine les souvenirs précis qui sont toujours conservés. Un des caractères importants de l'extase, qui a toujours et justement été opposé au rapprochement facile des extases et des somnambulismes, c'est que la mémoire ne subit aucune altération. Si on examine le sujet pendant la crise d'extase on peut lui faire raconter tout ce qui vient de se passer autour d'elle pendant la durée de cette crise aussi bien que les événements survenus pendant la veille. Il est vrai qu'elle est distraite et ne s'occupe pas du tout de ce qui se passe autour d'elle, ce qui fait qu'elle ignore bien des détails ; mais elle sait toutes les choses de quelque importance. Quand la période de

consolation est terminée, quand Madeleine est revenue à l'état de veille, elle se souvient parfaitement de l'extase et c'est ce qui lui permet de me faire par écrit les longues descriptions dont je me suis servi. J'ai fait à ce propos bien des expériences : pendant l'extase, sans la réveiller, sans exiger un mouvement, je lui touchais un doigt, je lui mettais un objet dans la main, je lui disais deux nombres en la priant de les additionner, je murmurais à son oreille quelques syllabes sans signification, etc. Presque toujours au réveil elle me racontait tout ce que j'avais fait, récitait les syllabes et donnait la somme des deux nombres. Une observation résume ces faits : nous venons de voir que des infirmières inquiètes avaient essayé en vain de la réveiller. Voici ce qu'elle m'écrivit à ce propos :

« J'étais absorbée dans la pensée du supplice de Jésus : une malade s'est approchée de moi et m'a dit bonsoir, je n'ai pas répondu ; une autre est venue, elle m'a dit que j'avais une mine bien singulière, que j'étais immobile depuis trop longtemps, que je ne respirais plus, qu'il fallait prévenir l'infirmière de garde. Celle-ci est venue, a cherché à baisser mon bras, elle m'a mis de l'eau sur la figure, un sinapisme aux jambes. Je suis bien fâchée d'avoir causé ce dérangement et ces inquiétudes, je prie Dieu qu'il ne me donne plus des consolations aussi visibles ».

C'est très bien, mais cela n'explique pas pourquoi percevant tout, comprenant bien ce qui se passait et, d'ailleurs parfaitement capable de se mouvoir, elle n'a pas fait un geste pour rassurer ceux qui l'entouraient.

Considérons d'abord les actes exceptionnels qu'elle présente pendant l'extase, en particulier ceux qu'elle fait pour m'obéir. L'obéissance à mes ordres fait partie de tout un système d'idées à demi-déirantes inspirées par le sentiment du besoin de direction et par des interprétations religieuses. Je joue dans son rêve un rôle honorable, quoique modeste, le rôle de saint Joseph auprès de la Vierge Marie. Il est entendu qu'elle doit m'obéir et que c'est pour elle un acte à la fois moral et religieux : elle le fait quoi qu'il en coûte. « J'ai dû apprendre dans ma vie qu'il faut quelquefois quitter Dieu pour Dieu même, je dois sacrifier les jouissances que je goûte pour faire avant tout la volonté de Dieu et je suis aidée par les anges à sortir de mon immobilité pour faire mon devoir. Cela diminue sans doute la douceur de l'union, mais c'est un sacrifice nécessaire ».

Il en est de même pour les quelques actes spontanés fort rares qu'elle exécute de la même manière, elle a cru dans son rêve que cette malade asphyxiait faute d'air, elle a fait un acte de dévouement en ouvrant la fenêtre. C'est Dieu lui-même qui désire son portrait probablement pour me le donner, c'est pour cela « qu'elle veut faire un chef-d'œuvre, donner à Jésus et à Marie une expression qui parle à l'âme et qu'elle n'a plus de vie que pour ce travail ». J'ai décrit autrefois une malade qui dans un état de somnambulisme spontané assistait à l'enterrement de son père et s'indignait en voyant des francs-maçons couvrir le cercueil d'immortelles rouges. Il me suffisait de lui dire que j'apportais un bouquet de violettes pour qu'elle m'entendit et me remerciât. Les, actes exécutés par Madeleine sont des actes qui rentrent dans son rêve et qui l'intéressent.

Quant aux actes qu'elle n'exécute pas et qui sont de beaucoup les plus nombreux, ce sont des actions, des réactions qui lui paraissent à ce moment totalement insignifiantes et inutiles, qui ne l'intéressent en aucune manière. C'est ce *désintéret de l'action* qui joue le rôle essentiel dans l'immobilité de l'extase, c'est lui qui intervient dans l'apparente faiblesse des actes exécutés imparfaitement pendant le recueillement : « Je suis dans un état de langueur extrême, je suis à demi dans la vie et j'aime

cette délicieuse défaillance, j'ai juste assez de force pour faire ce qui est indispensable, je n'ai pas le courage de faire plus ».

Elle répond quelques mots à voix basse, c'est tout ce que la question mérite ; si on ne la comprend pas, tant pis ; elle ne s'intéresse pas assez à la question pour répondre plus haut.

Il est facile de mettre en évidence par des exemples ce désintérêt de l'action extérieure. Voici quelques remarques à propos de la parole, de l'expression extérieure de nos sentiments. Madeleine, dans tous les autres états, avait une grande confiance en moi et désirait profondément se faire connaître et bien comprendre ; elle ne se lassait jamais d'écrire d'innombrables feuilles pour me raconter toute sa vie et m'expliquer bien ses sentiments les plus intimes. Après les extases, elle n'hésitait pas à écrire tous les souvenirs qu'elle en avait conservés et cherchait à me faire comprendre tout ce qu'elle avait pensé. Mais je désirais des confidences pendant l'extase même, puisque j'avais constaté qu'elle était parfaitement capable de parler ou d'écrire ; j'ai eu beaucoup de peine à l'habituer à les faire à ce moment et je me heurtais au début à des réponses vagues et à des excuses. « Ce que vous me demandez est bien difficile... chaque parole me coûte un effort et une fatigue... ce que j'éprouve dans la bouche et sur les lèvres me rend bien pénible l'acte de parler ».

Soit, mais elle acceptait à ce moment d'autres efforts bien plus pénibles et elle se vantait d'aimer les efforts pénibles. Puis elle parlait d'une sorte de réserve pudique : « Comment avouer ces choses de l'âme... Dire ces choses n'est-ce pas une profanation... n'est-ce pas une témérité et un blasphème de bégayer ainsi sur les choses divines... Cela s'ajoute à la peine que j'ai toujours à parler de moi ». Mais elle m'écrivait et me montrait sans cesse des choses bien plus délicates et à d'autres moments parlait indéfiniment des choses divines.

Enfin elle finissait par répéter que ces explications étaient impossibles et que ces choses-là ne pouvaient pas être exprimées : « Dans ces moments de lumière l'âme entend un langage qui n'est pas de la terre... Ce sont des choses inexprimables avec des mots humains... Ce que l'on peut dire des choses de l'âme dans ces états est comme une petite goutte d'eau dans l'océan, un grain de poussière dans l'immensité du globe terrestre ». Les mots « inexprimable et ineffable » reviennent à chaque instant et Madeleine est satisfaite de n'avoir pas à exprimer une chose qui est inexprimable. Mais, quand après la crise, Madeleine raconte tout ce qui s'est passé, quand pendant l'extase même elle s'est habituée un peu plus tard à penser tout haut, il est facile de voir qu'il n'y a rien dans tout cela de mystérieux et qu'il s'agit le plus souvent d'idées et de sentiments enfantins. Tous ces discours ne sont que des prétextes pour ne pas se donner la peine de parler d'une manière intelligible.

Un des caractères de l'homme normal parvenu à un degré élevé des fonctions psychologiques est de parler et de penser socialement, de soumettre ses pensées et ses sentiments à des règles qui les rendent intelligibles aux autres et vérifiables par les autres. Madeleine cherche à être comprise et elle souffre de n'être pas comprise quand elle est dans d'autres états. Mais dans celui-ci elle est tout à fait indifférente à cette satisfaction, elle a l'idée simple de m'obéir, mais elle n'avait pas le désir d'être comprise par moi, car elle n'avait le désir d'être comprise par personne : « A quoi cela sert-il que les hommes me comprennent puisque Dieu me comprend ? » C'est là un sentiment de désintérêt de la vie sociale qui joue un rôle considérable dans le prétendu sentiment de l'ineffable.

Passons à la considération d'une autre conduite sociale plus simple, la conduite bienveillante, le désir d'aider et de secourir les autres. Madeleine est d'ordinaire très préoccupée de la conduite morale de ses compagnes et de leur salut ; elle les surveille, assez maladroitement il est vrai, mais d'une manière sévère. Elle est surtout préoccupée des manifestations extérieures plus que de la conduite même et elle ne tolère pas sans protester un mot malsonnant ou une chanson un peu trop libre. Pendant une soirée de Noël à laquelle j'ai fait allusion, Madeleine est en extase pendant que les autres malades chantent tout ce qu'elles veulent. Elle m'écrivit le lendemain :

« Je n'ai jamais passé la nuit de Noël dans un pareil vacarme, mais je n'en ai pas été gênée le moins du monde, quand Dieu le veut les choses extérieures ne me touchent pas... Mes compagnes fêtent Noël à leur manière, pauvres âmes, je les plains, leurs chants ne peuvent pas troubler ma joie, le bruit m'arrivait comme les vagues de la mer au pied d'une haute montagne ».

Ce qui est le plus triste, c'est qu'elle ne prend plus aucune part aux souffrances et aux chagrins des autres. Elle a appris la veille pendant une autre période la mort lamentable du mari de sa sœur qui laisse celle-ci dans une position bien pénible ; un autre jour elle a appris le désastre et le déshonneur d'un membre de la famille et elle avait beaucoup de chagrin. Si je lui parle un peu plus tard de ces tristes nouvelles dans une crise d'extase, elle répond simplement : « Je sens que cette mort a été chrétienne et qu'elle fera perdre à ceux qui restent de leur légèreté... Oui, je devrais ressentir ces chagrins de famille, mais je vois plus haut que la terre et mon cœur plane dans une sphère où les plaintes des hommes sont étouffées par les cris d'amour et les chants d'action de grâce des bienheureux ».

Elle refuse d'ailleurs de rendre le moindre service ; tandis que d'ordinaire elle se précipite dès qu'une malade a une crise d'épilepsie et aide à la secourir, elle entend en extase le bruit de la chute et continue à écrire : « Oui, puisque vous me le demandez je sais que L... a une attaque, mais cela ne me trouble aucunement, ma jouissance reste la même, il me semble que tous les bruits de l'enfer ne la diminueraient pas. Je me suis élevée à une hauteur où rien ne peut plus m'atteindre ».

J'ai eu l'occasion de constater que cela était vrai, dans une circonstance assez particulière. Une personne qui avait été pendant des années une amie très intime de sa famille se trouva un jour dans une situation morale très délicate que par discrétion je ne puis expliquer. La famille s'imagina que Madeleine par le souvenir de sa longue amitié de jeunesse et par sa réputation de sainteté pourrait avoir sur elle une bonne influence et elle exprima le désir que Madeleine écrivit une lettre à cette jeune femme. Imprudemment je m'étais engagé à faire écrire cette lettre qui me paraissait simple. Malheureusement Madeleine était alors dans une période de consolations et je me heurtai constamment à un refus doux et obstiné : « Ce n'est pas la peine de me mêler de ces détails, je vais prier Dieu qu'il change les sentiments de cette pauvre amie, n'est-ce pas suffisant ? Ce serait douter de Dieu que d'intervenir autrement... » Et elle répète encore : « Quand on voit tout du haut d'une montagne il ne faut pas s'intéresser aux petits détails, cela perdrait trop de temps. Je n'ai pas à rendre de services matériels, c'est à l'amour de Dieu que je dois confier toutes les âmes ».

On a envie de qualifier cette conduite d'une manière sévère et de dire que Madeleine se présente comme une parfaite égoïste. Ce serait cependant bien faux, car elle était en réalité très bonne et dévouée au-dessus de ses forces. Elle montra à la fin

de sa vie qu'elle était capable pour rendre service, de faire le sacrifice de ses goûts les plus chers et même d'une grande partie de ses pratiques religieuses. Il y a une apparence d'égoïsme extrêmement intéressante et que nous aurons à étudier. Contentons-nous de remarquer ici qu'apparaît pendant l'extase une indifférence remarquable aux besoins et aux souffrances des autres.

Mais il ne faut pas oublier que dans cet état on observe la même indifférence pour les souffrances et les goûts personnels de la malade elle-même. Pendant l'extase, Madeleine n'a plus du tout les goûts ou les aversions qu'elle avait à l'état normal ou plutôt elle n'en tient plus aucun compte. J'avais découvert qu'elle aimait les boissons sucrées quoiqu'elle ne voulût pas en convenir, qu'elle avait horreur des odeurs fortes et surtout des chambres trop fermées ; elle souffrait quand une malade apportait un bouquet dans la salle, quand on fermait trop longtemps les fenêtres. Pendant l'extase, il n'est plus question de tout cela et quand je lui demande si elle est incommodée par l'odeur de la salle ou par la chaleur du poêle elle me répond : « Les choses extérieures ne peuvent me distraire, elles peuvent tout au plus se transformer en jouissances et en enseignements, cela ne m'intéresse pas ». Comme on le sait, Madeleine avait fréquemment de grandes douleurs dans les pieds, dans l'estomac et dans les périodes différentes elle s'en plaignait bien souvent. Dans l'extase, ces douleurs sont quelquefois transformées en voluptés, mais pour le moment constatons seulement qu'elles sont bien indifférentes à la malade : « Mon corps se resserre, une corde raide me tire les pieds, mais qu'importe, rien de tout cela ne peut altérer ma tranquillité ».

Un incident fortuit m'a fourni un exemple de cette indifférence que je trouve particulièrement démonstratif et impressionnant. Madeleine avait pris l'habitude de m'écrire presque tous les jours un long journal où elle parlait de ses sentiments intimes et de sa vie passée si aventureuse. Elle redoutait énormément que ces documents ne fussent connus par les autres malades. Avant de me les remettre elle gardait ces papiers dans son corsage et la nuit les plaçait sous son oreiller ; elle me fit un jour des reproches violents parce que j'avais laissé traîner quelques-uns de ces papiers sur une table du laboratoire et que quelqu'un aurait pu les prendre et les lire. Or il arriva un jour qu'elle était en train d'écrire son journal et que, malgré elle, l'extase l'envahit pendant qu'elle écrivait ; elle resta immobile, la plume à la main, devant les papiers déjà couverts d'écriture. Une malade de la salle se permit à ce moment une conduite absolument indélicate : elle prit les papiers, et, comme Madeleine ne bougeait pas, elle se mit à en lire tout haut divers passages en riant fort de ces confidences. Or, qui m'a raconté cette aventure ? C'est Madeleine elle-même qui avait tout aperçu, qui se souvenait des moindres détails et qui conservait de cet incident beaucoup d'humiliation et de chagrin tout en me priant de ne rien reprocher à la malade. « Mais, lui dis-je, tout cela est absurde : puisque vous avez tout vu, tout entendu, puisque vous pouvez vous remuer dès que je vous le demande, pourquoi n'avez-vous pas fait un geste de protestation qui aurait suffi pour tout arrêter ? - Je ne comprends pas très bien, répondit-elle, aujourd'hui cela me paraît abominable et je sens que j'aurais dû protester violemment... Mais hier je ne sais pourquoi, cela ne me paraissait pas abominable ; cela me paraissait peut-être une atteinte insignifiante à ma réputation matérielle. Au fond cela m'a été tout à fait indifférent et je n'ai pas senti du tout le besoin de me défendre ». Voilà des faits curieux dont nous aurons à tenir compte quand nous étudierons la théorie du sentiment du vide et du sentiment du triomphe.

Cette indifférence remarquable peut prendre différentes formes, c'est elle qui dans les états de simple recueillement, quand les actes, ne sont pas totalement supprimés

leur donne des caractères particuliers et qui devient une des origines du sentiment d'automatisme.

« Mon esprit n'est pas aux mouvements que je fais, c'est mon corps seul qui agit comme une machine... Je reste paralysée au fond, mais une main invisible me fait agir et parler quand même. La pensée de Dieu m'a entièrement absorbée. Plus que jamais mon corps marche, agit comme un automate. Je ne peux appliquer mon attention à ce qui se fait et se dit autour de moi. C'est à peine si je vois les personnes. Je suis comme plongée dans un rêve dont rien ne peut me tirer. Mon âme n'est pas à moi, car Dieu s'en est emparé complètement. Bien que je ne sois pas dans l'immobilité je ne m'appartiens pas davantage, mes sens sont aliénés. Je me demande si mes compagnes remarquent mon état. J'agis, mais je suis cependant comme dans mon sommeil. C'est un être qui marche en moi, qui fait les mouvements que l'on voit, mais cela ne me paraît pas être moi... Je ne m'intéresse en réalité à rien de ce que je fais, tout continue à m'être indifférent ».

Enfin, il est bien probable que la même indifférence prend chez d'autres malades d'autres formes. Lætitia que je suis parvenu à réveiller un peu a consenti à causer avec moi pendant une demi-heure, elle répond de moins en moins et se tournant vers moi elle me dit : « Pourquoi voulez-vous que je vous réponde, vous n'existez pas, moi non plus, bonsoir » et elle retombe les yeux fermés, immobile dans cet état de sommeil bizarre dont il ne sera plus possible de la tirer avant huit jours. Son sentiment de la non-réalité des choses, de l'irréalité de sa propre personne est une expression particulière de son absence totale d'intérêt, de sa renonciation à l'action sur les choses. Quand une chose l'intéresse un moment, quand la neige sur les bâtiments et les arbres noirs leur donne un aspect qu'elle trouve curieux, elle daigne immédiatement déclarer les arbres plus réels, c'est parce qu'elle les regarde un peu plus, qu'elle en parle, qu'elle agit à leur égard.

Madeleine n'a jamais eu nettement ce langage et ne parle pas autant que ces autres malades de la perte du réel, mais, au fond, quand elle nous dit que les choses sont matérielles et par conséquent méprisables et insignifiantes, quand elle ne s'y intéresse plus en aucune manière et ne fait plus aucune action à leur égard, il s'agit au fond du même fait psychologique exprimé autrement.

Les autres malades se plaignent souvent d'une transformation du temps, ils ne peuvent plus saisir l'écoulement du temps présent, l'avenir leur paraît bien loin, indéfini et un événement passé même récent fuit très loin dans un passé excessivement éloigné. Madeleine ne fait pas les mêmes réflexions, d'abord parce qu'elle a peu d'instruction philosophique et ensuite parce qu'elle est absorbée dans d'autres pensées. Mais quand elle nous dit « que les consolations sont en dehors des temps et qu'à ce moment elle vit dans l'éternité », c'est quelque chose du même genre et nous retrouvons la même transformation du temps par l'indifférence à l'action.

Notre étude sur l'immobilité extatique nous a donc conduit à une première conclusion sur cet état d'extase, elle nous a amenés à constater un trouble dont la malade se rend peu compte, une diminution d'activité avec désintérêt de l'action poussé aux dernières limites. Ce trouble chez d'autres malades détermine des états de dépression apparente avec tristesse, sentiment de l'automatisme et de l'irréel. Ici, quand il arrive jusqu'à supprimer absolument toute action et à rendre le sujet absolument immobile, il n'est pas accompagné par les mêmes sentiments, c'est qu'il est transformé par d'autres phénomènes.

4. - L'activité spirituelle et l'union avec Dieu

[Retour à la table des matières](#)

À côté de cette inertie motrice se développe en effet une activité remarquable que Madeleine appelle une activité spirituelle et qui lui paraît très riche et très belle.

« Non, l'état dans lequel j'entre n'est pas un sommeil, le sommeil ordinaire est une sorte de cessation de la vie de l'Esprit pour le soutien de la vie animale... Mon état est tout le contraire, c'est la domination de l'esprit sur le corps qui cesse d'agir pour mieux laisser à l'âme la facilité de penser, de contempler et d'aimer... C'est une suspension des sens de la vie, comme si je n'avais plus de corps, plus de membres, il n'y a plus que l'Esprit qui vit intensément... Je suis comme morte à tout ce qui m'entoure, mon corps seul est ici et mon esprit et mon cœur planent dans des horizons immenses où ils s'abîment et se perdent délicieusement. Je me sens élevée au-dessus des choses matérielles et je contemple avec amour et avec une indicible ivresse le divin soleil de justice qui remplit tout de sa grandeur, de son amour et de sa bonté... Je suis comme une morte et une insensée pour la vie matérielle, parce qu'une lumière nouvelle m'a éclairée et m'éblouit au point que je ne peux plus voir autre chose... Plus l'âme se dégage des choses matérielles plus elle est apte à comprendre les mystères divins que Dieu lui révèle peu à peu... La terre n'est plus rien pour moi, je n'ai plus de corps, je ne vis plus de la vie matérielle, je suis dans un autre monde, j'ai une autre vie, je ne vois plus par les yeux du corps, je n'ai plus que la vie spirituelle : la lumière de l'esprit, et la vie du corps n'est rien comparée à celle de l'âme... Cette vie spirituelle n'est pas monotone, bien au contraire, elle varie sans cesse et semble toujours nouvelle. Les impressions se succèdent comme la vue des fleurs dans un immense jardin ; les pensées se multiplient dans mon esprit et les affections du cœur se renouvellent avec une ardeur toujours plus grande. Je sens qu'il a vraiment là l'infini où l'âme humaine peut s'abîmer sans jamais atteindre le fond de cet océan d'amour ».

En quoi consiste donc cette vie spirituelle si intense ? Il est difficile de la dépeindre, car elle est infiniment variée et c'est en réalité toute une vie sous une forme particulière. C'est en raison des nécessités de l'analyse que nous sommes forcés de nous en faire une idée générale en disant que c'est un ensemble de représentations, de paroles, d'idées très diverses, groupées autour d'un sujet commun et que nous pourrions appeler un long drame aux actes divers. Le sujet général de ce drame, c'est la vie d'un couple, on devrait oser dire la vie d'un ménage. Ce ménage est constitué par deux personnages, Dieu et Madeleine, et l'idée générale de l'union de ces deux personnages domine tout le drame. « C'est à l'état de mariage spirituel qu'aboutit en s'y stabilisant l'ascension mystique », dit M. de Montmorand ¹.

« Dieu est encore plus proche de moi, écrit Madeleine, il habite en mon âme devenue son palais et son autel. L'intimité devient toujours plus grande entre nous,

¹ M. DE MONTMORAND, *Psychologie des mystiques*, 1920, p. 151.

Dieu parle sans cesse à mon cœur et mon cœur lui répond, nous agissons toujours ensemble et l'union se fait plus étroite et plus douce; l'âme en jouit d'autant mieux qu'elle comprend que rien ne peut plus nous séparer... Dieu et mon petit être ne font plus qu'un seul et même cœur, une seule et même volonté sur la terre comme au ciel... Mon esprit se tient en sa présence partout et toujours, je me vois, je me sens avec lui comme l'oiseau est dans l'air, le poisson dans l'eau... Qui donc pourrait m'empêcher de lui être unie ? Qui donc pourrait m'empêcher de jouir de sa présence et de son amour ? Qui donc pourrait me soustraire à son pouvoir et mettre obstacle à l'accomplissement en moi de sa volonté ? Personne au monde n'a la puissance de me tirer de ses mains. Donc ma joie est légitime, sûre, inaltérable ; elle est un avant-goût de celle des saints. Dieu est mon centre et ma fin ici-bas comme ailleurs, il est mon tout dès maintenant comme il le sera dans l'autre vie. Si je me distrais de la pensée de la croix, c'est pour penser à quelque autre scène de notre vie en commun, mais ne plus penser à lui, à notre union me serait impossible, tout m'y ramène, c'est la respiration de mon âme, le battement de mon cœur, ma nourriture, ma vie. Quand je me réveille je suis un instant séparée de lui et je n'ai plus qu'un désir, le posséder pleinement sans que l'on puisse me réveiller. Ah ! je voudrais mourir définitivement, la vie m'est une langueur !

« Rien ne peut donner une idée des joies intérieures, des voluptés ineffables que fait éprouver à l'âme l'union intime de son Seigneur et maître lorsqu'elle s'est donnée à lui complètement et qu'il s'est donné à elle. Perdue, enivrée elle s'endort dans l'océan qui la pénètre toute et qui la fait participer à la vie d'amour universel... Ma piété se simplifie de plus en plus, je suis unie à Dieu et il est uni à moi, nous jouissons de cette union et mon âme se perd dans cette jouissance. Ah ! vivre sans cesse sous son regard et enveloppée de son amour !... Je me sens unie à Dieu et enlevée de ce monde, car par Jésus, en Jésus et avec Jésus, je suis à Dieu, Dieu est à moi, cela résume tout ! »

Pour bien comprendre ce résumé il faut analyser un peu les différents actes du drame, dans un couple il y a un supérieur et un inférieur, un maître et une servante. Les deux personnages ne sont jamais mis sur un pied d'égalité et nous avons d'abord et avant tout le commandement et la direction divine.

« Dieu sait quand il le veut parler en maître et sa voix est pareille à celle du tonnerre, il nous faut adorer ses décrets quels qu'ils soient, pour moi je lui dis et je lui répète que je ne veux rien d'autre que l'accomplissement de sa volonté, je ne peux plus désirer autre chose... Le péché c'est la désobéissance à Dieu, il n'y en a pas d'autre et je préférerais mourir que d'en commettre un... Ma volonté est et sera toujours conforme à la sienne, je ne puis vouloir que ce que Dieu veut, sans répugnance pour quoi que ce soit, l'obéissance est la pierre philosophale qui change tout en or, c'est le plus court chemin pour arriver à l'amour. J'aime Dieu et tout mon bonheur est de me tenir à ses pieds pendant des heures, comme il me le permet, de louer, de bénir sa grandeur, sa beauté, ses perfections, de reconnaître qu'il est mon maître et seigneur et que devant lui je ne suis qu'un pur néant ».

Dans un grand nombre d'extases Madeleine se borne à recevoir et à transmettre les ordres de Dieu et elle édicte ainsi au nom de Dieu toute une morale. L'idée générale de cette morale est celle de la supériorité des choses spirituelles sur les choses matérielles. Ainsi il faut mépriser les amours matériels et cultiver les amours spirituels. Elle ne tarit pas en déclarations sur l'immoralité sexuelle et l'éloge de la virginité emplit des pages et des pages :

« La vue de la beauté et de la pureté de la très Sainte Vierge que Dieu m'a montrée m'a beaucoup consolée, mais j'ai compris avec bien du chagrin combien le cœur de Dieu est contristé par les fautes que les hommes commettent contre cette vertu si peu pratiquée en ce monde. Oui, Dieu m'a expliqué bien des choses sur ce point... La virginité est un trésor qui fait partie des biens spirituels de l'Église... ; la vertu principale du sacerdoce est dans la pureté de ses membres comme la force de Samson résidait dans ses cheveux... »

Cette morale contient beaucoup de préceptes d'ascétisme, car elle enseigne au nom de Dieu le mépris de toutes les joies matérielles ; les richesses, les honneurs humains ne sont dignes que de mépris et dans une extase singulière elle s'indigne, toujours au nom de Dieu, contre la décoration qui venait d'être remise à la surveillante du service, Mlle Bottard (janvier 1898).

« Dieu m'a montré par une vision symbolique très claire, mais trop longue à redire l'amour de prédilection qu'il a pour saint François d'Assise et ses vrais imitateurs. Oh ! je voudrais de tout mon cœur être comme ce grand saint, comme lui j'aime la pauvreté, j'en ai comme lui apprécié et goûté le bonheur. Comme le ballon doit jeter du lest pour s'élever, notre âme doit se débarrasser de l'amour et du soin des choses de la terre pour comprendre et goûter celles de Dieu qui sont les véritables, on ne reste libre que dans la pauvreté ». Elle va jusqu'à « la glorification de la douleur, cette merveille morale et religieuse ».



Figure 18. –

Dessin au crayon, exécuté plusieurs fois avec des variantes, probablement d'après le souvenir d'un tableau, mais sans aucun modèle : la Vierge et l'enfant Jésus

Dans ces ordres de Dieu il s'agit surtout de réglemmentations religieuses et en particulier du culte de la Vierge, c'est dans ces révélations que Madeleine a puisé l'idée d'un dogme nouveau, celui de l'Assomption de la Vierge Marie, enlevée au ciel en chair et en os avant sa mort, dogme qui la tourmente tellement pendant ses périodes de doutes. « Je m'étonne que l'on puisse douter de cette assomption qui est si clairement dans l'ordre et la volonté de Dieu. Comme le Seigneur me l'a dit, que ne ferait pas un fils pour la gloire de sa mère ? Et quand ce fils est Dieu ne doit-il pas

mettre sa toute-puissance à son service et la faire monter au ciel de la manière qu'il y est monté lui-même ».

En attendant elle donne des ordres pour la décoration de l'autel de la Vierge et particulièrement pour son éclairage « avec des cierges de cire vierge ». Songez à la puissance de Marie sur le cœur de Dieu et à tout ce que nous pourrions obtenir par son intercession. » C'est pourquoi il nous faut porter des scapulaires non pas avec un seul cœur celui de Jésus, mais avec deux cœurs, celui de Jésus et de Marie ; il y a vingt ans elle a déjà eu l'idée de cette dévotion et a distribué des scapulaires faits de cette manière, elle est heureuse d'entendre maintenant Dieu lui-même approuver ce qu'elle avait deviné jadis. D'ailleurs il est facile de voir que toute cette morale et cette religion, dont je n'indique que rapidement un petit nombre de points, ne sont rien autre chose que la morale et la religion de Madeleine elle-même telles qu'elles les a conçues toute sa vie et auxquelles elle donne maintenant une consécration divine.

Dieu joue aussi un autre rôle, voisin du précédent : il est le professeur et Madeleine l'élève, il lui enseigne une philosophie et une science et lui fournit la solution de tous les problèmes embarrassants. Je renonce au projet que j'avais d'abord formé de donner un exposé de cette philosophie divine transmise par la bouche de Madeleine : ce serait bien long pour un maigre intérêt, je ne donne que quelques brèves indications. Il s'agit d'un mélange naïf de petite philosophie spiritualiste avec un catholicisme plus ou moins orthodoxe, exprimé d'une manière grandiloquente et obscure.

« Abîme dans l'immensité, océan de sa propre béatitude et toujours se nourrissant de lui-même, Dieu de toute éternité, par la pensée engendrait des êtres qu'il voulait un jour faire sortir du néant et qui étaient destinés à publier ses louanges, d'abord dans le champ vaste et pourtant limité de la création et plus tard dans la partie céleste où tout est sans bornes... Comme la poule couve l'œuf pour faire éclore ses petits, ainsi l'Esprit de Dieu planait sur les eaux, attendant le moment marqué par la divine sagesse pour en faire sortir le merveilleux univers... Pour qui comprend un peu ce que c'est que l'amour est-ce donc si surprenant qu'un Dieu aime sa chétive créature ?... Parmi les êtres créés, les plus importants sont les bons et les mauvais Esprits, répandus dans le monde les uns pour nous protéger, les autres pour nous tenter... J'ai personnellement fait trop souvent l'expérience de l'existence de ces Esprits pour qu'il me soit possible d'en douter ; ma vie est comme une lutte perpétuelle entre ces deux puissances dont Dieu se sert pour l'accomplissement de ses desseins. Et pourquoi ne pas croire à l'existence d'êtres d'une nature autre que la nôtre et qu'on ne peut voir avec nos yeux charnels, tandis que l'on croit si aisément à l'existence d'un bacille ? L'esprit sent leur présence, si les yeux du corps ne les voient pas. Dieu, infini dans sa puissance n'a-t-il pu créer d'autres êtres que nous, qui nous sont bien supérieurs ? »

Nous avons avec les anges d'assez régulières relations

« Il peut y avoir entre eux et nous, échange de rapports et de communications très intimes. Nous pouvons, pour aimer Dieu, emprunter quelque chose de leur amour séraphique, et eux, qui, étant de purs esprits, ne peuvent souffrir, puisqu'ils n'ont pas de corps, nous demandent de les remplacer pour l'action de grâces *effective*, qui est la participation aux souffrances du divin Sauveur. Nous aimons avec leur flamme d'amour et eux souffrent avec nos douleurs et pleurent avec nos larmes ».

Quant aux démons ils jouent un rôle considérable et servent à expliquer une foule de phénomènes, en particulier les effets de l'électricité, les maladies, les mauvais instincts de certains animaux, l'action des microbes dans les maladies. « Il y a des chiens qui ont aboyé quand elle passait et d'autres qui l'ont caressée. Comment expliquer cela sans faire intervenir des Esprits d'ordre différent ? » Madeleine donne toutes ces explications avec une satisfaction naïve. Il y eut un moment dans le service une jeune fille de seize ans. Rachel, qui avait un aspect bizarre et à propos de laquelle on discutait ¹. Cette enfant avait toutes les allures d'une surdité verbale typique, elle entendait tous les sons et le médecin auriste Gellé soutenait que son audition était normale, mais elle ne comprenait jamais une parole et dès qu'on s'adressait à elle, elle présentait une ardoise en priant d'écrire la question et après l'avoir lue elle répondait très correctement. Ce trouble était survenu après des émotions et ne s'accompagnait d'aucun autre symptôme organique. On discutait à propos de lésions possibles ou d'une névrose singulière. Après une extase Madeleine m'écrivit avec aplomb : « Je suis heureuse de pouvoir vous donner un éclaircissement à propos de la petite Rachel, j'ai eu une révélation bien claire sur ce point et Dieu a daigné me l'expliquer lui-même, c'est un démon qui s'est plu à troubler son langage et qui se dissimule pour mieux vous tromper ».

Toute cette cosmologie d'un anthropomorphisme naïf n'est intéressante que parce qu'elle rappelle des formes de pensée anciennes dont nous auront à la rapprocher.

Les démons sont souvent plus dangereux : le drame se transforme ; Dieu devient un général d'armée qui lutte non sans péril, et qui est heureux d'avoir Madeleine comme bon soldat.

« Le démon peut s'insinuer partout et il nous faut lutter sans cesse contre ses attaques, comme c'est un esprit, son intelligence est plus grande que celle de l'homme qui ne peut le bien comprendre mais qui sent malheureusement trop son pouvoir et sa méchanceté. Seuls nous ne pourrions le combattre mais nous pouvons aider Dieu d'une manière efficace et j'ai compris qu'il était satisfait de l'aide que je lui apportais ».

Dans d'autres actes du drame, les relations de famille sont plus intimes, Madeleine est d'ordinaire l'enfant de Dieu et « se blottit dans ses bras pour être dorlotée », c'est bien son droit, car elle est née de la Vierge Marie et se souvient même de sa naissance. Comment interpréter autrement un passage d'un récit sur lequel nous aurons souvent à revenir. Il s'agit d'une extase qui s'est reproduite plusieurs fois sous des formes analogues aux environs des fêtes de Noël. Nous sommes arrivés dans l'étable de Bethléem :

« Dieu m'a mise, murmure-t-elle pendant l'extase, dans un singulier endroit, dans une sorte d'armoire comme on enferme un objet précieux, une statue ; mon état tout passif me permet de rester dans la position où il m'a mise, je me sens bien au chaud et je ne souffre pas du manque d'air. Mon esprit est bien vivant dans ce tabernacle et je songe au sacrifice à accomplir ».

Où est-elle donc placée ? D'ordinaire j'ai peu de sympathie pour les symboles inventés par l'école Freudienne et systématisés d'une manière absurde ; mais je ne peux m'empêcher de me souvenir ici que M. Freud a parlé de ces individus qui en

¹ L'observation de ce cas de surdité verbale a été publiée, *Névroses et idées fixes*, 1898, II, p. 457.

rêve sont enfermés dans des armoires douces et tièdes. Il a soutenu que ces armoires étaient l'utérus de leur mère et que les individus rêvaient à leur vie fœtale. Est-ce que Madeleine n'est pas en train de se mettre dans le sein de Marie ? « Je suis une hostie, je suis heureuse de cette vie cachée, j'entre dans les fins du divin sacrifice, j'adore la majesté suprême, je suis cachée aux regards humains, dans cet étroit sanctuaire préparé par la volonté de Dieu et par la vôtre ».

Si l'on songe que pour Madeleine à ce moment-là je suis Saint Joseph on voit que j'ai joué dans cette affaire un singulier rôle : « Les temps sont accomplis, venez Seigneur Jésus, venez et dès la naissance présentez vos hommages au souverain Dieu en levant en croix vos deux petits bras », et elle lève elle-même les bras en croix. Elle se croit donc bien Jésus, né de Marie et d'ailleurs nous verrons qu'elle tette et qu'elle fait l'enfant. Mais à d'autres moments, peut-être plus fréquents, il en est tout autrement, elle est fatiguée pendant le voyage à Bethléem. « Je vois de beaux paysages, mais j'en jouirais davantage si je n'étais pas si fatigué et si je ne commençais pas à souffrir » ; elle me montre ses seins et fait remarquer qu'ils sont trop gros : « C'est pour bientôt. » D'ailleurs à d'autres moments, elle me fera remarquer que « le bout des seins est enflammé, parce qu'il tette beaucoup ». Elle est donc la mère et la nourrice de Dieu, elle fait jouer Dieu et elle le gronde. Quand elle a une extase après avoir communiqué elle recommence à sentir les mouvements de l'enfant Dieu dans son ventre. N'insistons pas en ce moment sur tous ces changements de décor et de personnage, contentons-nous de remarquer que le drame contient des actes importants sur les relations de filiation et de maternité entre Dieu et Madeleine.

Nous arrivons à d'autres actes du drame où il faut mettre en scène des relations encore plus délicates. On a souvent parlé du problème de l'amour sexuel des mystiques et on a interprété avec plus ou moins d'exactitude des phrases ambiguës. Je suis disposé à croire que ces documents anciens et traditionnels sur les crises d'extase ont été fortement expurgés et par les commentateurs et par les auteurs eux-mêmes qui les destinaient à l'édification. Je crois donc devoir donner ici une description exacte en supprimant seulement les termes trop crus. Madeleine, qui est en réalité et qui a été toute sa vie la plus pudique et la plus chaste des femmes, perd toute pudeur dans certaines crises d'extase et nous montre brutalement qu'elle est non seulement la fille de Dieu, la mère de Dieu, mais qu'elle est encore la maîtresse ou, si l'on veut, l'épouse de Dieu et qu'elle sait l'être complètement.

Nous avons déjà remarqué que pendant les extases la bouche prend l'attitude du « baiser perpétuel », à certains moments Madeleine parle sans cesse de ce baiser :

« C'est dans ces entretiens cœur à cœur avec l'objet de mon amour que mes lèvres se collent l'une contre l'autre, que ma bouche se remplit de délices, et que mon être entier se trouve plongé dans une ineffable ivresse qui devient de plus en plus fréquente et profonde.

« C'est vraiment le baiser divin que je sens et que je goûte presque continuellement... le baiser divin, ah qu'il est doux ! aucune volupté du monde ne peut lui être comparée ! Je jouis de l'union divine, quel que soit le lieu où je me trouve, je goûte partout la suavité de ces baisers... Mon être est enivré par les baisers divins. Ah ! si je pouvais communiquer ce que j'éprouve... Je viens de passer une nuit d'amour et de folie, oui c'est vrai, Dieu me rend folle d'amour... Les flots de tendresse qui m'inondent ne me permettent pas de croire que je rêve, je sens que j'aime réellement Dieu de

toutes façons... Je pourrais dire à Dieu : Seigneur, vous voulez donc me faire mourir d'amour, mon cœur est trop petit pour les torrents que vous y versez... »

Inutile de décrire les attitudes complètement typiques et de rapporter les expressions naïvement obscènes sur toutes ses sensations, sur « la corde raide et la barre de fer », etc. Résumons seulement un incident étrange qui montre jusqu'où peut aller ce délire mystique et sensuel. Je la trouve encore couchée et refusant de se lever, quoique la crise d'extase soit bien terminée et qu'elle soit simplement dans le recueillement consécutif. Elle me dit d'une voix éteinte qu'elle est épuisée, bien malade et qu'elle va probablement mourir bientôt. - Et pourquoi cette triste fin que rien ne faisait prévoir ?

« Vous savez bien qu'une femme qui n'urine plus ne peut pas vivre longtemps. Or c'est fini je n'urinerai jamais. - Qu'est-il donc arrivé ? Ce n'est pas ma faute, Dieu l'a voulu... Je ne sais comment vous expliquer. Un verset du Cantique des Cantiques vous renseignera : « Mon épouse est un jardin fermé et une fontaine scellée ». Il y a aussi cette parole que l'âme dit au bien-aimé : « Qu'il me donne un baiser de sa bouche ». Dieu en mettant des baisers partout a mis un sceau et je ne pourrai plus jamais uriner ».

Il est inutile de donner plus de détails, rappelons seulement que cette aventure du sceau sur l'urètre s'est reproduite trois fois d'une manière complète et je crois qu'elle s'est répétée plus souvent, mais que Madeleine sentant que je devenais trop curieux ne m'en a plus parlé qu'à mots couverts : « J'ai encore une certaine gêne, mais je ne veux plus expliquer des choses qu'on comprend mal ».

Quand la pauvre femme était dans d'autres états, elle se souvenait de ces confidences et elle en avait honte et elle m'a écrit à ce sujet une longue lettre qui me semble intéressante pour expliquer cet état d'esprit.

« Je vous assure que si j'éprouve cette sensation du baiser divin ce n'est pas que je l'aie demandée, ni même désirée. Ce qui m'arrive est bien plutôt malgré moi. Je n'ai point aspiré à ces consolations-là. Lorsque pour prier je me mets en présence de Dieu, toujours je commence par me mettre à ma place, c'est-à-dire que je me tiens à ses pieds comme une pauvre âme indigne de ses faveurs... De moi-même, je ne demande pas le titre d'épouse, mais plutôt celui de servante, d'esclave, de misérable mendiant sollicitant des secours à la porte du riche... Souvent je reste dans cette condition tout le temps de l'oraison... Mais souvent aussi Dieu s'abaisse vers moi, me tire de la poussière où je m'anéantis, me traite en enfant, en épouse, m'enveloppant tout entière dans un souffle divin, me causant des sensations ineffables auxquelles je n'aurais jamais osé aspirer. Plus je lui représente mon indignité, plus il me comble de témoignages d'amour et de tendresse, il prend plaisir à prodiguer ses dons à l'âme la plus pauvre faisant ainsi mieux éclater sa bonté. Non, ce ne sont point des caresses, ni des délices que je recherche dans la prière, le bon Dieu le sait bien, s'il me les donne ce n'est pas sans résistance de ma part ».

Ces excuses sont bien inutiles, personne n'accusera la pauvre femme qui obéit à la logique de son rêve et qui réalise avec Dieu toutes les formes de l'union conçues par les hommes.

Quand on est uni avec une personne, il ne faut pas seulement partager ses jouissances, il faut aussi savoir souffrir avec elle et partager ses souffrances. La sympathie

dans la souffrance montre notre affection, elle soulage celui qui souffre et nous fait aimer davantage par lui. « En faisant le vœu de pauvreté absolue, en jurant de vivre toujours avec les plus misérables, j'ai imité notre Sauveur qui pouvant naître puissant et riche a préféré être toujours pauvre ».

Elle continue à imiter Dieu dans ses souffrances, quand elle souffre elle-même. C'est ce qui explique une conduite bizarre qui n'a pas été comprise : à deux reprises on lui a offert d'aller en pèlerinage à Lourdes pour obtenir la guérison de ses pieds. Elle a refusé avec entêtement donnant comme prétexte qu'elle ne voulait pas prendre la place d'une autre malade. « Ce n'est pas que je doute du pouvoir de la Sainte Vierge, oh ! non. Mais je sais que si la guérison est une grâce, la souffrance supportée avec résignation en est une autre. Aurès avoir demandé de souffrir à la place de personnes aimées, je ne puis aller à Lourdes prier pour ma guérison ».

Dans ces dispositions on comprend la partie importante du drame qui va se développer à l'époque du Vendredi Saint particulièrement. Comme nous avons vu les extases qui reproduisent les scènes de la Nativité, nous aurons bien des extases dramatiques où se reproduisent toutes les scènes et toutes les tortures du Jardin des Oliviers et du Golgotha. C'est une des rares scènes du drame dans lesquelles Madeleine change son attitude et fait quelques mouvements visibles. C'est dans ces extases où elle sympathise avec le supplice de Jésus, où elle sent au naturel toutes les angoisses de la crucifixion et la brûlure des clous dans ses membres, qu'elle prend l'attitude de la crucifixion et c'est après ces extases que nous voyons apparaître les stigmates. On verra dans un des chapitres suivants que la crucifixion peut aussi se présenter dans un autre état, celui de la torture, mais alors l'attitude de la malade est tout autre.

À force de sympathiser avec une personne, de partager ses sentiments et ses actions, de vivre la même vie, on finit par lui ressembler. Au terme on se confond, on s'identifie avec elle. Madeleine va finir par s'identifier avec Dieu.

« J'ai considéré particulièrement la plaie du cœur de Jésus. En esprit, j'y suis entrée et j'ai vu combien elle était *profonde* !... Je m'y suis abîmée, purifiée, noyée... J'ai collé mon cœur contre son Cœur sacré, pour qu'il ne fasse qu'un avec lui, qu'il vive de sa vie, brûle de son amour. À mesure que je me suis unie davantage à Lui, j'ai ressenti un désir plus grand de me consumer et de *mourir* en Lui. Peu à peu j'ai éprouvé quelque chose comme si j'étais exaucée, comme si moi aussi je donnais tout mon sang, et, qu'unie à Jésus, je me nourrissais d'amour. Je pouvais croire que ma vie s'en allait dans l'éternité de la divine union et sous le charme de l'éternel baiser ».

Le drame qui se jouait pendant l'extase dans l'esprit de Madeleine représente dans ses différents actes toutes les relations sociales entre deux personnages, Dieu et Madeleine. Il ne s'agit que des relations d'un certain genre, des relations bienveillantes où chacun des personnages essaye de procurer à l'autre de la joie, en un mot il ne s'agit que des relations d'amour. Aussi tout ce drame n'est-il au fond qu'un perpétuel chant d'amour. Il faudrait un volume pour reproduire tous ces chants d'amour. Madeleine sent que Dieu l'aime :

« Elle est bien vraie cette parole d'un saint, quand l'âme n'attend sa consolation que de Dieu, il est toujours prêt à la lui donner... J'expérimente que Dieu console en proportion qu'il éprouve, Dieu me soutient et m'inonde de ses grâces, c'est qu'il m'aime... Ah ! posséder cet amour qui embrasse toute l'immensité du ciel et de la

terre, c'est comme un divin soleil qui apparaît aux yeux de mon âme. Il me communique tout de son cœur, combien je souffre de mon impuissance à lui rendre amour pour amour... Dieu m'envoie les flots de l'amour indicible qui inonde son cœur, comme c'est bien vrai que le foyer de l'amour est en Dieu et que dans son cœur seulement brûle le feu divin, que pouvons-nous donner en échange ? »

Elle essaye d'aimer Dieu autant qu'il l'aime

Je voudrais pouvoir donner en témoignage de mon amour un sacrifice qui compte, je voudrais le remercier s'il me fait souffrir, le bénir s'il me dédaigne, l'embrasser s'il me blesse. Je l'aime quoiqu'il fasse et la mort si cruelle qu'elle soit me serait douce puisque je la subirais sous ses yeux... Quand même Il ne me regarderait pas, quand même Il m'éprouverait, quand même Il me châtierait, quand même Il me tuerait, je l'aimerais toujours aussi ardemment, aussi pleinement, aussi éternellement... L'amour n'a pas de mesure, rien ne peut l'arrêter dans son vol, rien ne peut rassasier sa soif ni satisfaire à ses embrassements.

Mais je n'ai que mes larmes pour exprimer mon amour. Ces larmes sont à la fois amères et douces, mais la douceur l'emporte sur l'amertume et je suis heureuse de les verser... On se méprend sur la cause de mes larmes, on ne peut deviner leur charme. Les larmes causées par la blessure de l'amour sont vraiment délicieuses, on ne peut en exprimer la volupté, on sent qu'on pourrait en mourir, mais on ne saurait craindre une aussi belle mort. Comment supporter le supplice que me cause mon impuissance à exprimer mon amour ?... Je voudrais saisir toutes les créatures, les embrasser toutes en leur parlant de Dieu, car elles me parlent toutes de Dieu, j'embrasse les oiseaux, j'embrasse les fleurs du jardin. Je sens mon cœur se remplir de plus en plus d'un amour fou, qui ne compte plus, qui ne voit plus, qui ne raisonne plus ; mes transports sont tels que je fais des mouvements extravagants. C'est pis que jamais, je ne peux plus supporter ce torrent d'impressions à la fois délicieuses et douloureuses, je suis et je deviens folle en aimant, c'est bien vrai que je suis folle, que j'ai la folie de l'amour et je ne veux pas en guérir. Je veux aimer plus encore, je veux aimer plus encore, je veux voir l'amour tout embraser, tout transformer, tout diviniser. Je sens qu'il ne faudra pas moins d'une éternité pour rassasier ma soif d'aimer Dieu et toutes les âmes en lui, mon amour veut embraser le ciel et la terre, des flots d'amour envahissent l'univers à le faire éclater, je n'ai plus de pensées, plus de mots, je n'ai plus qu'un cri j'aime, j'aime, j'aime, je suis aimée, je suis aimée, je suis aimée !!! »

5. - Les opérations intellectuelles dans l'union

[Retour à la table des matières](#)

Hélas, le psychologue qui contemple les belles extases de Madeleine, mais qui n'éprouve pas les mêmes sentiments est moins enthousiaste et cherche à comprendre ce qu'il y a de réel et d'imaginaire dans tout cela, quelles sont les opérations psychologiques qui se dissimulent sous ces grands mots. Madeleine a la prétention de supprimer tout ce qui est matériel et de ne conserver que ce qui est spirituel. Cependant tous ces beaux discours, tous ces baisers, tous ces accouchements, si je ne

me trompe, exigent un corps et elle les considère comme spirituels. C'est qu'elle n'est pas psychologue et qu'elle ne considère pas la reproduction d'une action sous forme intérieure comme identique à l'action elle-même extérieure. Ce qu'elle veut supprimer, c'est l'action extérieure complète, présente, soit de nous sur les choses, soit des choses sur nous. Ce désir se comprendra bien un peu plus tard : l'action des choses et des autres hommes sur nous réclame de notre part des réactions, des efforts, des dépenses de force. Comme elle est souvent nouvelle et inattendue elle nous expose à des erreurs, à des maladroites, à des souffrances ; il est évident que nous serions beaucoup plus tranquilles si le monde n'intervenait plus du tout et ne réclamait plus rien de nouveau. Cela est peut-être juste, mais cela n'aurait-il pas des inconvénients ?

L'intervention nouvelle des objets extérieurs et des autres hommes n'est pas toujours mauvaise, elle peut être favorable, elle suscite notre action, nous oblige à des inventions et à des progrès, elle est l'occasion de nos succès. Elle nous montre par la transformation des choses et des personnes les heureux effets de notre actions : il n'y aurait pas de victoire s'il n'y avait pas eue de la défaite et cet eue ne peut être perçu par nous que comme une réponse venant de l'extérieur. Notre conduite va-t-elle rester la même si on supprime tout cela ? La suppression de toute action des hommes sur nous ou de nous sur les hommes va nous laisser dans l'isolement absolu, aurons-nous la même activité livrés ainsi uniquement à nous-mêmes, sans rien du dehors qui provoque cette activité, la dirige, la conclue ? Le duo d'amour exige deux personnes et la partie que chante le partenaire n'est pas insignifiante ; peut-on la supprimer entièrement sans dommage ? Comment Madeleine s'y prend-elle pour chanter un duo en restant toute seule ?

Madeleine prétend qu'elle ne reste pas sans réponse, que Dieu agit et parle, qu'elle le voit et l'entend. Des auditions et des visions de ce genre quand il n'y a aucun objet extérieur que les autres puissent percevoir seraient des hallucinations. Peut-être en est-il ainsi : Madeleine semble bien pendant certains états et en particulier dans l'extase avoir des hallucinations visuelles et auditives. « J'ai la possibilité de me rendre en esprit où je voudrais être et je vois tout comme si j'y étais réellement. Je regrettais de ne pas assister au service de Notre-Dame pour la mort du pape et j'ai vu toute la cérémonie mieux que si j'avais été mal placée dans la cathédrale ».

Elle a des visions au moment de la mort des gens d'apparence télépathique : ainsi elle avait eu dans son enfance beaucoup d'affection pour une vieille domestique appelée Julie.

« J'avoue que, depuis quelque temps, je ne pensais plus à eue. Cette nuit, je l'ai vue d'abord comme à *distance*. Elle paraissait très malade. Puis, j'ai entendu des voix qui, distinctement appelaient : Julie, Julie... Quelque chose m'a dit intérieurement qu'elle allait venir et j'ai attendu, mais je n'entendais plus aucun bruit et je ne voyais personne. Tout à coup, j'ai senti que l'on pressait mes mains sous mes couvertures, des doigts froids, longs et maigres s'enchevêtraient aux miens. Je me suis soulevée et j'ai vu à mes côtés cette pauvre Julie ayant un visage bien souffrant, mais toujours aussi affectueux. Elle m'a embrassée avec grande tendresse et, toutes les deux, nous avons pleuré. Dans son étreinte, j'ai ressenti une très vive émotion qui a continué lorsque *subitement* la vision a disparu. Il me semblait être *éveillée* lorsque je l'ai eue. Quoi qu'il en soit après, j'ai été longtemps sans dormir, et j'ai pleuré, priant de tout cœur pour cette pauvre âme qui m'aimait tant. Je ne peux m'empêcher de croire qu'elle est morte et qu'elle a obtenu de me dire adieu avant de quitter ce monde ».

Elle transforme les choses comme elle le désire : en rentrant chez elle, dans un taudis, elle déplorait que le chemin fût aussi sale, tout d'un coup elle vit le chemin et les environs transformés en merveilleux jardins. « On ne voyait plus la terre, ce n'était que verdure et que fleurs variées qui charmaient la vue, j'étais ravie de marcher sur ce beau gazon ».

Elle a surtout à chaque instant de belles visions religieuses

« Comme je regrettais de ne pouvoir visiter le Saint-Sacrement, j'ai vu tout à coup venir de loin un cristal sur lequel était un grand ostensor avec la sainte Hostie. Je comprenais qu'il était porté par des anges mais je ne voyais que l'autel qui s'avavançait doucement... Après avoir de nouveau perdu connaissance un moment, j'ai vu le Sacré-Cœur entouré de petits anges dont on ne voyait que la tête et la poitrine. Cela m'a rappelé ces paroles du Cantique des Cantiques : mon bien aimé se plaît parmi les lys. Comme il était beau ! Son visage attirait toute mon attention, mais cette vue a été très courte...

« Après cette vision j'avais eu celle du Sacré-Cœur que je voyais l'objet d'un culte vraiment *national*. La foule qui l'entourait chantait ces paroles très distinctes :

« *O soleil resplendissant de divine Justice que nos cœurs soient sans cesse exposés à vos rayons brûlants* ». Je ressentais en moi cette chaleur divine communiquée par la personne adorable du Sauveur, et je comprenais que des merveilles de *résurrection spirituelle* devaient être par lui opérées ».

Elle entend à chaque instant des paroles qui la guident et qui lui donnent des enseignements. Comme elle était renfermée dans une petite chambre une voix lui a crié distinctement : « Va ouvrir la fenêtre sinon c'est l'asphyxie... »

« Si j'avais été réduite à mes propres forces, *j'aurais été tout à fait incapable* de supporter une telle vie. Je me rappelle qu'au début je me sentis un jour effrayée, lorsque j'entendais une voix m'assurer que *Dieu me soutiendrait et me donnerait la force de tout supporter*. De même cette voix me dit de ne rien craindre, que *j'échapperai à tous les dangers, protégée et gardée toujours par mon Bon Ange*...

« J'ai passé par des phases qui sembleraient *incroyables* et que je n'oserais pas dire tant elles paraîtraient exagérées, pourtant cela m'est vraiment arrivé...

« Quelquefois je sens qu'il se fait tout à coup en moi comme un divin colloque intraduisible mais réel et très instructif pour mon âme...

« La voix que mon cœur entend m'apprend beaucoup de choses en même temps qu'elle pénètre tout mon être d'une infinie douceur, d'une joie que je ne saurais dire et aussi d'une ardeur que j'ai de la peine à comprendre. Si je ne me retenais, dans ces moments-là, je ferais des folies... Bien souvent j'entends des cris ardents qui montent vers Dieu et des chœurs angéliques chantant : Saint, saint, saint est le Seigneur, maître souverain de la terre et du ciel, gloire à lui dans l'éternité ».

On peut admettre que d'innombrables hallucinations de ce genre remplissent l'extase et constituent les paroles, les réponses de Dieu, aux discours enflammés de Madeleine.

Mais il ne faut pas exagérer le rôle de l'hallucination précise il est bien rare que Dieu réponde par un « oui » ou un « non » nettement entendus, le plus souvent Dieu répond par un signe que Madeleine interprète symboliquement. Son beau-frère était mort depuis trois mois et Madeleine s'inquiétait du séjour réservé à son âme, elle a interrogé Dieu sur ce point-là ;

« La réponse a été nette, dit-elle, Dieu me montra les âmes des morts dans des costumes symboliques qui me donnaient une idée très nette du degré de pureté de leurs âmes. La vision de cette nuit m'a montré la nécessité de prier pour mon beau-frère et m'a fait comprendre qu'il comptait sur mon amitié pour lui venir en aide. Certaines particularités de son costume et de sa tenue étaient frappantes et me montraient qu'il avait eu assez juste les dispositions nécessaires pour être sauvé. Il n'y a jamais rien d'inutile dans mes vues, les plus petits détails ont leur signification ».

Tout pour elle devient un symbole qu'elle interprète longuement dans des paraboles qui sont quelquefois écrites d'une manière curieuse et je voudrais en citer quelques-unes à la fois comme exemples de ses écrits et comme manifestation de cette tournure d'esprit symbolique.

« En entendant les petits, oiseaux qui chantent dans la cour, j'ai pensé à la tendresse paternelle de Dieu dont le regard divin suit toutes les évolutions de mon être comme mon regard suit le vol des oiseaux. Comme les oiseaux, l'âme a besoin de se nourrir perpétuellement et la nourriture de l'âme c'est Dieu lui-même. Les oiseaux volent de différentes manières, ainsi notre prière s'élève avec différents vols...

« Ce soir m'étant assise sur un banc, je suis tombée un moment en contemplation à la vue des arbres dépouillés de leurs feuilles. Pensant que dans la nature, tout est mort pendant l'hiver et que tout renaît au printemps, je me disais que nous aussi nous devons mourir pour renaître au printemps de la vie éternelle. Le mystère de la résurrection m'était plus compréhensible. Je constatais que nous en avons une image dans le réveil de la nature après la mauvaise saison. Il faut que notre corps devienne poussière pour prendre ensuite naissance comme le grain de blé pourrit en terre avant de reproduire. Le Dieu qui le fait germer n'aura-t-il donc pas aussi la puissance de nous rendre nos corps, après la corruption qu'il doit subir dans le tombeau ? »

Elle a été très impressionnée en voyant une petite fleur croître dans une pierre à la prison de Saint-Lazare et y a vu un bouquet envoyé par Dieu, elle ajoute:

« Dans la même cour où la petite fleur a crû dans la pierre, j'ai encore eu une leçon qui m'a bien impressionnée... Je prenais plaisir à émietter du pain à des pigeons qui venaient des alentours. Une de mes compagnes en prit un et lui coupa les ailes, de sorte que la pauvre petite bête était prisonnière aussi. Bientôt je vis un autre pigeon, planant juste au-dessus, à la hauteur d'un demi-mètre environ, il le suivait ainsi partout et ne l'a pas quitté de toute la journée. Le lendemain il est revenu de bonne heure à son poste de consolateur et d'ami. Je ne puis dire ce que mon cœur a éprouvé. Cette image si sensible de la fidélité m'a touchée au delà de toute expression. Une voix intérieure me disait que Dieu avait voulu ainsi tenir compagnie à l'homme sur la terre et qu'il avait pour cela institué le sacrement de l'Eucharistie...

« Je prends souvent plaisir à contempler de petits insectes, par exemple à sauver la vie à de petites mouches qui tombent dans le lait, je les retire, je les lave et je les

vois achever leur toilette sur mon doigt, elles semblent alors comme apprivoisées et je peux les examiner à loisir ; après je les excite à s'envoler. Une de ces petites mouches semblait me reconnaître et être reconnaissante ; je m'y attachais bientôt passionnément, j'étais heureuse de ce qu'elle ne voulait pas me quitter et j'éprouvais pour elle une grande sollicitude... En la contemplant je pense que Dieu aussi prend plaisir à dégager mon âme de la glu des choses de ce monde et lorsqu'elle sera entièrement détachée et purifiée elle prendra enfin sa volée. Alors une voix intérieure m'a dit : « T'étonneras-tu que Dieu aime l'homme bien qu'il ne soit devant lui que comme un atome ? Ce que tu voudrais faire pour cette mouche, Dieu l'a réalisé pour toi. Il t'a donné une âme immortelle. Il a sacrifié sa vie pour te sauver. Il te donne son corps et son sang comme nourriture dans le sacrement de l'Eucharistie. Ton amour à toi est très impuissant, mais Lui est Dieu. Il peut tout. Est-il donc surprenant qu'Il mette sa toute-puissance au service de son amour? » Ce que j'ai ressenti dans mon cœur pendant cette vision m'a fait comprendre un peu l'amour divin. Tout mon être est ravi lorsque j'y pense. Il me semble que je me plonge dans cet amour comme le canard se plonge dans l'eau. Je parais m'y noyer mais bientôt je reviens à la surface, rafraîchie et plus forte. »

Cette manière d'interpréter indéfiniment toutes choses permet de recevoir facilement des réponses à toutes les questions, même quand on est seul. Car c'est toujours nous-mêmes, c'est toujours notre propre activité qui donne un sens à une perception réelle, mais banale et qui se transforme en réponse. Il est facile de voir que beaucoup des idées qui envahissent l'esprit pendant l'extase ont pour point de départ des sensations plus ou moins vaguement perçues et interprétées indéfiniment. Des odeurs de la salle ont amené un Paradis rempli de parfums, un gonflement du ventre est le point de départ des idées de grossesse et les « nuits d'amour et de folie avec le bon Dieu » ont été bien moins fréquentes quand je me suis occupé de traiter une irritation des parties génitales externes déterminée par le resserrement continu des cuisses contracturées.

Beaucoup de ces prétendues hallucinations ne sont que des images symbolisées, car elles n'ont pas vraiment la propriété de se présenter comme extérieures. Madeleine est forcée de reconnaître que le plus souvent « Dieu lui parle en dedans », qu'elle n'entend pas sa voix comme la mienne en dehors, mais « uniquement dans son esprit », qu'elle ne peut pas situer en dehors l'image du Saint-Sacrement sur un cristal, mais qu'elle le voit « dans son cœur ». Elle ajoute, il est vrai, « que c'est bien plus beau et que les visions intellectuelles qui se font dans l'intimité de l'âme sans frapper les yeux du corps, sont les plus remarquables, celles qui ont les effets les plus durables ». C'est possible, mais il ne faut pas que nous en fassions de véritables hallucinations.

Madeleine reconnaît que, toute sa vie et particulièrement quand elle ferme les yeux, elle a une très grande puissance de représentation intérieure :

« Je puis contempler intérieurement une foule de choses comme on fait pour les tableaux reproduits par la lanterne magique. Cette faculté de me représenter les personnes d'une manière si vive est plus grande à mesure que j'avance dans l'amour de Dieu : l'amour divin est comme un téléphone qui fait disparaître les distances. Les portraits des personnes ne me sont plus utiles, je les vois mieux dans mon cœur qu'en regardant leur photographie. Cette possibilité qu'a mon imagination de me représenter les personnes fait qu'en leur absence même je ne puis rien dire ni rien faire qui puisse les contrarier, leur image est là qui m'arrête et qui me ferait des reproches. »

Elle reconnaît aussi qu'elle fait énormément de choses en imagination : « J'éprouve un extrême besoin de me dévouer, de souffrir, de m'anéantir en quelque sorte pour exalter mon amour. Alors je satisfais ce besoin en imagination et je goûte à faire ces actes un véritable bonheur auquel mon être entier s'abandonne. »

Il faut ajouter à ces images, à ces représentations imaginaires, de véritables rêves de toutes sortes de formes. Elle nous raconte qu'elle a vu la Vierge changer indéfiniment de costumes : « C'était toujours une femme de grande beauté, mais les attitudes et les robes changeaient comme dans un kaléidoscope, et si vite que je ne pouvais pas les suivre ». Elle voit les personnages se transformer les uns dans les autres, et le mystère de la Sainte Trinité, devenir un personnage parfaitement net, quoiqu'elle ne puisse plus dire à qui il ressemblait : n'est-ce pas la transformation des rêves ?

Pour prendre un exemple plus précis et plus intéressant, à cause du délire de monter au ciel, Madeleine décrit très bien et à dix reprises, le rêve classique de voler dans les airs qui a été si bien étudié récemment par M. Lydiard Horton.

« Je me suis vue planant dans l'air, traversant les espaces avec la promptitude du vent... Je franchis les précipices en un instant, je descends des vallons, je remonte des montagnes. Pour moi il n'y a plus d'obstacles, je traverse avec rapidité les lieux les plus incommodes et les plus étroits, je pénétrais tout sur mon passage, comme si j'avais été une ombre, un esprit, jamais encore je n'avais traversé ainsi les corps les plus durs, les portes de fer... quelle volupté inexprimable de se transporter ainsi sans que les pieds touchent la terre, rien ne peut donner une idée de la douceur que l'on ressent à voler ainsi partout. Je suis comme l'oiseau dans l'air et le poisson dans l'eau, tout obéit à mon plus léger caprice. »

Il est vrai qu'elle va ajouter tout de suite les interprétations et les symboles : « J'ai bien compris que c'était la transformation en corps glorieux, que maintenant ce n'était que momentané, mais que, après la résurrection, ce sera continué, c'était une petite idée de la jouissance qui nous attend. » Mais cette addition ne change point le départ qui était au fond un rêve banal.

Nous venons de voir qu'elle s'imagine accomplir une foule d'actions et qu'elle évoque des personnes au point d'être gênée et de ne pouvoir dire du mal d'elles, comme si elles étaient présentes. Il y a là un phénomène psychologique important qui joue un grand rôle dans les délires, c'est la reproduction des attitudes. Nous pouvons reprendre intérieurement d'une manière très légère, qui n'est aucunement visible à l'extérieur, des attitudes caractéristiques, correspondant à telle ou telle action, et c'est la reproduction à peine esquissée de ces attitudes qui constitue la pensée ou l'imagination d'une action. Quand nous pensons à une personne, nous reproduisons de cette manière l'attitude habituelle et caractéristique que nous avons en présence de cette personne ou, dans d'autres cas, nous reproduisons l'attitude que nous avons remarquée chez cette personne et qui, pour nous, la caractérise. Nous avons ainsi des attitudes caractéristiques pour toutes les personnes que nous connaissons bien et c'est quand nous reprenons cette attitude à leur rencontre que nous les reconnaissons. Madeleine pense à moi en mon absence « Il me semble que vous êtes là, que vous me faites des reproches et je me surprénais en train de me retourner et de m'excuser. Quand je pense à vous il me semble que je me tiens de la même manière que vous et

que je vais parler de la même manière que vous aux malades ; il faut que je m'arrête car elles se moqueraient de moi. »

Enfin n'oublions pas l'élément principal de la pensée, le langage que nous parlons nous-mêmes intérieurement en notre propre nom, avec notre attitude personnelle caractéristique ou que nous prêtons aux autres en le joignant à l'attitude qui les caractérise. « C'est bien vrai, reconnaît-elle, que l'âme a un langage qui n'a pas besoin du secours des sens et que le cœur parle sans bruit de paroles. Que de choses on peut dire à Dieu sans desserrer les dents, quels doux entretiens l'âme peut à toute heure, en tous lieux, avoir avec son bien-aimé ! Qui pourrait mettre obstacle à ces divins tête-à-tête ? » Le bien-aimé de Madeleine, elle l'appelle Dieu, elle lui prête des paroles particulières et elle prend à ce moment une attitude particulière, l'attitude de Madeleine en présence du Dieu. Mais pourquoi serait-ce un autre mécanisme que celui par lequel elle me fait parler, par lequel elle imagine que je lui fais des reproches en prenant à ce moment l'attitude de Madeleine en présence du Docteur ?

Reprenons ces divers éléments, sensations vagues, images représentatives, rêves, interprétations symboliques, constituées surtout par des attitudes et des langages et nous allons pouvoir reconstituer cette comédie, aux cent actes divers, qui remplit la pensée pendant l'extase et l'union. Un des caractères qui doit nous frapper dans ces tableaux, c'est le caractère personnel de la vision : jamais Madeleine ne contemple purement et simplement un objet extérieur indépendant d'elle, jamais elle n'est absente du tableau ; eue y joue toujours un rôle, elle agit pour elle-même, elle parle ou fait parler un personnage avec lequel elle s'identifie. Elle ne peut pas voir apparaître la statue de saint Denis décapité sans interpréter que Dieu demande le sacrifice de sa propre tête, qu'elle dépose sur l'autel.

« Je descends, raconte-t-elle, un escalier interminable et dans un lieu souterrain étroit et obscur j'aperçois une statue de la Vierge abîmée, noircie et mutilée. Je comprenais que là était ma place, mais que l'endroit était noir et triste pour y demeurer toujours !... Je me trouvais devant la statue de Notre-Dame de Lourdes, elle levait les yeux au ciel avec une expression de tristesse profonde en même temps que d'indicible amour. Elle joignait les mains dans une attitude suppliante et son visage était illuminé d'une clarté céleste. Elle avait une couronne formée par des diamants d'un éclat incomparable... Mais cette couronne n'était pas droite et j'ai senti en moi-même, dans ma poitrine la voix de Dieu qui me disait que mon devoir était de la remettre mieux. J'hésitais à m'approcher de cette Vierge si belle, je n'osais. Mais la voix me pressait en même temps que mon désir de voir Marie couronnée comme il convenait. Il me semble que je n'étais plus agenouillée, mais que maintenant j'étais levée toute droite ; mais la statue était placée bien au-dessous de moi, j'ai senti que mon corps soulevé planait dans l'air, il était certainement soutenu par les anges et doucement je me suis sentie portée jusqu'à la tête de la statue dont j'ai replacé la couronne bien droite ».

Ne voit-on pas là, les réminiscences, les attitudes, les interprétations symboliques et le vol plané en rêve.

De temps en temps, elle fait des réflexions singulières, qui montrent une demi-conscience de son propre rôle dans cette comédie, elle est brutalement fixée sur la croix :

« Je sentais une force supérieure qui me tirait les bras et les mettait en croix, ce n'était pas la peine d'user de cette violence puisque je les étendais moi-même avec douceur. J'ai senti qu'on m'enfonçait des clous dans les pieds et dans les mains. Ah ! je participais bien au supplice de Jésus, je ne me bornais pas à y assister. L'union commencée se terminait par l'union sur la croix. »

Elle sait donc bien qu'elle n'est pas Jésus, et qu'elle cesse d'être Madeleine assistante au supplice, pour devenir Jésus, qui est supplicié, elle se rend vaguement compte qu'elle joue un rôle.

Je voudrais à ce propos reproduire *in extenso*, une extase remarquable, dont j'ai déjà indiqué un fragment, celui où Madeleine se figure placée dans une armoire qui est l'utérus de la Vierge. On verra dans ce long récit, toutes les métamorphoses du rêve, tous les symbolismes et toutes les comédies par changement d'attitude. Nous sommes dans les journées qui précèdent Noël, pendant lesquelles les extases sont fréquentes et belles ; j'ai fait tirer Madeleine de son lit et elle est étendue au laboratoire seule avec moi. Je l'ai dressée, comme je l'ai dit, à me parler dans ces conditions à voix basse et même à écrire un peu elle-même, de temps en temps ; ces paroles, que j'obtiens avec quelque peine sont entrecoupées de longs silences. Je note minutieusement, sans les modifier, les paroles que j'obtiens dans ces conditions, et je transcrit ici la plus grande partie de ces notes avec quelques brèves remarques.

« Marie et Joseph seuls, abandonnés de tous, se dirigent vers Bethléem. Marie est sur un âne et Joseph marche à côté en s'appuyant sur un long bâton. » Elle semble faire un récit mais elle parle au présent comme si elle voyait un spectacle, je lui demande s'il s'agit d'un événement très ancien. « Mais non, dit-elle, c'est maintenant, c'est devant nous. Oh ! les belles campagnes qui nous environnent, des prairies vertes et des petits arbres couverts de fleurs blanches et roses. Le visage de Marie est si beau mais il est altéré par la fatigue, je vois bien ses traits tirés et son corps pesant. Saint Joseph parle à haute voix, j'entends et je comprends parfaitement ce qu'il dit. » (Nous aurons à étudier plus tard les bizarreries de ce récit, je me borne ici à la description.) « Ah ! oui, je vois de belles campagnes mais j'en jouirais davantage si je n'étais pas si fatiguée... »

Elle commence à se confondre avec Marie et à jouer son premier personnage.

Je l'interromps en lui demandant. « Vous êtes donc avec eux, tout à l'heure vous avez dit que Marie et Joseph étaient seuls, abandonnés de tous ? » Elle ne me répond pas mais découvre un peu sa poitrine et me désigne ses seins.

« Vous ne voyez donc pas comme ils sont gros et lourds, c'est pour bientôt... Ah ! qu'il est douloureux de voir toutes les portes fermées au créateur et au maître du monde que j'adore si profondément dans mon sein. Nous sommes bien seuls lui et moi et nous ne devons plus vivre que sous votre seule protection... » (Elle est décidément tout à fait Marie enceinte et dans ces extases si elle reste en communication avec moi, elle m'assimile à son rêve en me donnant le rôle de saint Joseph.)

« Je contemple Marie toute en extase dans les heures d'attente, saint Joseph est à l'écart, il prie en attendant la naissance de l'enfant sacré. La Sainte-Vierge est agenouillée, une lumière céleste l'environne, elle joint les mains qu'elle élève un peu dans une attitude de supplication et de profonde adoration, avec quelle ardeur elle désire, elle attend ! (Elle est de nouveau Madeleine qui contemple et qui fait ses

observations comme le chœur antique. Ici se place le passage curieux que j'ai déjà cité.) Dieu m'a mise dans un singulier endroit, dans une sorte d'armoire comme on enferme un objet précieux, une statue, mon état tout passif me permet de rester dans la position où on m'a mise, je me sens bien au chaud et je ne souffre pas du manque d'air. Mon esprit est bien vivant dans ce tabernacle et je songe au sacrifice à accomplir. (Cette fois elle n'est plus ni Madeleine, ni Marie, elle est Jésus lui-même dans l'utérus de sa mère, continuons). O ciel ! versez donc votre rosée et que les nuées fassent pleuvoir le Juste, venez divin enfant, venez ! (C'est le chœur qui parle pendant l'accouchement proprement dit, puis les personnages se mêlent davantage.) À ce moment l'enfant Dieu est apparu dans un rayon de gloire, mon premier regard et mon premier cri a été pour mon Père qui est dans les Cieux ; mettant mes petites mains en croix (elle étend les mains en croix) Père me voici pour faire votre volonté, maman, maman ! Regardant alors Marie de nouveau agenouillée et en adoration il est allé vite dans ses bras s'abandonnant à son amour et à ses soins, voulant être petit et faible comme un nouveau-né. (Elle raconte et elle joue à la fois.) Le Sauveur confie son existence à sa mère bien-aimée qui l'étreint un long moment sur son cœur et le couvre de ses baisers. Alors s'approche saint Joseph, muet témoin du grand mystère d'amour. Il baise avec respect les pieds et les mains du divin enfant. Marie alors l'enveloppe de langes et le pose dans sa crèche et reste avec Joseph à genoux à ses côtés en l'adorant silencieusement. Oh quelle extase les ravit ! Alors seulement les anges témoins de ce profond mystère osent exhiler leur joie dans des concerts célestes qui arrivent jusqu'aux oreilles des pauvres bergers. »

Elle ne fait plus que décrire, mais que fait-elle maintenant ? La voici tout à fait immobile, les yeux clos, la bouche entr'ouverte, les lèvres remuent légèrement, elle fait l'enfant qui dort et qui continue à téter en rêve. Pendant toute la journée qui suit cette extase, même, dans l'état de recueillement, elle ne peut pas boire dans un verre, elle ne fait que téter.

Je pourrais citer plusieurs scènes de ce genre, l'entrée du Christ à Jérusalem sur une ânesse, « triomphe de la pauvreté évangélique sur les fausses grandeurs », l'agonie au jardin de Gethsémani, et naturellement toutes les scènes de la Passion. Non, Madeleine n'est pas seule sur la scène de son théâtre spirituel, elle est avec la Sainte Famille, elle est un des membres de la famille ou plutôt elle est tous les membres de cette famille, tout en restant aussi elle-même car elle les anime et les fait parler tour à tour.

Un phénomène psychologique de ce genre ne nous est pas inconnu, il est connu dans la littérature par la description si vivante de J.-J. Rousseau, quand il cause avec nos « habitants », personnages sympathiques à son cœur, qu'il crée et qu'il fait parler à la ressemblance des héros de l'Astrée. J'ai décrit bien souvent ce phénomène chez divers malades, sous le nom de « l'histoire continuée ». Le drame de l'Union avec Dieu dans les extases de Madeleine, n'est qu'une forme extrême de l'histoire continuée où elle montre un talent remarquable pour faire parler les Dieux.

6. - La foi dans l'histoire continuée

[Retour à la table des matières](#)

Ce diagnostic nous laisse cependant dans l'embarras, l'histoire continuée est certainement une opération agréable aux malades et même aux individus bien portants, mais elle n'a pas d'ordinaire les caractères de l'extase. Quand un amoureux évoque le personnage de sa belle et lui fait dire sur le ton qui lui convient : « Je t'aime, je t'adore », il éprouve une satisfaction incomplète puisqu'il poursuit encore la jeune personne afin qu'elle parle elle-même : « Tu l'as dit, oui tu m'aimes, répète encore ce mot si tendre. » Il est facile de comprendre les raisons de ce mécontentement et de cette obstination. L'histoire continuée malgré ses mérites présente à nos yeux certains défauts ; elle ne satisfait pas complètement ; arrivée à un certain point la satisfaction s'arrête et laisse dans l'esprit un désir inassouvi. En même temps, les paroles que l'amoureux prête si généreusement à sa belle sont accompagnées malgré tout par un sentiment pénible de doute. Il n'est pas assez sûr que la belle chanterait exactement ce même air si elle avait la parole et comme l'essentiel consiste dans l'endossement des promesses, il doute de la réalité de son histoire. Enfin, malgré son imagination il ne peut pas entièrement méconnaître son propre rôle, il sait au fond que les paroles de la belle ne sont pas prononcées par elle, mais par lui, qu'il est lui-même l'acteur et qu'il y a dans son histoire continuée un peu de comédie jouée par lui-même. C'est tout cela qui trouble les représentations, si avantageuses d'autre part, que nous cherchons à substituer à la plate réalité.

Ce qui est bien remarquable dans l'histoire continuée qui est au fond du drame de l'extase, c'est que tous ces défauts ont disparu. Considérons d'abord le dernier caractère, le sentiment de jouer soi-même un rôle, nous voyons qu'il est remplacé par un sentiment très important, le sentiment de l'inspiration, de la révélation. Tous ces phénomènes se présentent comme absolument involontaires. Madeleine a bien observé et elle insiste indéfiniment sur ce point qu'elle ne se sent pas agir elle-même dans ces pensées, elle ne cherche pas, elle ne réfléchit pas, elle a une grande faiblesse d'attention qu'elle ne peut aucunement diriger : « Cela vient tout seul, c'est une sorte de possession ».

Elle emploie toujours les expressions qui désignent des perceptions passives qui s'imposent :

« Je vois apparaître, j'entends subitement, le sens de ce spectacle me vient tout d'un coup à l'esprit... Ce n'est pas moi qui comprends, j'en suis bien incapable, on me fait comprendre... C'est comme un saisissement qui me vient ; en voyant les choses je sens subitement ce qu'elles veulent dire... L'idée n'est pas préparée par les pensées antérieures, j'étais bien tranquille dans cette chambre et je ne sentais pas de malaise quand l'avertissement céleste est venu brusquement : ouvre la fenêtre ou c'est l'asphyxie... Dès mon enfance, à certains moments les bons anges m'ont arrêtée, avertie, réprimandée, consolée en opposition avec mes pensées à moi... »

Elle me donne des exemples où, à son avis, il y a une opposition manifeste entre ses sentiments personnels, ses propres désirs et les inspirations qui lui viennent d'en haut :

« Je contemplais le Saint Sacrement et je m'abîmais dans mon humilité, je songeais que je n'étais qu'un grain de sable dans l'immensité, subitement une voix intérieure m'a fait comprendre que par la communion je portais Jésus en moi et que j'étais un ostensor vivait, est-ce que cette idée correspond à mon caractère ?... Comment se fait-il que pendant tant d'années j'aie donné avec assurance un faux nom, j'ai raconté à tous les magistrats une fausse histoire de ma vie, moi qui ai une horreur folle du moindre mensonge ? Que voulez-vous, je n'y comprends rien moi-même. Ma vie extraordinaire a été dirigée par une volonté supérieure contre laquelle je ne pouvais pas essayer de lutter. J'ai obéi sans comprendre aux voix que j'entendais et j'ai accepté tout ce qui résultait de mon obéissance. L'assurance donnée par la voix que j'étais le bouc émissaire me faisait donner franchement mon nouveau nom, je ne regardais pas cela comme un mensonge, car un mensonge, c'est ce que l'on dit soi-même et ce n'était pas moi qui le disais. »

Ce sentiment d'automatisme et d'inspiration est accompagné d'une conviction profonde, d'un grand sentiment de certitude : « L'âme se voit alors près de Dieu, disait sainte Thérèse, et il lui en reste une certitude si ferme qu'elle ne peut concevoir le moindre doute sur la vérité d'une telle faveur. » Nous nous trouvons ici en présence d'une des plus grandes difficultés de l'observation psychologique, la constatation de la conviction sincère et cette constatation est ici particulièrement difficile. La croyance n'est au fond qu'une promesse d'action ; vous dire que je crois à l'existence de l'Arc de Triomphe, c'est vous promettre de vous y conduire et la croyance n'est psychologiquement complète et véritable que lorsque la promesse impliquée est effectivement réalisée, quand j'ai fait matériellement l'acte de vous y conduire, quitte à éprouver une déception si je me trompe. Malheureusement, Madeleine ne peut pas me conduire auprès de Dieu, me le faire voir et entendre, puisque, par définition, il est invisible pour moi. Sa croyance appartient au groupe si important des actes verbaux qui ne peuvent pas être transférés en actes moteurs. La croyance à la réalité du souvenir est la plus importante de ce groupe, car nous ne pouvons pas non plus conduire nos auditeurs en arrière dans le passé et les faire assister à l'événement¹. J'ai montré que dans ce cas l'acte promis était simplement un autre acte de parole, le langage n'est plus considéré comme un doublet de l'acte moteur, il devient un acte en lui-même et la croyance consiste dans la promesse « de maintenir la parole identique à elle-même, sans changement dans toutes les circonstances, devant tous les témoins et tous les documents ».

La conduite de Madeleine est-elle sur ce point irréprochable ? Pourquoi ne raconte-t-elle qu'à moi seul certaines de ses histoires ? Pourquoi cache-t-elle soigneusement aux autres malades qu'elle est l'épouse de Dieu et qu'il va un beau jour l'enlever au ciel toute vivante devant leurs regards ébahis ? Pourquoi me défend-elle de révéler rien de tout cela à sa famille ? Pourquoi ne dit-elle rien de tout cela en confession à des prêtres « que cela ne regarde pas » ? Pourquoi dissimuler ainsi ce mariage divin s'il est aussi réel et aussi légitime qu'un mariage humain ? Il est évident qu'il y a là des restrictions apportées à sa conviction. On peut cependant répondre plusieurs choses : que je l'ai dressée à la confiance, qu'elle ne parle pas aux autres personnes pendant l'extase proprement dite et qu'elle ne parle et ne se confesse que

¹ Cf. La leçon sur « les souvenirs irréels », *Archives de psychologie*, Genève, 1924.

dans les autres états, quand les doutes commencent à l'assaillir, que pendant l'extase elle se montre quelquefois imprudente, impudique même en public, qu'enfin elle conserve malgré elle un certain respect humain et « qu'il n'est pas sage de dire inutilement aux gens des choses qu'ils sont tout à fait incapables de comprendre ». Tout en notant ces difficultés, nous ne pouvons pas dire qu'elles suppriment notre confiance dans la conviction de Madeleine, si manifeste d'autre part.

Madeleine exprime et affirme à chaque instant sa conviction absolue dans les inspirations de l'extase et dans l'Union qui est ainsi révélée :

« Dieu serait-il donc moins capable que les hommes d'exprimer nettement ce qu'il veut ? Ne peut-il donc pas montrer clairement ce qu'il veut faire voir et peindre ce qui lui plaît sur la toile du cœur en y mettant sa signature ?... Les visions de l'esprit sont claires et sans illusion, c'est une lumière de Dieu qui illumine l'âme et lui fait voir les choses cachées à l'intelligence. Je n'ai jamais le moindre doute quand je vois. »

C'est cette conviction qui donne aux paroles de Madeleine pendant l'extase des caractères particuliers : quand elle parle du passé, elle semble y avoir assisté et affirme toujours que les choses se sont passées de cette manière, que cela lui a été révélé. Quand elle parle d'une chose future, elle a toujours le ton de la prophétie de même que pendant l'état de la torture elle prophétisait des guerres civiles et des calamités, elle annonce maintenant une foule de choses magnifiques.

« Cette malade qui lave du linge sous la pluie va prendre froid, elle sera malade, mais ce sera l'occasion d'une conversion retentissante, elle mourra pieusement et ira tout droit au Paradis. (Rien de tout cela ne s'est réalisé, mais peu importe.) Dieu va favoriser le voyage de Madeleine à Rome, elle partira demain sur la pointe des pieds soutenue par deux anges... Lumières et consolation ce matin à la messe. Oui, la France sera sauvée (il ne s'agit pas de la guerre, cette note est de 1897), j'en ai la plus intime conviction. Après l'humiliation du châtiment se lèvera le jour de la régénération, du triomphe et de la gloire dans la fidélité à Dieu. La France redevenue chrétienne sera grande et manifestera la miséricorde infinie de celui qui est le souverain maître des peuples. »

Elle a surtout à propos de tous les événements dont elle parle le sentiment de les avoir prophétisés. Elle a prédit la mort de l'aumônier dont on vient de lui parler, comme elle a prédit l'assassinat du président Carnot et les malheurs de famille de son parent.

« Il serait trop long de redire toutes les circonstances où j'ai eu la prévision de l'avenir... Il y a plusieurs années j'ai eu la vision du lieu où je me trouve actuellement, oui cela m'est arrivé bien des fois de voir ainsi à l'avance les lieux où je devais passer et de reconnaître les personnes. Mais alors ces visions sont très claires et me font une particulière impression, je n'ai pas à douter ni à chercher, je sais d'avance que ma vision se réalisera. »

Inutile de remarquer que je n'ai jamais pu constater, en fait, la réalisation d'une de ces visions : il y a là une sorte de sentiment du déjà vu joint à un sentiment de conviction.

C'est ce même sentiment de conviction exagérée qui joue un rôle, si je ne me trompe, dans ce sentiment de présence qu'elle a à chaque instant à propos de tous les

objets auxquels elle pense fortement pendant l'extase. On décrit toujours chez les extatiques leur sentiment de la présence de Dieu : « Je trouve Dieu sans cesse présent dans mon âme, disait sainte Thérèse », et Madeleine qui cause sans cesse avec lui, qui a les rapports les plus immédiats avec lui nous montre perpétuellement des exemples de ce sentiment. Mais on n'a pas assez remarqué qu'il en est de même pour toutes sortes de personnes que les extatiques amènent de la même manière auprès d'elle. Madeleine me met près d'elle à chaque instant et elle est absolument convaincue de ma présence. On a vu un passage où elle met auprès d'elle son ancienne bonne Julie. Elle fait venir auprès d'elle des autels, des églises. Elle rend présent tout ce qu'elle pense.

Enfin quand, à la fin de l'extase, Madeleine peut se mouvoir, elle manifeste sa conviction par des actes autant que cela est possible ; c'est à ce moment qu'elle exagère encore les attitudes physiques qui l'ont fait remarquer. Elle a très souvent des attitudes de crucifixion, couchée ou même debout, car on la voit marcher dans la salle des deux bras étendus. Elle garde les expressions du visage caractéristiques, les yeux mi-clos, les lèvres en avant, le sourire et le baiser perpétuels.

Mais c'est surtout à ce moment que l'on peut constater au plus haut point la démarche singulière sur la pointe des pieds. Elle se tient presque uniquement sur la pointe du gros orteil : aussi est-elle peu en équilibre et vacillante, elle fait toutes sortes de danses bizarres et de petits sauts en disant : « Vous le voyez, le vent m'emporte, je suis soulevée, tirée en l'air, je ne peux pas me baisser sans être redressée violemment comme par un ressort... Quelque chose m'entraîne, jusqu'où cela va-t-il aller ? »

Si on l'examine on observe une raideur bien plus grande dans les jambes que l'on ne peut plier, ni écarter l'une de l'autre, une contracture très forte de tous les muscles qui occupe même une partie de la paroi abdominale. On obtient surtout à ce moment des explications bien plus complètes sur les sentiments et les idées qui se rattachent à cette démarche. Elle aime à parler de personnages religieux qui ont été enlevés au ciel :

« Le soulèvement de ces saints personnages est historique, il a été constaté dans des procès-verbaux religieux. La seule chose qui puisse m'étonner c'est que cela m'arrive à moi-même... Mais puisque je sais que cela doit m'arriver, puisque je le constate, je dois me rendre à l'évidence... Il me faut tendre les pieds pour toucher la terre, je ne fais plus qu'effleurer le sol, à de certains moments, je ne le touche plus du tout, mes sandales ne sont plus mouillées même quand le sol est détrempe... je ne marche plus, je vole... Je comprends, je sais que Dieu veut donner en moi un signe sensible de sa volonté en faisant *un peu* pour moi ce qu'il a fait pour Marie, en m'élevant au-dessus des nuages. Il veut prouver qu'il peut quand il le veut soulever des créatures et qu'il n'est point déraisonnable de croire que Marie est au ciel en corps et en âme. Il veut aussi montrer aux hommes quelques prérogatives des corps glorifiés et faire voir ainsi la résurrection qui nous attend après la corruption du tombeau... Je vous ai promis de ne pas quitter la Salpêtrière et d'y rentrer à l'heure dite, je veux tenir ma promesse, mais je vous prévins. Je ne parle pas de tentations auxquelles avec la grâce de Dieu je pourrais résister, mais si un pouvoir supérieur à mes forces m'enlève tout d'un coup par-dessus les toits, il ne faudra pas dire que je manque à ma parole... Longtemps j'ai voulu me persuader que c'était une pensée folle, mais maintenant tout arrive comme je l'ai prévu, je suis de plus en plus enlevée, le miracle devient incontestable, je pars... Adieu... Adieu ! »

Il est difficile de conserver des doutes sur la conviction intime de la malade quand cette scène se renouvelle sans cesse presque devant tous les témoins. On peut ajouter que toute la vie de la malade, ses sacrifices innombrables, les douleurs physiques et morales qu'elle a affrontées pendant plus de vingt ans sont comme ces attitudes actuelles de belles expressions de sa conviction. Un caractère de cette conviction sur lequel je désire attirer l'attention car j'aurais à l'étudier plus tard, c'est la durée de cette conviction. Beaucoup de malades sont convaincus de leur délire pendant une certaine période de leur crise, puis après le rétablissement rient eux-mêmes de ces fantaisies. Mais ici il en est tout autrement, sainte Thérèse dit très bien : « Dieu dans la cinquième demeure s'établit lui-même dans l'intérieur de cette âme de telle manière que quand elle revient à elle, il lui est impossible de douter qu'elle ait été en Dieu et Dieu en elle. Cette vérité là demeure si fermement empreinte que quand -l'âme passerait plusieurs années sans être élevée de nouveau à cet état, elle ne peut ni oublier la faveur qu'elle a reçue, ni douter de sa réalité... l'âme se voit alors près de Dieu et il lui reste une certitude si ferme qu'elle ne peut conserver le moindre doute sur la vérité d'une telle faveur ». Sans doute il y a quelques oscillations et sainte Thérèse dit elle-même que « par moments elle peut retomber dans ses craintes ». Mais pour que le doute survienne il faut une grande dépression. Le plus souvent la conviction qui a existé pendant l'extase subsiste. Nous retrouverons ce caractère même dans les extases laïques sans intervention de croyances religieuses ; nous aurons à rechercher dans quelle catégorie de troubles mentaux la conviction persiste de la même manière car c'est là un caractère important.

Mais il faut aller plus loin. Cette conviction est en rapport avec un sentiment particulier que nous n'observons pas dans les faits d'histoire continuée que présentent les autres individus. Tandis que ceux-ci n'éprouvent dans leur représentation qu'une satisfaction insuffisante qui entretient le doute et le sentiment d'action trop personnelle, il y a chez Madeleine pendant la représentation de l'Union un sentiment tout différent.

« A quoi sait-on, dit-elle, la différence des visions fausses et des visions vraies ? Satan m'a montré une longue langue de feu, je n'ai éprouvé que du dégoût et de l'ennui, mais quand la vision est divine la joie qui l'accompagne ne laisse place à aucune erreur... Il y a quelques années, plongée dans une profonde tristesse je me suis à demi-assoupie. J'ai vu le ciel s'ouvrir, un petit agneau en sortir et descendre dans mes bras. Il m'a comblée de caresses que je lui ai rendues : j'ai éprouvé un bonheur indicible que je n'oublierai jamais et pendant plusieurs jours j'ai été transformée par cette impression de joie. Sans doute, tout le monde peut se représenter un petit agneau et le caresser en imagination. Mais éprouver ce que j'ai éprouvé dans cette vision, non cela est impossible, si Dieu n'intervient pas ; ce bonheur-là n'est pas naturel, rien dans le monde ne peut le causer, c'est un sentiment qui ne trompe pas. »

Oui, voilà le fond de l'extase, sans doute c'est une crise d'immobilité avec désintéret complet de l'action extérieure, sans doute c'est une crise de grande activité intérieure sous forme d'histoire continuée, mais c'est avant tout une transformation momentanée des sentiments et une crise de joie anormale.

[Voir la suite de la première partie dans le fichier suivant, JMT]